



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

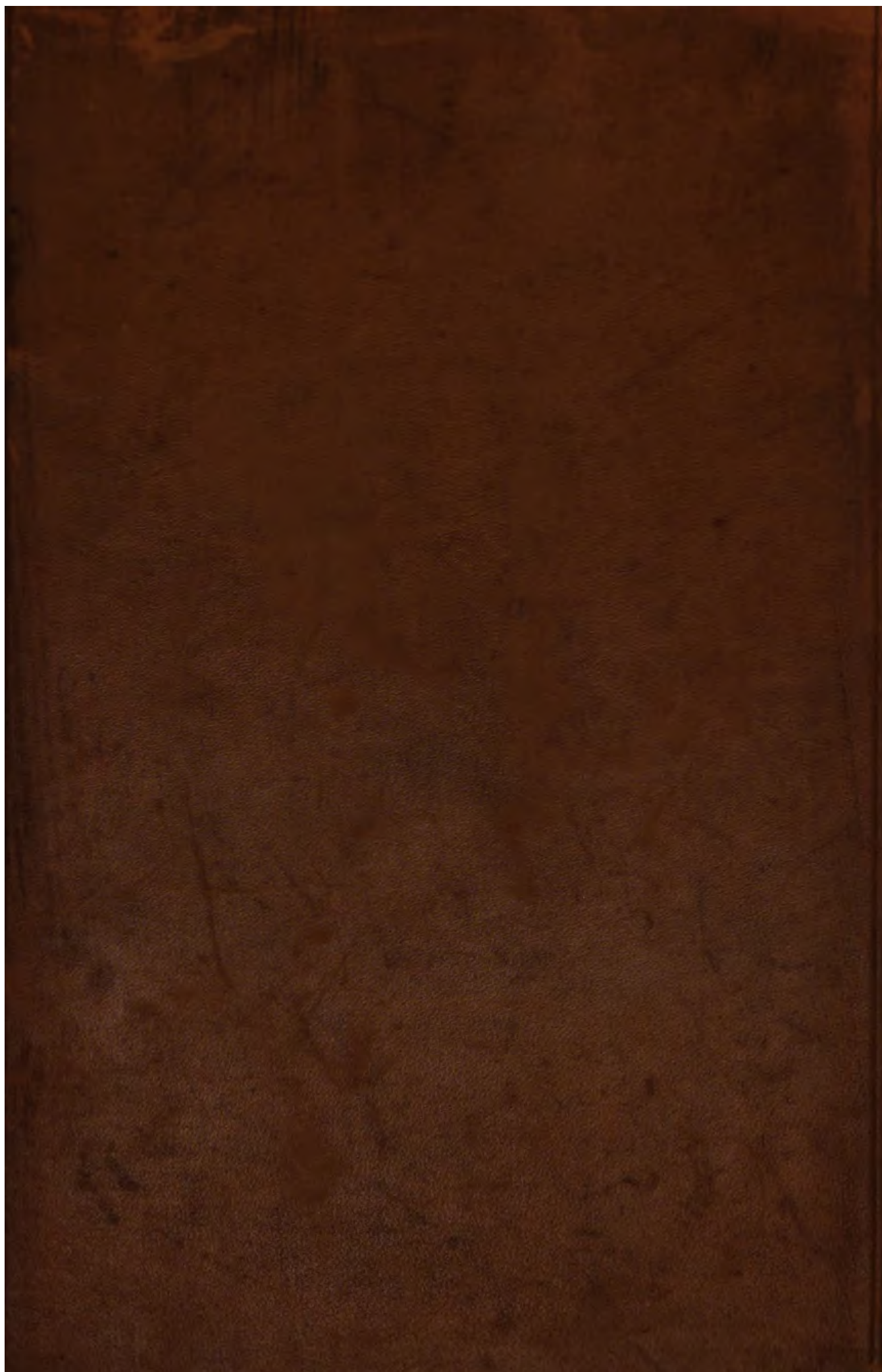
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

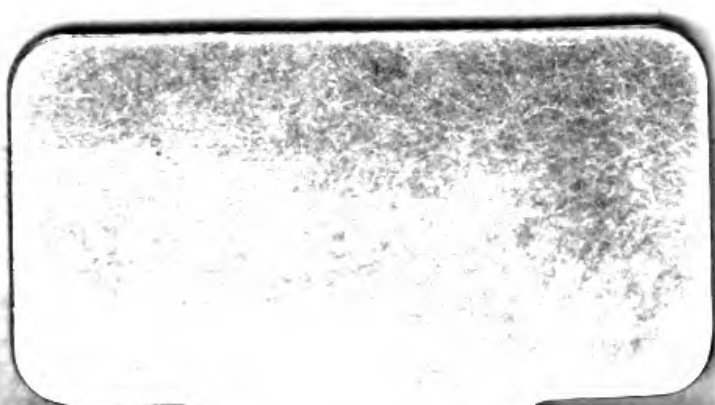
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

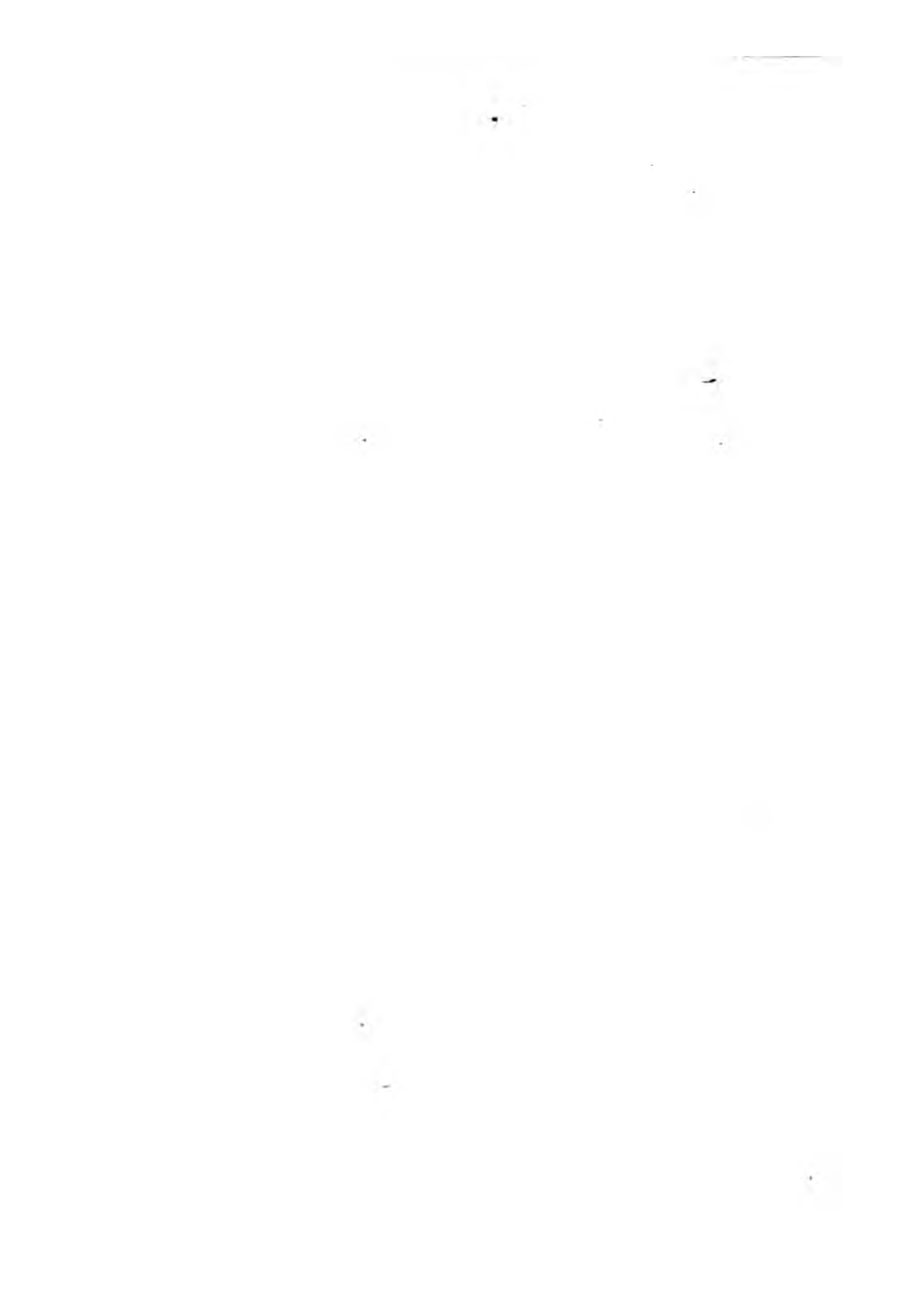


Vet. Fr. III A. 32

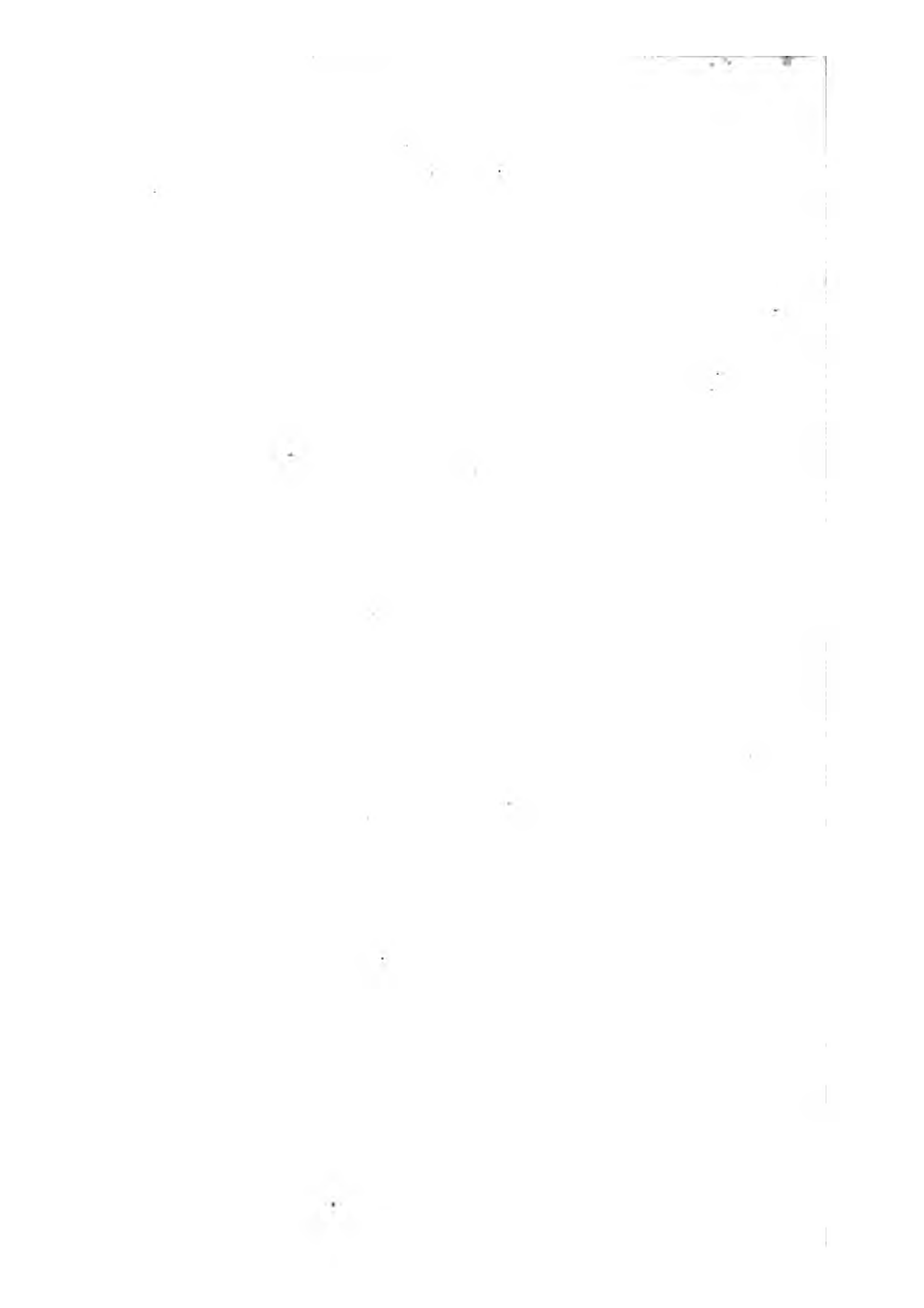


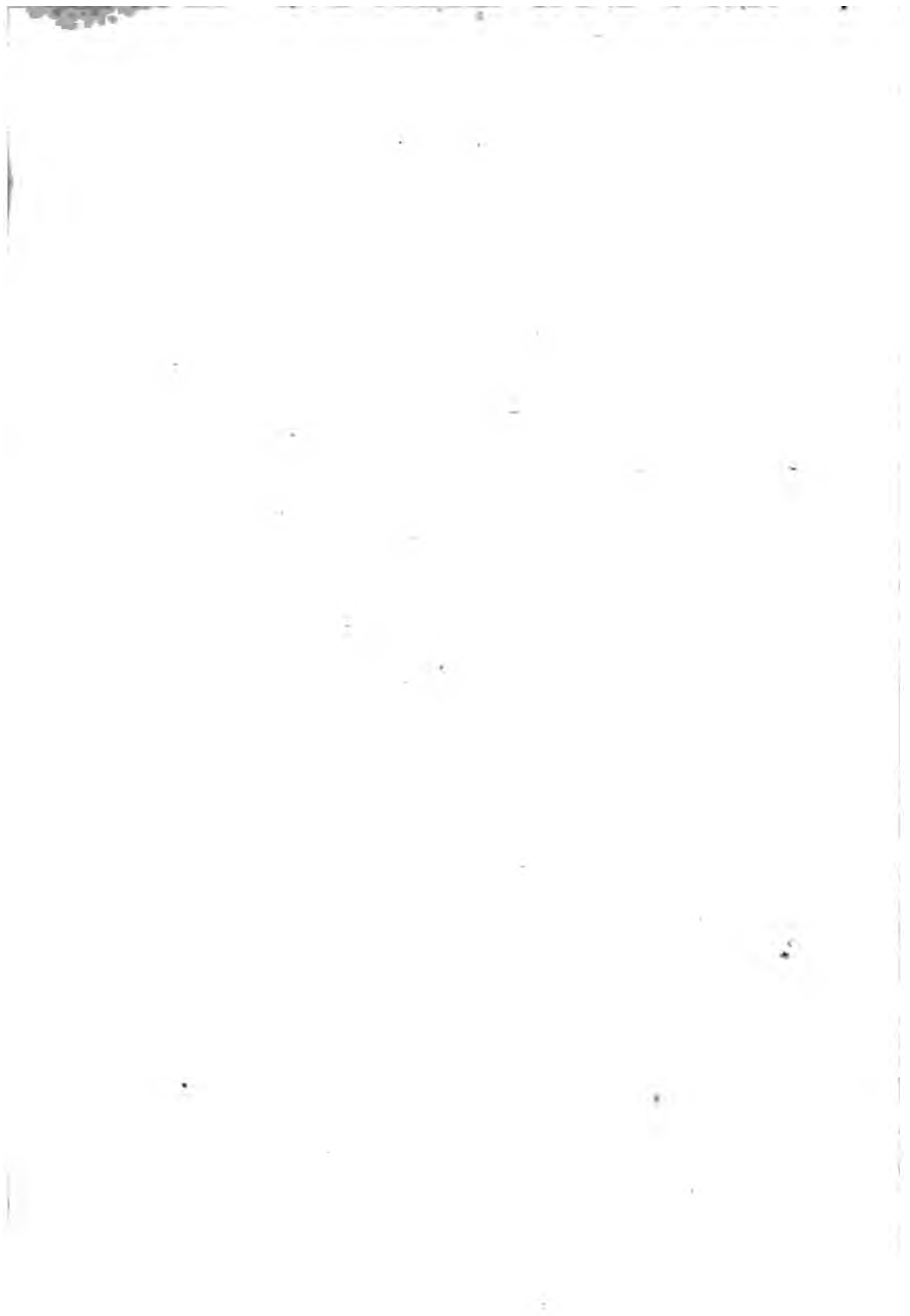


A. Irvine













*Jourvoyeur. Sculpt.*

M. DE LAVAL.

# PENSÉES

DE

LAISSE PASTOR

TOME PREMIER



PARIS

M DCC CXXXII



*Journey*

B. D.

PENSÉES  
DE  
BLAISE PASCAL.

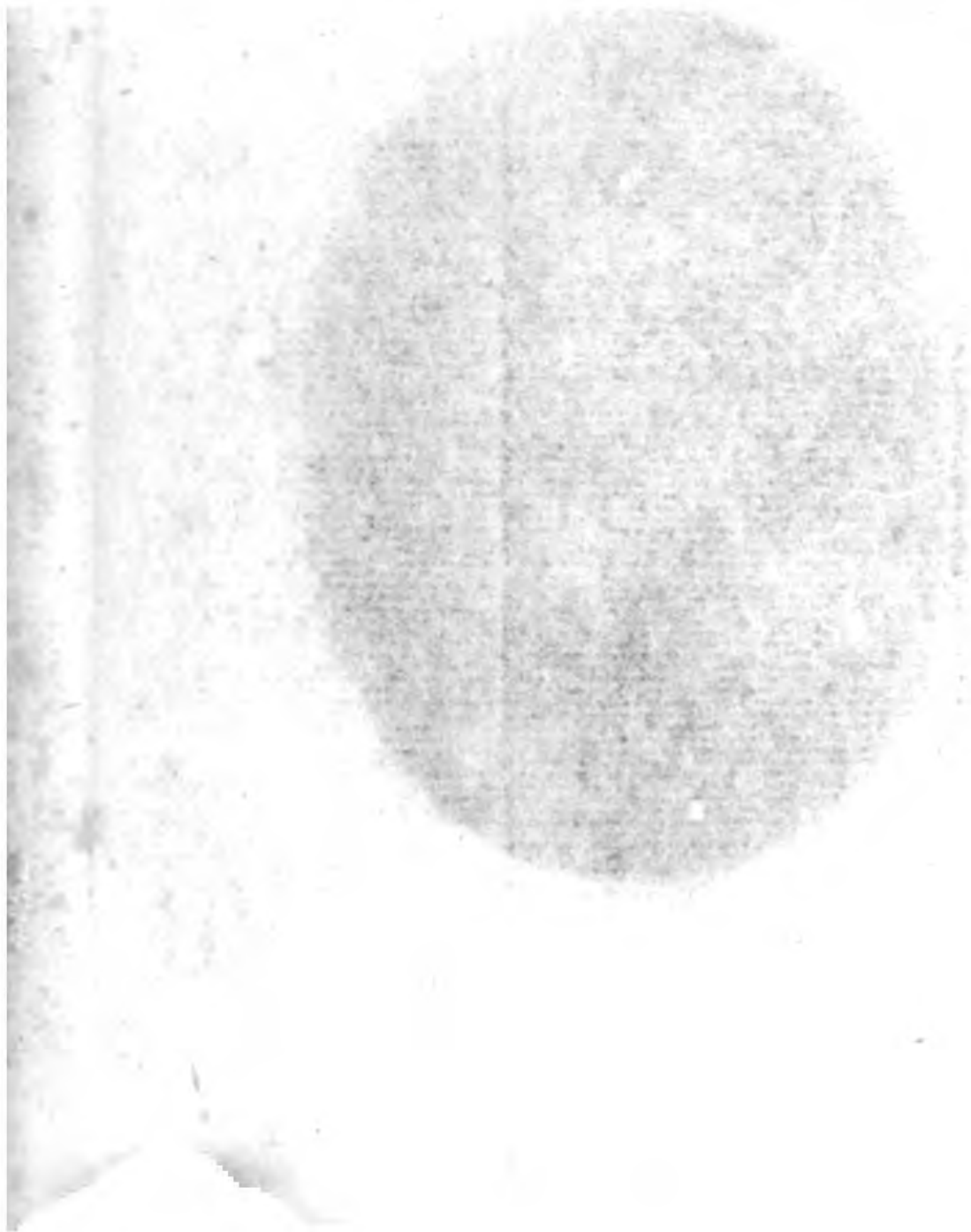
—  
TOME PREMIER.



PARIS,  
DE BURE, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N° 27.



M DCCC XXIII.



PENSÉES  
DE  
BLAISE PASCAL.

---

TOME PREMIER.



PARIS,

L. DE BURE, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N<sup>o</sup> 27.



M DCCC XXIII.



TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
- 7 JUN 1956  
OF OXFORD  
LIBRARY

~~~~~

# TABLE

DES

## PENSÉES DE PASCAL.

---

Les chiffres romains indiquent le volume, et la page est désignée par les chiffres arabes.

### A.

**A**BAISSÉMENT qui nous rend incapables du bien.  
II. 64.

**ABRAHAM** : promesses que Dieu lui fait. II. 42.  
— pourquoi Dieu fait naître de lui le peuple juif.  
II. 82.

— fausses idées des Juifs sur ce patriarche. II. 83.  
**ACADÉMICIENS, stoïciens, épicuriens, dogmatistes** :  
origine de leurs écarts. II. 55.

**ACCEPTATION** que Dieu fait du sacrifice couronne  
l'oblation de l'hostie. II. 255.  
— est plutôt une action de Dieu vers la créature,  
que de la créature vers Dieu. *Ibid.*



**ACTE** : le dernier de la comédie ( de la vie ) est toujours sanglant. II. 226.

**ACTION** : dans la grace, la moindre action importe pour ses suites à tout. II. 241.

**ACTIONS** : les belles actions cachées sont les plus estimables. I. 152.

— le peu par où elles ont paru diminue leur mérite. I. 153.

— deux sources des actions purement humaines. II. 229.

**ADAM**, témoin et dépositaire de la promesse d'un Sauveur. II. 41.

— son état glorieux, son péché, la transmission de son péché... passent notre capacité. II. 63.

— par lui nous sommes misérables. *Ibid.*

**ADMIRATEURS** : goujat, marmiton et philosophe, chacun veut en avoir. I. 85.

**AFFECTION** (l') ou la haine changent la justice. I. 103.

**AFFLICTIONS** : peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. — Il faut tâcher de ne s'affliger de rien. II. 201.

— Le temps amortit les afflictions. I. 163.

**AFFLICTIONS TEMPORELLES** couvrent les biens éternels où elles conduisent. II. 172.

- AGITATIONS des hommes. I. 115.
- ALEXANDRE : SON ivrognerie plus imitée que sa continence. I. 156.
- AME : l'esprit et le cœur sont les portes par où elle reçoit les vérités. I. 54.
- ne trouve rien en elle qui la contente. I. 116.
- ne s'offre jamais simple à aucun sujet. I. 160.
- rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame. *Ibid.*
- chrétienne, sa sainteté, sa hauteur, son humilité. II. 49.
- il importe à toute la vie de savoir si elle est mortelle ou immortelle. II. 196.
- indubitable qu'elle est mortelle ou immortelle. II. 226.
- incompréhensible qu'elle soit avec le corps; que nous n'en ayons pas. II. 249.
- il n'est point parfaitement clair qu'elle soit matérielle. *Ibid.*
- souffre et meurt au péché dans la pénitence et le baptême, etc. II. 264.
- quitte la terre et monte au ciel en menant une vie céleste. *Ibid.*
- que Dieu daigne toucher; ses premières dispositions. II. 295.
- AMI, doit être bien choisi. — S'il est un sot, mé-

- dira de son ami par compagnie. I. 167, 168.
- AMITIÉS : peu subsisteroient, si chacun savoit ce que son ami dit de lui en son absence. I. 91.
- AMOUR : les effets en sont effroyables. I. 163.
- la comédie le fait naître. II. 232.
- sa violence plaît à notre amour-propre. *Ibid.*
- AMOUR-PROPRE et moi humain : sa nature est de n'aimer que soi. I. 87.
- est opposé à la vérité et à la justice. II. 225.
- quiconque ne le hait pas est aveugle. *Ibid.*
- nulle autre que la religion chrétienne n'a remarqué que ce fût un péché. *Ibid.*
- AMOUR de soi, a remplacé dans l'ame de l'homme l'amour de Dieu. II. 261.
- son origine. *Ibid.*
- naturel et juste en Adam innocent, criminel depuis le péché. *Ibid.*
- que la nature nous a donné pour la vie, ne pas le quitter, puisque nous l'avons reçu de Dieu. II. 263.
- mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu l'a donné. *Ibid.*
- de Dieu, doit être infini. — de soi-même, doit être fini, et se rapportant à Dieu. II. 260.
- de Dieu : l'homme l'a perdu par le péché. II. 261.

## T A B L E.

v

- AMOUR** de Dieu, et celui du prochain, sont les lois qui règlent la république chrétienne. II. 193, 194.
- ANALYSE** : art de découvrir les vérités inconnues. I. 22.
- ANCIENS**, ont trouvé les sciences seulement ébauchées. I. 12.
- tâchons de les surpasser, en les imitant. I. 14.
- ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement. I. 19.
- ANGES**, voient la religion en Dieu même. II. 194.
- ANIMAUX** : la nature les instruit à mesure que la nécessité les presse. I. 16.
- ANTECHRIST**. II. 165, 166, 177.
- ANTIQUITÉ** : respect qu'on lui porte. I. 9.
- APOCALYPSE** : erreur de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse. II. 98.
- APÔTRES**, tout d'un coup assez savants pour confondre les philosophes ; assez forts pour résister aux rois et aux tyrans. II. 50.
- simples et sans force, résistent à toutes les puissances de la terre. II. 124.
- preuves de leur mission. II. 131.
- APPÉTIT** concupiscible, desire souvent. II. 268.
- ARCHIMÈDE** : en quoi il est grand. II. 113.
- ART** de persuader. I. 52 et suiv.

**ART**, est autant celui d'agréer que de convaincre.

I. 57.

— consiste en trois parties essentielles. I. 59.

**ATHANASE**, quand on le persécutoit, n'étoit pas le grand saint couronné de gloire. II. 209.

**ATHÉES**, doivent dire des choses parfaitement claires. II. 196, 249.

**ATTACHEMENT** : il est injuste qu'on s'attache à nous. II. 217.

— nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le desir. *Ibid.*

**AVENIR**, ne doit point nous toucher. II. 205.

**AVERSION** pour la vérité : elle a différents degrés. I. 90.

— elle est dans tous en quelque degré. *Ibid.*

**AVEUGLEMENT** et misère de l'homme, combien effroyable. II. 73.

— des incrédules, n'est pas une chose naturelle. II. 185.

**AUTEUR** : tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. I. 167.

**AUTEUR** canonique : aucun ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. II. 28.

**AUTEURS** : beaucoup disent : mon livre, mon histoire, qui devroient dire : notre livre, etc. II. 236.

## B.

- BASSESSE** de nature, — de pénitence. II. 65.
- BEAUTÉ** : celui qui aime une personne pour sa beauté, l'aime-t-il ? I. 141.  
— poétique. I. 184.
- BEAUTÉS** fausses de Cicéron, ont des admirateurs. I. 187.
- BESOINS** : l'homme en est plein, il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. I. 151.  
— des inférieurs, les attirent auprès des grands. I. 216.
- BIEN PUBLIC** : plusieurs exposent leur vie pour le défendre, mais peu le font par religion. I. 143.  
— voulez-vous qu'on en dise de vous, n'en dites point. I. 168.  
— nous ne pouvons y arriver par nos efforts. — L'exemple ne nous en convainc pas. II. 7.  
— ( vrai ) doit être tel que tous puissent le posséder à-la-fois. II. 8.
- BIENS**, aimables en ce qu'ils donnent moyen d'en assister les misérables. II. 237.
- BOITEUX**, ne nous irrite pas, un esprit boiteux nous irrite. I. 138.

**BONHEUR**, n'est ni dans nous, ni hors de nous; il est en Dieu et en nous. I. 83.

— la volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. II. 6.

— nous en avons une idée, et ne pouvons y arriver. II. 58.

**BONNES ŒUVRES**, inutiles hors de l'Église. II. 191.

**BONS MOTS** : diseur de bons mots, mauvais caractère. I. 153.

**BRAVE** ( bien mis ) : l'être, c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi. I. 139.

**BRUIT** : le moindre peut troubler l'esprit du plus grand homme du monde. I. 102.

— et tumulte : pourquoi plaisent tant aux hommes. I. 122.

### C.

**CAPACITÉ**, ne doit pas être jugée par l'excellence d'un mot qu'on aura entendu. I. 67.

— il n'en faut pas moins pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. I. 111.

**CATHÉCUMÈNES** : quelle étoit leur ferveur. II. 292.

**CATHOLIQUES** : comment sont orthodoxes. II. 190.

**CHARITÉ**, use du monde et jouit de Dieu. II. 89.

— n'est pas un précepte figuratif. II. 215.

CHASTETÉ : peu de gens en parlent chastement.

I. 152.

CHEVAL, ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. I. 180.

CHRÉTIEN véritable : nul n'est aussi heureux, ni aussi raisonnable, etc. II. 65.

CHRÉTIENS, ont peu de besoin de lectures philosophiques. I. 206.

— doivent reconnoître Dieu en tout. II. 172.

— professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison. II. 182.

— leur vie n'est pas une vie de tristesse. II. 204.

— ont seuls été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes. II. 218.

— appelés à être sujets, sont les enfants libres. II. 219.

CHRÉTIENS primitifs, ne nous ont pas appris la révolte contre les princes, mais la patience. II. 244.

— anciens, comparés avec ceux d'aujourd'hui. II. 287.

— retomboient autrefois très rarement de l'Église dans le monde. II. 289.

— autrefois très instruits, maintenant dans une ignorance qui fait horreur. *Ibid.*

CHRISTIANISME, est étrange, et en quoi. II. 64.



- CIEL** : son chemin est rempli de troubles et d'inquiétudes. II. 203.
- CINÉAS**, conseilloit à Pyrrhus de jouir du repos, au lieu d'aller conquérir le monde. I. 125.
- CIRCONCISION** : pourquoi abolie par les apôtres. II. 193.
- COEUR**, a ses raisons que la raison ne connoît pas. II. 184.
- si je l'avois aussi pauvre que l'esprit, je serois bien heureux. II. 237.
- COMBAT**, nous plaît, et non pas la victoire. I. 158.
- COMÉDIE** : le plus dangereux des divertissemens. II. 232.
- émeut les passions et les fait naître. *Ibid.*
- COMMUNAUTÉS** naturelles et civiles : si leurs membres tendent au bien du corps, elles doivent tendre à un autre corps plus général. II. 225.
- COMMUNICATION** de l'homme avec Dieu : il faut être bien grand pour juger s'il la mérite. II. 242.
- CONCUPISCENCE**, fait la force des rois et des grands. I. 217.
- de trois sortes; ce qui a fait trois sectes. II. 7.
- tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair ou des yeux, ou orgueil de la vie. II. 213.

- CONCUPISCENCE** : ces trois fleuves de feu embrasent la terre. II. 213.
- et force, sources de toutes nos actions purement humaines. II. 229.
- on a tâché de la faire servir au bien public, mais ce n'est qu'une fausse image de la charité. II. 241.
- CONDITION** : si la nôtre étoit heureuse, il faudroit toujours y penser. I. 154.
- de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. I. 163.
- déplorable : nous en éprouvons à toute heure les effets. II. 66.
- CONDITIONS** : nul lien naturel n'attache l'ame et le corps à l'une plutôt qu'à l'autre. I. 211.
- les plus aisées, selon le monde sont les plus difficiles selon Dieu. II. 211.
- CONDUITES** de la sagesse de Dieu sur le salut des ames. II. 264.
- CONFESION** : les uns en approchent avec trop de confiance, les autres avec trop de crainte. II. 212.
- CONFUSION** monstrueuse d'excellence et de misère. II. 66.
- CONNOISSANCE** de notre être : nous ne pouvons y arriver que par la simple soumission de la raison. II. 194.

- CONSOLATION**: nous ne la devons pas chercher en nous-mêmes, mais en Dieu seul. II. 250.  
 — il n'y en a qu'en la vérité seule. II. 252.  
 — de la grace, doit l'emporter par-dessus les sentiments de la nature. II. 265.
- CONTRADICTION**, n'est point marque de fausseté. I. 108.
- CONTRARIÉTÉS** étranges dans la nature de l'homme. II. 1.
- CONVERSATIONS**, forment ou gâtent l'esprit et le sentiment. I. 180.
- CONVERSION** véritable: en quoi elle consiste. II. 70.  
 — rien ne peut la commencer sans l'assistance de la grace. II. 273.
- CONVERTIS**, secourent l'Église qui les a délivrés. II. 191.
- CORPS** de l'homme, imperceptible dans le sein de l'univers, et colosse à l'égard de la dernière petitesse. I. 76 et suiv.  
 — impossible d'en tirer la moindre pensée. II. 114.  
 — des saints, plus vivants devant Dieu, quoique morts aux yeux des hommes. II. 207, 208.  
 — ne pas le considérer comme une charogne infecte, mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit. II. 259.

**CORPS** de l'homme : à la mort, meurt à sa vie mortelle ; au jugement, ressuscitera à une nouvelle vie. II. 264.

**COURAGE** : y en a-t-il à affronter dans l'agonie un Dieu tout-puissant et éternel. II. 220.

**COUTUME**, fait les maçons, les soldats, etc. I. 96.

— entraîne la nature. *Ibid.*

— fait toute l'équité. I. 99.

— différente, donnera d'autres principes naturels.

I. 105.

— doit être suivie dès qu'on la trouve établie. I. 162.

**CRAINTE** : la bonne vient de la foi, la fausse vient du doute. II. 220.

— la bonne porte à l'espérance, la mauvaise porte au désespoir. *Ibid.*

**CRÉATURES** : toutes affligent l'homme, le tentent, ou dominant sur lui. II. 57.

— quand ennemies des justes. II. 89.

— tout ce qui nous incite à nous y attacher est mauvais. II. 224.

— ne sont pas la première cause de nos maux. II. 250.

**CROYANCE** : celle de l'habitude nous fait croire des choses qu'il seroit impossible de démontrer à notre esprit. II. 36, 37.

CROYANCE aux miracles n'avoit pas besoin de préceptes. II. 170.

CUPIDITÉ, usé de Dieu, et jouit du monde. II. 89.  
— des Juifs, leur cachoit le sens spirituel des prophètes. *Ibid.*

CURIOSITÉ, n'est que vanité. I. 86.

— inquiète : l'une des principales maladies de l'homme. I. 181.

## D.

DAMNÉS : ce qui sera l'une de leurs confusions ?  
II. 191.

DÉFINITIONS : ce que c'est. I. 24.

— de nom. I. 24, 33. Leur utilité. I. 24.

— — exemple. I. 24.

— sont très libres. *Ibid.*

— de certains termes apporteroient plus d'obscurité que d'instruction. I. 28.

— ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme. I. 30.

— rien n'est plus libre. *Ibid.*

— de chose. I. 33.

— leur différence. *Ibid.*

— dans les démonstrations, les substituer toujours mentalement à la place des définis. I. 60, 64.

- DÉFINITIONS**, n'y employer que des mots parfaitement connus. I. 63.
- DÉISME**, aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme y est contraire. II. 46.
- DÉLASSER** : qui veut délasser hors de propos, lasse. I. 186.
- DEMI-SAVANTS**, se moquent du peuple. I. 140.
- DÉMONS** : Jésus-Christ n'a point voulu de leur témoignage. II. 208.
- DÉMONSTRATIONS** de la plus haute excellence : en quoi consisteroient. I. 23.
- DÉRÈGLEMENT** : quand tous y vont, nul ne semble y aller. I. 155.
- DERRIÈRE** : il faut avoir une pensée de derrière. II. 247.
- DESCARTES** : l'un des principes de sa métaphysique. I. 67.
- auroit voulu pouvoir se passer de Dieu. I. 188.
- réflexion sur sa philosophie. II. 249.
- DÉSESPOIR** des athées, qui connoissent leur misère sans Rédempteur. II. 47.
- DESIR** de la vérité et du bonheur nous est laissé pour nous punir. II. 10.
- DESIRS**, nous figurent un état heureux. I. 130.
- DEVOIR** : il y en a un réciproque entre Dieu et les hommes. II. 162.

- DEVOIR** : c'en est un de tâcher de ne s'affliger de rien. II. 201.
- de l'homme, est de penser comme il faut. II. 223.
- DEVOIRS** : on en rend de différents aux différents mérites. I. 148.
- envers les grands, en quoi ils consistent. I. 214.
- — sottise et bassesse d'esprit de les leur refuser. *Ibid.*
- DIALOGUES** et discours : ce qu'il faut pouvoir dire à ceux qui s'en offensent. II. 248.
- DIEU** : sa mort, remède du péché. I. 206.
- roi de la charité. I. 217.
- ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur. II. 13.
- infiniment incompréhensible. II. 26.
- preuves de son existence. II. 30.
- notre félicité est d'être à lui, notre unique mal d'être séparé de lui. II. 53.
- ce que nous dit sa sagesse dans la religion chrétienne. II. 55.
- l'homme ne sait ce que c'est. II. 66, 67.
- comment il paroîtra au dernier jour. II. 138.
- son avènement de douceur. II. 139.
- visible à ceux qui le cherchent, etc. *Ibid.*

- DIEU** : son dessein est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. II. 140.
- ne se découvre pas en tout, ne se cache pas en tout. II. 141.
- ne se connoît utilement que par Jésus-Christ et l'Écriture. II. 151.
- des païens, — des Juifs, — des chrétiens, — quel il est. II. 154.
- ce qu'il faut pour le connoître en chrétien. II. 155.
- inutile de le chercher sans Jésus-Christ. II. 156.
- tente, mais n'induit point en erreur. II. 163.
- ne sort du secret de la nature que pour exciter notre foi. II. 170 et suiv.
- bien plus reconnoissable quand il étoit invisible que quand il s'est rendu visible. II. 171.
- deux sortes de personnes le connoissent. II. 197.
- n'abandonne jamais les siens. II. 207.
- les uns craignent de le perdre, les autres de le trouver. II. 220.
- n'entend pas soumettre notre croyance sans raison. II. 221.
- ni nous assujettir avec tyrannie. *Ibid.*
- ne prétend pas nous rendre raison de toutes choses. *Ibid.*



- DIEU** : il n'y a que trois sortes de personnes qui le servent. II. 221, 222.
- s'il existe, il ne faut aimer que lui. II. 223.
- ne regarde que l'intérieur. II. 231.
- absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur. *Ibid.*
- fera une Église pure en dedans. *Ibid.*
- il est indigne de lui de se joindre à l'homme misérable. II. 242.
- il n'est pas indigne de lui de le tirer de sa misère. *Ibid.*
- incompréhensible qu'il soit..... qu'il ne soit pas. II. 249.
- n'a pas abandonné ses élus au caprice du hasard. II. 251.
- tout ce qui n'est pas lui ne peut remplir l'attente du chrétien. II. 274.
- DIFFÉRENCE**, est grande entre repos et sûreté de conscience. II. 198.
- DIGNITÉ** de l'homme : en quoi elle consistoit, et en quoi elle consiste aujourd'hui. II. 189.
- DISGRACES** qui arrivent aux élus sont des effets de la miséricorde de Dieu. II. 269.
- DISPROPORTION**, pas si grande entre l'unité et l'infini, qu'entre notre justice et celle de Dieu. II. 29.

- DIVERTISSEMENTS** de l'homme, moins raisonnables que son ennui. I. 126.
- non seulement bas, mais faux et trompeurs. I. 129.
- ne nous soulagent dans nos maux qu'en nous causant une misère plus effective. *Ibid.*
- sujets à être troublés par mille accidents, qui font les afflictions véritables. I. 149, 150.
- sont dangereux pour la vie chrétienne. II. 186 et suiv.
- DOCTRINE** des Juifs : la distinguer de la doctrine de la loi des Juifs. II. 91.
- DOGMATISTES.** II. 2, 3.
- la raison les confond. II. 6.
- DOUTE** : peu de gens en parlent en doutant. I. 152.
- ceux qui gémissent de douter méritent compassion. II. 14.

## E.

- ÉCRITURE SAINTÉ** : ne pas la mépriser, et pourquoi. II. 29.
- sa merveille, sa grandeur, sa sublimité.... — La simplicité admirable de son style. II. 49.
- porte un caractère de vérité qu'on ne sauroit désavouer. II. 49.

b.

**ÉCRITURE SAINTE : source de ses contrariétés. II.**

106.

— chercher un sens qui accorde toutes ces contrariétés. *Ibid.*

— son unique objet est la charité. II. 108.

— étoit mal à propos attaquée sur ce qu'elle dit du grand nombre des étoiles. II. 215.

— n'est pas une science de l'esprit, mais du cœur. II. 245.

— n'est intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit. *Ibid.*

**EFFETS : ceux qui les voient sans voir les causes, sont... I. 137.**

— sont comme sensibles, et les raisons visibles seulement à l'esprit. *Ibid.*

**EFFORTS d'esprit. I. 179.**

— contraires de Dieu et de la concupiscence. II. 200.

**ÉGALITÉ des biens, est juste ; mais.... I. 146.**

**ÉGLISE, a subsisté sans interruption, malgré les schismes et les hérésies. II. 43.**

— a trois sortes d'ennemis, les Juifs, les hérétiques, les mauvais chrétiens. II. 175.

— a des miracles contre ces ennemis. *Ibid.*

— mérite la conversion de tous. II. 191.

- ÉGLISE** : ne juge que par l'extérieur. II. 231.  
 — absout quand elle voit la pénitence dans les œuvres. *Ibid.*  
 — n'est pas déshonorée par la conduite des hypocrites. *Ibid.*  
 — vouloir qu'elle ne juge ni de l'intérieur.... ni de l'extérieur.... c'est retenir dans son sein des hommes qui la déshonorent. II. 247.  
 — on n'y entroit autrefois qu'après de grands travaux. II. 287, 288.  
 — on s'y trouve maintenant sans aucune peine. II. 288.  
 — dans quel esprit elle a accordé le baptême aux enfants. II. 291.
- ÉLOQUENCE** : il faut qu'il y ait de l'agréable et du réel. I. 185.  
 — en quoi elle consiste. II. 244.  
 — est une peinture de la pensée. II. 245.
- ÉLUS** : il y a assez de clarté pour les éclairer, assez d'obscurité pour les humilier. II. 139.  
 — tout tourne en bien pour eux. II. 142.  
 — ignoreront leurs vertus. II. 208.
- ENFANTS**, qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. II. 248.
- ENNUI** et divertissement : preuve admirable de la

misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur. I. 130.

**ENNUI** : est, en quelque sorte, le plus grand bien de l'homme. *Ibid.*

**ÉPICTÈTE**, comparé avec Montaigne. I. 189.

— l'un des philosophes qui a le mieux connu les devoirs de l'homme. *Ibid.*

— exposition de sa doctrine. *Ibid.*

— veut que l'homme regarde Dieu comme son principal objet. *Ibid.*

— — qu'il soit humble. I. 190.

— se perd dans la présomption de ce que peut l'homme. Ce qu'il dit sur ce sujet. I. 191.

— ses orgueilleux principes le conduisent à d'autres erreurs. I. 192.

— combattant la paresse, mène à l'orgueil. I. 207.

— doit être lu avec beaucoup de discrétion. *Ibid.*

— bon à lire avec Montaigne, comme correctif l'un de l'autre. *Ibid.*

— et ses sectateurs croient Dieu seul digne d'être aimé et admiré. II. 229.

**ÉPICURIENS** et Montaigne : leur système. I. 202.

— source de leurs erreurs. I. 203.

**ERREUR** dangereuse de prendre une vérité pour principe d'une erreur. II. 189.

- ESPACE** moindre, a autant de parties qu'un plus grand. I. 43.
- ESPRIT** : qui voit les effets, ce qu'il est à l'égard de l'esprit qui voit les causes. I. 137.
- nécessaire de le relâcher un peu, mais... I. 143.
  - l'extrême est accusé de folie. I. 150.
  - plus on en a, plus on trouve d'hommes originaux. I. 171.
  - de justesse, de géométrie, et de finesse. I. 172 et suiv.
  - a son ordre; le cœur en a un autre. I. 182.
- ESPRITS**, sont de diverses classes. Chacun d'eux doit régner chez soi, non ailleurs. I. 161.
- ÉTABLISSEMENT** du peuple juif; image visible des miracles invisibles. II. 81, 82.
- ÉTAT** actuel de l'homme, diffère de celui de sa création. I. 203.
- exposé de ces deux états. *Ibid.*
  - connus séparément, conduisent à l'orgueil ou à la paresse. *Ibid.*
  - incertain de l'homme, qui voit trop pour nier, trop peu pour être assuré. II. 74.
  - établi en république; ce seroit un grand mal de contribuer à y mettre un roi. II. 243.
  - où la puissance royale est établie, c'est une

- espèce de sacrilège de ne pas la respecter. II. 243, 244.
- ÉTATS : l'art de les bouleverser est d'ébranler les coutumes établies. I. 100.
- ÉTERNITÉ : nous en faisons un néant, et du néant une éternité. I. 97.
- ÊTRE imaginaire : nous travaillons à l'embellir et à le conserver, et nous négligeons le véritable. I. 84.
- ÉVANGILE : ses promesses. I. 205.  
— son style admirable. II. 131.  
— n'invective aucun des ennemis de J.-C. *Ibid.*
- EUCARISTIE. II. 171, 172.  
— est une figure de la croix et de la gloire. II. 190.  
— raison pour laquelle on la donnoit dans la bouche des morts. II. 259.  
— raison pour laquelle on ne la donne plus. II. 260.
- EUCLIDE a exclu l'unité de la signification du mot nombre. I. 46.  
— sa définition des grandeurs homogènes. *Ibid.*
- EUTYCHIENS, ne vouloient qu'une personne en Jésus-Christ. II. 190.
- EXCELLENCE : nous en sentons en nous des caractères ineffaçables. II. 65.
- EXCEPTION : c'est un grand mal de la suivre au lieu de la règle. I. 178.

EXCUSE, souvent pire que l'insulte. I. 166.

EXTÉRIEUR : on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur. I. 134.

## F.

FANTAISIE et opinion, maîtresse d'erreur. I. 94.

— a établi dans l'homme une seconde nature. *Ibid.*

— et caprices des peuples divers, modèles adoptés par les législateurs, au lieu de la justice. I. 145.

— semblable et contraire au sentiment. I. 176.

FAUSSE GLOIRE, marque de misère et de bassesse. I. 80.

— marque d'excellence. *Ibid.*

FÉLICITÉ des hommes, consiste dans l'estime. I. 80.

— hommes et saints y aspirent... ne la placent pas dans le même objet. II. 192.

FIDÈLE croyant sans preuves, ne pourra convaincre un infidèle... est cependant inspiré de Dieu. II. 72.

FIDÈLES : ne point s'affliger de leur mort comme les païens. II. 258.

— dans leur mort se sont entièrement détachés des péchés. *Ibid.*

— ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient été créés. II. 258, 259.



**FIDÈLES**: morts en la grace de Dieu, les considérer, non comme ayant cessé de vivre, mais comme commençant à vivre. II. 260.

**FIGURE**, a subsisté jusqu'à la vérité. II. 100.

**FINI**; rien ne peut le fixer entre les deux infinis.

I. 110.

— s'anéantit en présence de l'infini. II. 29.

**FINIS**: sont tous égaux. I. 110.

**FOI**, ne va qu'à établir deux choses, la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. II. 19.

— au-dessus des sens, non pas contre. II. 70.

— consiste en Jésus-Christ et en Adam. II. 184.

— il faut la mettre dans le sentiment du cœur.

II. 222.

— éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. II. 265.

**FOIBLESSE** de l'homme. I. 92.

**FOIBLESSE** de sa raison. I. 93.

— fondement très sûr. I. 135.

**FOLIE**: c'en est une de se damner. I. 218.

— des incrédules, est un exemple qui garantit les autres. II. 185, 186.

**FORCE**: son empire règne toujours. I. 134.

-- est le tyran du monde. *Ibid.*

**FORCE**, qualité palpable ; justice, qualité spirituelle.

I. 146.

— sans la justice, est tyrannique...est accusée. I. 147.

— est sans dispute. *Ibid.*

— ne fait rien au royaume des savants. I. 161.

— et menaces, mettent dans l'esprit la terreur, et non la religion. II. 183.

— reine du monde. II. 247.

**FORMALITÉS et cérémonies** : il est superstitieux d'y mettre son espérance, superbe de ne vouloir s'y soumettre. II. 218.

**FOU** : ce seroit être fou que de ne pas être fou. II. 239.

## G.

**GÉNÉALOGIES**, conservées avec soin par les premiers peuples. II. 96.

**GÉNÉRATIONS** : c'est leur multitude qui rend les choses obscures. II. 95.

**GENS de guerre**, s'établissent par la force, les autres par grimace. I. 136.

**GENTILHOMME**, croit qu'il y a quelque chose de grand et noble à la chasse. I. 123.

**GÉOMÈTRES**, apprennent la véritable méthode de conduire la raison. I. 69.

- GÉOMÈTRES** : hors de leur science, point de véritables démonstrations. I. 70.
- seroient fins, s'ils avoient la vue bonne. I. 173.
  - se rendent ridicules en voulant traiter géométriquement les choses fines. I. 174.
- GÉOMÉTRIE**, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues. I. 22.
- démontre les vérités déjà trouvées. *Ibid.*
  - ce qui la passe, nous surpasse. I. 23.
  - ne définit point l'espace, le temps, etc. I. 28.
  - tous ses termes parfaitement intelligibles. I. 33.
  - tout ce qu'elle propose est démontré. I. 34.
  - ne peut définir les objets, ni prouver les principes. I. 38.
  - hors d'elle, presque point de vérités dont on demeure toujours d'accord. I. 59.
  - infinie dans la multitude de ses propositions. I. 109.
  - comprend un grand nombre de principes. I. 172.
- GLOIRE** : ceux qui écrivent contre elle, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit. I. 86.
- GRACE**, figure de la gloire. II. 100.
- figurée par la loi. *Ibid.*
  - sera toujours dans le monde. II. 191.
  - Dieu veut que nous la jugions par la nature. II. 202.

- GRACE** : peut seule faire un saint d'un homme. II. 240.
- GRANDS**, sont plus agités que les petits. I. 157.  
 — image de leur condition. I. 208.  
 — cause de leur violence, de leur fierté. I. 212.  
 — rois de concupiscence. I. 217.
- GRANDS hommes** : leurs vices sont le bout par où ils tiennent au commun des hommes. I. 158.
- GRAND seigneur** : ce que c'est. I. 216.
- GRANDEUR** : on ne la montre pas pour être en une extrémité, mais en touchant les deux à-la-fois. I. 154.  
 — a besoin d'être quittée pour être sentie. I. 164.  
 — de l'homme se conclut de sa misère. II. 11.  
 — des gens d'esprit, invisible aux grands de la chair. II. 112.
- GRANDEURS d'établissement**. I. 213.  
 — — dépendent de la volonté des hommes. *Ibid.*  
 — naturelles. I. 214.  
 — — indépendantes de la volonté des hommes. *Ibid.*  
 — quels respects on doit à l'une et à l'autre. I. 214.
- GUERRE** : ce seroit un tiers indifférent qui devrait juger si on la doit faire. I. 148.  
 — entre la grace et la concupiscence, est une paix devant Dieu. II. 200.

- GUERRE** : intestine dans l'homme , entre la raison et les passions. II. 226.  
 — quelle est la plus cruelle que Dieu puisse faire aux hommes? II. 231.  
**GUERRES** civiles , sont le plus grand des maux. I. 133.

## H.

- HABIT** magnifique , est une force. I. 140.  
**HAÏR** : nous devons haïr et nous , et tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul. II. 224.  
**HASARD** , donne les pensées et les ôte. II. 247.  
**HÉRÉSIE** , sur la manière d'expliquer le mot **OMNES**. II. 241.  
**HÉRÉSIES** : leur source est l'exclusion de certaines vérités. II. 189.  
 — instruction , moyen le plus court pour les empêcher ; les déclarer , moyen le plus sûr de les réfuter. II. 191.  
**HÉRÉTIQUES** , nous reprochent une soumission superstitieuse. II. 69.  
 — ne voient que du pain dans l'eucharistie. II. 172.  
 — les miracles leur seroient inutiles. II. 178.  
 — source de leurs objections. II. 189.

- HÉRÉTIQUES** : source de leurs erreurs. II. 190.  
 — conviennent que l'eucharistie est figurative; en cela ne sont pas hérétiques : nient la présence réelle; en cela ils sont hérétiques. II. 190, 191.
- HEUREUX** : ce n'est pas l'être que de pouvoir être réjoui par le divertissement. I. 149.
- HISTOIRE** qui n'est pas contemporaine, est suspecte. II. 80.  
 — de l'Église, doit être proprement appelée l'histoire de la vérité. II. 212.
- HISTOIRES** dont les témoins se font égorger. II. 220.
- HISTORIENS** évangéliques : leur modestie. II. 132.
- HOMÈRE** a fait un roman, qu'il donne pour tel. II. 80.  
 — ne pensoit pas à en faire une histoire. *Ibid.*
- HOMME**, n'est produit que pour l'infinité. I. 17.  
 — inutile de définir ce mot. I. 28.  
 — disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. I. 40.  
 — ne connoît naturellement que le mensonge. *Ibid.*  
 — un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, etc. I. 76.  
 — incapable de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. I. 78.  
 — incertain et flottant entre l'ignorance et la connoissance. *Ibid.*

- HOMME**: sa grandeur paroît en ce qu'il se connoît misérable. I. 79.
- roseau le plus foible de la nature, mais roseau pensant. I. 81.
- sa dignité consiste dans la pensée. *Ibid.*
- il est avantageux de lui représenter sa grandeur et sa bassesse. I. 82.
- a en lui une nature capable de bien.... il a en lui la capacité de connoître la vérité et d'être heureux. *Ibid.*
- sa nature se considère en deux manières. I. 83.
- deux choses l'instruisent, l'instinct et l'expérience. I. 84.
- n'est que déguisement et hypocrisie. I. 92.
- est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. I. 114.
- plein d'erreurs ineffaçables sans la grace. *Ibid.*
- dès l'enfance accablé d'études. I. 117.
- plus âgé, chargé de soins et d'affaires. *Ibid.*
- malheureux, s'il étoit délivré de ces soins. *Ibid.*
- qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. I. 119.
- malheureux, si on ne l'occupe hors de lui. I. 120.
- s'ennuieroit sans aucune cause étrangère d'ennui. *Ibid.*

- HOMME** : si vain et si léger, que la moindre bagatelle suffit pour le divertir. I. 126.
- accablé de chagrins, devient heureux pendant quelque temps, par légèreté d'esprit.... joie de malade et de frénétique; ris de folie et d'illusion. I. 126, 127.
  - il y en a moins qui l'étudient, que la géométrie. I. 155.
  - aime la malignité.... contre les superbes. I. 166.
  - pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? pourquoi si contraire à Dieu? II. 10.
  - misérable de connoître qu'il l'est; grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable. II. 11.
  - est un monstre incompréhensible. II. 12.
  - son état, plein de misère, de foiblesse, d'obscurité. II. 18.
  - aveugle, s'il ne se connoît plein d'orgueil, d'ambition, de misère, etc. II. 48.
  - étonnantes contrariétés qui se rencontrent dans lui. II. 53.
  - ses contrariétés servent de preuves à la véritable religion. *Ibid.*
  - créé saint, innocent, parfait. II. 56.
  - n'a pu soutenir tant de gloire. *Ibid.*
  - a voulu se rendre indépendant. *Ibid.*



- HOMME** : a été abandonné à lui-même. II. 56.
- est à lui-même un paradoxe. II. 58.
  - ce qu'il seroit, s'il n'avoit jamais été corrompu...  
s'il n'avoit jamais été que corrompu. *Ibid.*
  - incapable d'ignorer absolument, et de savoir certainement. *Ibid.*
  - Dieu ne lui demande que de l'aimer et de le connoître. II. 66.
  - capable d'amour et de connoissance. II. 67.
  - tout l'instruit de sa condition. II. 141.
  - tout ensemble capable de Dieu, et indigne de Dieu. *Ibid.*
  - ne doit voir assez que pour connoître qu'il a perdu la vérité. II. 186.
  - tombé de sa place, la cherche avec inquiétude. II. 187.
  - en état de grace, est rendu semblable à Dieu...  
en état de péché, est rendu semblable aux bêtes. II. 198, 199.
  - à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit. II. 215.
  - fait lui seul une conversation intérieure. II. 216.
  - est visiblement fait pour penser. II. 223.
  - jouiroit de quelque paix, s'il n'avoit que la raison sans passions, ou les passions sans raison II. 226.

**HOMME** : sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? II.

54.

— fait partie d'un corps de membres pensants. II.

227.

— doit, pour être heureux, conformer sa volonté particulière à la volonté universelle. *Ibid.*

— souvent croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps soi-même. *Ibid.*

— créé avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même. II. 260.

— trop infirme pour juger sainement de la suite des choses futures. II. 267.

**HOMMES** : pour leur bien, il faut souvent les piper.

I. 100.

— cause véritable de l'agitation perpétuelle de leur vie. I. 115.

— origine de toutes leurs occupations tumultueuses. I. 116.

— leur malheur vient de ne pas savoir se tenir en repos. I. 118.

— tendent au repos par l'agitation. I. 119.

— tous se haïssent naturellement. I. 168. II. 241.

— n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. II. 22.

— n'attendent d'eux ni vérité, ni consolation. II. 56.

**HOMMES** : causes des contrariétés qui les ont étonnés. II. 57.

— Dieu leur donne assez de lumière pour le chercher et le suivre, s'ils le veulent. II. 184.

— prennent souvent leur imagination pour leur cœur. II. 222.

— croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir. *Ibid.*

— Dieu ne les considère que par le médiateur Jésus-Christ. II. 253.

**HONNÊTE** homme ( être ) : tout s'apprend, hors cela. I. 159.

**HONTE** : il n'y a de honte qu'à ne point en avoir. II. 24.

**HORREUR** de la mort, naturelle et juste dans Adam innocent. II. 261.

— son origine, et la cause de sa défectuosité. *Ibid.*

**HUMILITÉ** : les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux orgueilleux, et d'humilité aux humbles. I. 152.

— peu de gens en parlent humblement. *Ibid.*

**HYPOCRITES** bien déguisés : l'Église les souffre. II. 231.

— ne peuvent tromper Dieu. *Ibid.*

## I.

**IMAGINATION**, grossit le temps présent, et amoindrit l'éternité. I. 97.

— grossit les plus petits objets, et amoindrit les plus grands. I. 103.

**IMMORTALITÉ** de l'ame, doit être notre premier objet. II. 14 et suiv.

**IMPIES**, blasphèment la religion chrétienne, parcequ'ils la connoissent mal. II. 46.

— la croient un simple déisme. *Ibid.*

— capables de la grace. II. 62, 63.

— vérifient par eux-mêmes un des fondements de la foi. II. 188.

— que disent-ils? II. 194.

— se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. II. 224

**IMPOSTEURS** disant qu'ils ont des remèdes, pourquoi on ajoute foi à leurs promesses. II. 168.

**INCARNATION**, montre à l'homme la grandeur de sa misère. II. 64.

**INCERTAIN** : on travaille pour l'incertain..... on le doit. I. 137.

— combien de choses ne fait-on pas pour l'incertain? II. 246.

— quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison. *Ibid.*

**INCLINATION** d'être aimé, est injuste. II. 224, 225.

— nous naissons avec elle. II. 225.

**INCOMPRÉHENSIBLE** que Dieu soit..... qu'il ne soit pas; que l'ame soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'ame, etc. II. 249.

**INCONSTANCE** : ce qui la cause. I. 164.

**INCRÉDULES** : la religion nous oblige de les regarder comme capables de la grace. II. 25.

— il faut les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes.  
*Ibid.*

— doivent être plaints, et non injuriés. II. 184.

— les plus crédules. II. 249.

**INCRÉDULITÉ**, fondée sur celle des Juifs. II. 85, 86.

**INDÉPENDANCE** : le soldat travaille toujours à y venir. II. 216.

— le chartreux fait vœu de ne jamais y prétendre. *Ibid.*

**INDIVISIBLE**, multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. I. 47, 48.

— multiplié tant de fois qu'on voudra, ne peut jamais former qu'un seul indivisible. I. 47.

**INÉGALITÉ** : il est nécessaire qu'il y en ait parmi les hommes, mais.... I. 143.

**INFAILLIBILITÉ** : si elle étoit dans un, ce seroit un miracle étrange. II. 243.

- INFAILLIBILITÉ** dans la multitude, cela paroît naturel. *Ibid.*
- INFAILLIBLE** : on aime que le pape le soit dans la foi, et que les docteurs graves le soient dans leurs mœurs. II. 240.
- INFINI** : nous ignorons sa nature. II. 29.  
— il y a un infini en nombre. *Ibid.*
- INJUSTICE** d'exiger ce qui n'est pas dû, commune aux grands. I. 215, 216.
- INQUISITION**, est toute corrompue ou ignorante. II. 234.  
— et la Société (les jésuites), sont les deux fléaux de la vérité. *Ibid.*
- INSENSIBILITÉ** des hommes pour les choses de l'éternité. II. 20.
- INSTINCT** que nous ne pouvons réprimer, et qui nous élève. I. 86.
- INSTRUCTION** : quand elle précédoit le baptême, tous étoient instruits. II. 293.
- INVENTER** : ceux qui en sont capables sont rares. I. 142.
- INVENTEURS** : on les traite de visionnaires. *Ibid.*
- INVENTIONS** nouvelles, sont des erreurs dans la théologie. I. 14.  
— des hommes, vont en avançant de siècle en siècle. II. 246.

**ISRAËL** : les païens en disoient du mal, et le prophète aussi. II. 221.

## J.

**JANSÉNISTES**. II. 175.

— ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs. II. 181.

**JÉSUITES**, concluent de tout que leurs adversaires sont hérétiques. II. 173.

— excès où la passion les a portés. II. 174.

— se joignent aux ennemis de l'Église. *Ibid.*

— coupables de persécuter Port-Royal. II. 179.

— leur dureté surpasse celle des Juifs. II. 180.

— ressemblent en mal aux hérétiques. II. 181.

**JÉSUS-CHRIST**, eut un esprit très grand et très relevé. II. 50.

— choisit pour apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit. *Ibid.*

— s'attire pour ennemis les savants et les sages. II. 50 et suiv.

— venu dans le temps prédit, mais non dans l'éclat attendu. II. 83.

— ceux qui l'ont crucifié portent les livres qui témoignent de lui. II. 86.

— le temps de son premier avènement est prédit. II. 90.

- JÉSUS-CHRIST** : le temps du second ne l'est point, et pourquoi. *Ibid.*
- figuré par Joseph. II. 99.
  - il est ridicule de se scandaliser de sa bassesse. II. 114.
  - à peine aperçu par les historiens. II. 115.
  - prédit par tout le peuple juif. *Ibid.*
  - centre des gentils et des Juifs. *Ibid.*
  - tout son éclat n'a servi qu'à nous, rien pour lui. II. 116.
  - parle simplement des plus grandes choses. *Ibid.*
  - centre des deux Testaments. II. 117.
  - est prédit et prédisant. *Ibid.*
  - pour tous, Moïse pour un peuple. *Ibid.*
  - prouvé par les prophéties. II. 118 et suiv.
  - nombreuses prédictions qui l'annoncent. II. 125 et suiv.
  - comparé à Mahomet. II. 137.
  - s'est établi en faisant tuer les siens.... en ordonnant de lire. *Ibid.*
  - venu *in sanctificationem et scandalum*. II. 142.
  - pourquoi venu. *Ibid.*
  - sera pour plusieurs une pierre d'achoppement. II. 143.
  - est demeuré inconnu parmi les hommes. II. 146.



**JÉSUS-CHRIST**, le vrai Dieu des misérables et des pécheurs. II. 156.

— nous ne connoissons Dieu que par lui. II. 157.

— sans lui, l'homme est dans le vice et dans la misère. *Ibid.*

— en lui est tout notre bonheur. *Ibid.*

— hors de lui, vice, misère, désespoir, etc. *Ibid.*

— comment prouvé par ses miracles? II. 160, 161.

— en quoi différent de l'antechrist. II. 165, 166.

— deux partis entre ceux qui l'écoutoient. II. 175.

— sans lui, le monde seroit détruit, ou seroit un enfer. II. 186.

— dire qu'il n'est pas mort pour tous, favorise le désespoir. II. 187.

— est venu apporter le couteau, et non pas la paix. II. 200.

— quelle paix il a apportée. II. 201.

— jugé par les Juifs et les gentils. II. 212.

— on l'aime, parcequ'il est le chef du corps dont on est membre. II. 229.

— s'est offert à Dieu comme un holocauste. II. 253.

— ce qui est arrivé en lui doit arriver en tous ses membres. *Ibid.*

— en lui tout est doux, jusqu'à la mort. II. 254.

— il a été tout ce qu'il y a de grand, et tout ce qu'il y a d'abject. *Ibid.*

- JÉSUS-CHRIST**, son sacrifice a duré toute sa vie ,  
et a été accompli par sa mort. II. 256.
- enlevé, dans son ascension, comme la fumée  
des victimes. II. 257.
- tout ce qui lui est arrivé doit se passer, et dans  
l'ame et dans le corps de chaque chrétien. II. 263.
- JEU**, chasse, divertissement : pourquoi plaisent  
tant aux hommes. I. 122.
- JOB**, le plus malheureux des hommes, connoissant  
par expérience la réalité des maux. II. 220.
- JOIE**, que le monde ne peut donner, ni ôter. II. 204.
- des bienheureux, sans aucune tristesse. *Ibid.*
- des chrétiens, mêlée de tristesse. *Ibid.*
- JOIES** temporelles, couvrent les maux éternels  
qu'elles causent. II. 172.
- JOSEPH**, figure de Jésus-Christ. II. 99.
- prédit, et Jésus-Christ fait. II. 100.
- JUGEMENT** : difficile de proposer une chose au ju-  
gement d'un autre sans corrompre son juge-  
ment par la manière de la lui proposer. I. 161.
- JUIFS** : leur état avant et après Jésus-Christ. II. 51.
- séparés des autres peuples. II. 75.
- leurs histoires sont les plus anciennes. II. 76.
- adorent un seul Dieu. *Ibid.*
- se croient les seuls auxquels Dieu a révélé ses  
mystères. *Ibid.*

- JUIFS** : attendent un libérateur pour tous. *Ibid.*  
 — peuple composé de frères. *Ibid.*  
 — — tout sorti d'un seul homme. II. 77.  
 — forment une puissance d'une seule famille. *Ibid.*  
 — le plus ancien peuple connu. *Ibid.*  
 — — singulier en sa durée. *Ibid.*  
 — gouvernés par la loi la plus ancienne et la plus parfaite. II. 78.  
 — admirables en leur sincérité. *Ibid.*  
 — conservent, aux dépens de leur vie, leur livre qui les déshonore en tant de façons. II. 79.  
 — accoutumés aux grands miracles, attendoient un Messie éclatant. II. 83.  
 — charnels, ont méconnu le Messie dans sa grandeur. II. 85.  
 — — et dans son abaissement. *Ibid.*  
 — ont méconnu la réalité quand elle est venue. *Ibid.*  
 — leur refus est le fondement de notre croyance. II. 86.  
 — — et la preuve du Messie. *Ibid.*  
 — en ne recevant point Jésus-Christ, accomplissoient les prophéties. II. 91.  
 — charnels ; vrais Juifs. II. 93.  
 — — tiennent le milieu entre les chrétiens et les païens II. 93.

- JUIFS** : peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. II. 94.
- leur état actuel est une preuve de la religion. II. 133.
  - le sceptre leur est ôté pour jamais. II. 134.
  - captifs sans aucun espoir. *Ibid.*
  - opprimés, quoique fidèles à la loi. *Ibid.*
  - témoins suspects, s'ils eussent été tous convertis. *Ibid.*
  - coupables de ne pas croire aux miracles de Jésus-Christ. II. 160.
  - vérifient ce fondement de la foi, que Jésus-Christ est le Messie. II. 188.
  - appelés à dompter les rois, et esclaves du péché. II. 219.
- JUSTICE** plaisante, qu'une rivière ou une montagne borne. I. 98.
- est ce qui est établi. I. 145.
  - ne pouvant forcer l'homme de lui obéir, on l'a fait obéir à la force. I. 146.
  - sans la force, impuissante... contredite... I. 147.
  - — sujette à disputes. *Ibid.*
  - de Dieu : son propre est d'abattre l'orgueil. II. 213.
  - — infinie, aussi bien que sa miséricorde. II. 223.

**JUSTICE** et sévérité de Dieu envers les réprouvés, moins étonnante que sa miséricorde envers les élus. *Ib.*

## L.

**LACÉDÉMONIENS** : leurs morts généreuses ne nous regardent guère. II. 199.

**LÂCHE**, de faire le brave contre Dieu. II. 24.

**LANGUE**, est un chiffre. — une langue inconnue est déchiffrable. I. 183.

**LECTURE** : principale utilité à en tirer. I. 203.

**LECTURES**, de Montaigne et Épictète, doivent être faites avec discrétion. I. 207.

— peuvent servir de correctif l'une à l'autre. *Ibid.*

**LÉGISLATEURS** : leur seule volonté règle de l'ordre des biens. I. 210.

— anciens, ont emprunté leurs principales lois de celle des Juifs. II. 78.

**LETTRES** (provinciales) : si elles sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. II. 234.

— réponses de Pascal à diverses questions qui lui furent faites sur cet ouvrage. II. 234 et suiv.

**LIEN** suivi volontairement, n'est point senti. II. 200.

- LIVRES : les meilleurs sont ceux que chaque lecteur croit qu'il auroit pu faire. I. 72.
- canoniques : la vérité y est découverte, et y est infailliblement jointe. II. 252.
- LOGIQUE, a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en connoître la force. I. 69.
- Loi des Juifs, la plus rigoureuse de toutes, s'est seule conservée. II. 78, 79.
- sa doctrine étoit de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu. II. 91.
- étoit perpétuelle. *Ibid.*
- avoit toutes les marques de la vraie religion. *Ib.*
- ancienne et sacrifices, sont figures. II. 101.
- n'a pas détruit la nature. II. 232.
- la grace ne l'a pas détruite. *Ibid.*
- Lois anciennes, sont-elles plus saines? non; mais elles ôtent la racine de diversité. I. 133.
- nécessairement tenues pour justes, puisqu'elles sont établies. I. 145.
- du pays, seules règles universelles aux choses ordinaires. *Ibid.*
- bon de leur obéir, parcequ'elles sont lois. I. 148.
- une fois établies, injuste de les violer. I. 211.
- doivent plier à la nécessité. II. 43.
- LUMIÈRES naturelles, ne peuvent faire connoître ce qu'est Dieu. II. 26.

## M.

**MACHINE** arithmétique : ses effets ne peuvent faire dire qu'elle a de la volonté. II. 236.

**MAGISTRATS** : leur appareil est nécessaire. I. 135.

— et médecins, s'attirent le respect par de vains ornements. I. 136.

**MAHOMET**, pour faire subsister son livre, a défendu de le lire. II. 92.

— n'a pas été prédit. II. 135.

— n'a point fait de miracles. *Ibid.*

— est sans autorité. *Ibid.*

— comparé avec l'Écriture. II. 136.

— ridicule. *Ibid.*

— faux prophète, dans le bien qu'il dit de saint Matthieu. *Ibid.*

— s'est établi en tuant.... en défendant de lire. II. 137.

**MAL** : il y en a une infinité ; le bien presque unique. I. 170.

— sa vue corrige quelquefois mieux que l'exemple du bien. II. 206.

— jamais on ne le fait si pleinement et si gaiement que quand on le fait par un faux principe de conscience. II. 219.

**MAUX** : la providence de Dieu en est l'unique et

- véritable cause, l'arbitre et la souveraine. II. 250.
- MAUX du corps, punition et figure des maux de l'ame. II. 277.
- MALADE, n'a plus les passions et les desirs des divertissements que la santé donnoit. I. 152.
- MALADIE, état naturel des chrétiens; pourquoi. II. 238.
- MALADIES, principe d'erreur. Elles gâtent le jugement et le sens. I. 103.
- les principales sont l'orgueil et la concupiscence. II. 55.
- MALHEUREUX : les plaindre n'est pas grand'chose. I. 160.
- MALICE de ceux qui emploient dans la théologie le raisonnement, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des pères. I. 13.
- MALIGNITÉ, devient fière quand elle a la raison de son côté. I. 149.
- MARQUE pour reconnoître ceux qui ont la foi. II. 192.
- MARTIAL : son épigramme contre les borgnes ne vaut rien. I. 167.
- MARTYRE, inutile hors de l'Église. II. 191.
- MARTYRS : aucuns tourments n'ont pu les empêcher de confesser la religion chrétienne. II. 48, 49.



**MARTYRS** : l'exemple de leur mort nous touche.

II. 199.

— sont nos membres.... leur résolution peut former la nôtre. *Ibid.*

**MATIÈRE**, ne peut se connoître elle-même. I. 113.

**MAXIMES** : toutes les bonnes sont dans le monde, il ne manque qu'à les appliquer. I. 143.

**MÉDIOCRITÉ** : (rien ne passe pour bon que la)

I. 150.

**MENTIR** : il y a des gens qui mentent pour mentir.

I. 157.

**MESSIE**, a toujours été cru. II. 44.

— reçu par les spirituels, rejeté par les charnels.  
II. 85.

**MÉTIER** : son choix est la chose la plus importante de la vie. I. 95.

**MIRACLES**, si bien attestés qu'on ne peut en douter. II. 45.

— les juger par la doctrine, etc. II. 157.

— règle pour les discerner. II. 158.

— discernent les choses douteuses entre les peuples. II. 164.

— de Jésus-Christ, plus clairs que les soupçons qu'on avoit contre lui. II. 165.

— ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église. II. 166.

- MIRACLES** : Dieu n'en permettra pas de faux, ou en procurera de plus grands. II. 167.  
 — ce qui fait qu'on n'y croit point. *Ibid.*  
 — et qu'on croit aux faux. II. 168.  
 — faux : pourquoi il y en a tant. II. 169.  
 — de Port - Royal : ce qu'on doit en conclure. II. 178.  
 — de la sainte Épine. II. 179.  
 — effets qui excèdent la force naturelle des moyens qu'on y emploie. II. 181.  
 — de Moïse, de Jésus-Christ, des apôtres, ne paroissent pas d'abord convaincants. II. 186, 187.  
 — affermiroient ma croyance, disent quelques-uns. II. 214.  
 — Dieu n'en fait point dans la conduite ordinaire de son Église. II. 243.
- MISÈRE** de l'homme, prouve sa grandeur. I. 79.  
 — se conclut de sa grandeur. II. 11.  
 — Salomon et Job l'ont le mieux connue et en ont le mieux parlé. II. 220.
- MISÉRICORDE** de Dieu : son propre est de combattre la paresse, en invitant aux bonnes œuvres. II. 213.  
 — rien ne combat davantage le relâchement. *Ibid.*
- MODE**, fait l'agrément, et aussi la justice. I. 145.

- MOI** : le moi consiste dans la pensée. I. 84.  
 — le moi est haïssable.... parcequ'il est injuste, et se fait centre de tout. I. 153.  
 — chaque moi est l'ennemi, et voudroit être le tyran de tous les autres. *Ibid.*  
 — humain : la piété chrétienne l'anéantit; la civilité humaine le cache et le supprime. II. 237.
- MOÏSE**, pour faire subsister son livre, a ordonné de le lire. II. 92.  
 — habile homme, n'a pas eu dessein de tromper. II. 95.
- MONDE**, est une sphère infinie dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. I. 74.  
 — Je ne sais qui m'y a mis, ni ce que c'est, etc. II. 17.  
 — ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. II. 140.  
 — subsiste pour exercer miséricorde et jugement. II. 184.  
 — toujours en état de vivre à l'avenir, jamais de vivre maintenant. II. 206.  
 — sa bonté et sa malice en général reste la même. II. 198.  
 — incompréhensible qu'il soit créé, qu'il ne le soit pas. II. 249.

- MONDE** : Il falloit autrefois en sortir pour être reçu dans l'Église. II. 288.
- MONTAIGNE** : sot projet qu'il a eu de se peindre. I. 159.
- ce qu'il a de bon ne peut être acquis que difficilement. I. 178.
  - parloit trop de soi. *Ibid.*
  - comparé avec Épictète. I. 192.
  - a cherché une morale fondée sur la seule raison. *Ibid.*
  - met toutes choses dans un doute universel. *Ibid.*
  - en quoi consiste l'essence de son opinion. *Ibid.*
  - motifs de sa devise. I. 193.
  - est pur pyrrhonien. *Ibid.*
  - se moque de toutes les assurances. *Ibid.*
  - ce qu'il dit sur les lois et les procès. I. 193, 194.
  - combat les hérétiques avec une fermeté invincible. I. 195.
  - foudroie l'impiété. *Ibid.*
  - montre la vanité de ceux qui passent pour les plus éclairés. *Ibid.*
  - demande si l'ame connoît quelque chose, si elle se connoît elle-même. *Ibid.*
  - suite de ses questions. I. 196.
  - déprécie la géométrie et les autres sciences. I. 198.

- MONTAIGNE** met la raison de l'homme en parallèle avec les bêtes. I. 199.
- agit en païen. *Ibid.*
- sa morale. *Ibid.* et suiv.
- et Épictète, les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes. I. 201, 202.
- leurs systèmes. I. 202.
- ils ont aperçu quelque chose de la vérité. *Ibid.*
- confond l'orgueil des incrédules. I. 206.
- pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'incrédulité et aux vices. I. 207.
- doit être lu avec beaucoup de discrétion. *Ibid.*
- ses défauts sont grands. II. 208.
- il est plein de mots déshonnêtes. *Ibid.*
- ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. *Ibid.*
- il inspire une nonchalance du salut. *Ibid.*
- ne pense qu'à mourir lâchement. *Ibid.*
- MORALE** : pourquoi la renfermer sous certaines divisions. I. 156.
- ses préceptes subsistent indépendamment l'un de l'autre. *Ibid.*
- du jugement se moque de la morale de l'esprit. I. 187.
- consiste en la concupiscence et en la grace. II. 184.

- MORT** : les hommes n'ayant pu la guérir, se sont avisés de ne point y penser. I. 129.
- plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. I. 168.
  - la souhaiter, en souffrant de bon cœur la vie. II. 201.
  - nécessaire pour mortifier entièrement la racine du péché. II. 208.
  - suite indispensable, inévitable, juste et sainte d'un arrêt de la providence de Dieu, et non pas un effet du hasard, etc. II. 250, 251.
  - est une peine du péché. II. 252.
  - peut seule délivrer l'ame de la concupiscence des membres. *Ibid.*
  - de l'hostie, est la principale partie des sacrifices. II. 254.
  - sans Jésus-Christ, est horrible, détestable, etc.; en Jésus-Christ, est aimable, sainte, etc. *Ibid.*
  - ne pas la considérer comme des païens, mais comme des chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance. II. 259.
  - juste de l'aimer quand elle sépare une ame sainte d'un corps impur, etc. II. 262.
  - est le couronnement de la béatitude de l'ame, et le commencement de la béatitude du corps. II. 264.

**MORT** du corps, n'est que l'image de celle de l'ame.  
II. 266.

**MORTS** : une des plus solides charités envers eux, est de faire ce qu'ils ordonneroient s'ils étoient encore au monde. II. 267.

**MOT** de David et de Moïse, qui fait juger de leur esprit. II. 210.

**MOTS** primitifs, inutile de les définir. I. 28.

**MOURANT** : est-ce en lui du courage, d'affronter un Dieu tout-puissant et éternel. II. 220.

**MOUVEMENT** : le moindre importe à toute la nature. II. 241.

**MOYENS** de croire : il y en a trois ; quels sont-ils ?  
II. 219.

**MULTITUDE** qui ne se réduit pas à l'unité, est confusion. II. 243, 248.

## N.

**NAISSANCE** : la première fait les pélagiens, et la seconde fait les catholiques. II. 191.

**NATURE** : immense dans les êtres les plus imperceptibles. I. 75, 76.

— souvent nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles. I. 108.

**NATURE**, marque par-tout un Dieu perdu. II. 61.  
 — n'offre rien que doute et inquiétude. II. 74.  
 — a des perfections, a des défauts : pourquoi. II.  
 239.

— nous tente continuellement. II. 268.

**NÉANT** : certitude d'y tomber seroit un sujet de  
 désespoir. II. 21.

**NESTORIENS**, vouloient deux natures en Jésus-Christ.  
 II. 190.

**NEUTRALITÉ** : essence du pyrrhonisme. II. 5.

**NOMBRE**, temps, espace, quels qu'ils soient, on  
 peut toujours en concevoir de moindres ou de  
 plus grands. I. 36.

## O.

**OBÉIR** : meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes.  
 II. 234.

**OBÉISSANCE**, différence entre un soldat et un char-  
 treux. II. 216.

**OCCUPATION** violente et impétueuse, détourne  
 l'homme de la vue de lui-même. I. 123.

**OMNES** : comment ce mot doit être expliqué. II.  
 241.

**OPINION**, dispose de tout. I. 95.

— son empire est doux et volontaire. I. 133.

— la reine du monde. I. 134.



**OPINIONS**, s'insinuent dans l'ame par l'entendement et la volonté. I. 52.

— se succèdent du pour au contre, selon qu'on a de lumière. I. 133.

— anciennes, pourquoi suivies. *Ibid.*

— relâchées, plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent. II. 233.

**OREILLE** : on ne consulte que l'oreille, parcequ'on manque de cœur. II. 248.

**ORGUEIL** des philosophes qui ont connu Dieu, et non leur misère. II. 47.

— égarement bien visible de l'homme. II. 187.

— et paresse, sources de nos péchés. II. 212, 213.

## P.

**PAÏENS** : leur conversion réservée à la grace du Messie. II. 117.

— les sages n'ont pu leur persuader de n'adorer que le vrai Dieu. *Ibid.*

— disoient du mal d'Israël, ainsi que le prophète. II. 221.

**PAIX** de l'homme, ne sera parfaite que quand le corps sera détruit. II. 201.

**PAPÉ**, est le premier : quel autre est connu de tous ?

II. 240, 241.

— ne pas juger de ce qu'il est par quelques paroles des Pères, mais par les actions de l'Église et des Pères. II. 240.

— chef de l'Église considérée comme unité. II. 242.

— en la considérant comme multitude, il n'en est qu'une partie. II. 242, 243.

**PAROLE** de Dieu, vraie spirituellement quand elle est fausse littéralement. II. 108.

**PARRAINS** : leurs obligations. II. 235.

**PARTI** : chacun se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. II. 11.

**PARTIS**, doivent servir à la recherche de la vérité. II. 196.

**PASCAL** : compte qu'il se rend de ses sentiments. II. 237, 238.

**PASSÉ**, ne doit pas nous embarrasser. II. 205.

**PASSIONS** de l'ame, troublent les sens. I. 115.

— toujours vivantes, dans ceux mêmes qui veulent y renoncer. II. 9.

**PATRIARCHES** : la longueur de leur vie servoit à conserver les histoires passées. II. 96 et suiv.

**PAUVRE**, laisse toujours quelque chose en mourant. II. 237.

**PAUVRETÉ**, est un grand moyen pour faire son salut.

*Ibid.*

— aimable, parceque J.-C. l'a aimée. *Ibid.*

**PÉCHÉ** : n'est pas achevé, si la raison ne consent.

II. 269.

— originel : mystère de sa transmission. II. 59.

— ce mystère choque la raison. *Ibid.*

— sans ce mystère, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. II. 60.

— originel : folie devant les hommes. *Ibid.*

— — folie plus sage que toute la sagesse des hommes. *Ibid.*

— — incompréhensible qu'il soit, ou qu'il ne soit pas. II. 249.

**PÉCHÉS**, sont péchés, parcequ'ils sont contraires à la volonté de Dieu. II. 201.

**PÉCHEURS** purifiés sans pénitence, etc., etc., absurdités! II. 242.

**PEINE** : il y en a en s'exerçant dans la piété. II. 230.

— vient de l'impiété qui est encore en nous. *Ibid.*

**PÉNITENTS** du diable. II. 203.

**PENSÉE** : c'est elle qui fait l'être de l'homme. I. 78.

— en l'écrivant elle échappe quelquefois. I. 165.

— double, l'une cachée, l'autre découverte : ce qu'elle est. I. 209.

— les grands doivent l'avoir. I. 211.

**PENSÉE** de l'homme, admirable par sa nature. II. 223.

— a de tels défauts, que rien n'est plus ridicule.

*Ibid.*

— son ordre est de commencer par soi, par son auteur et par sa fin. *Ibid.*

**PENSÉES** : les mêmes poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur. I. 69.

— les mêmes forment un autre corps de discours par une disposition différente. I. 178, 179.

**PENSER** à Dieu : combien de choses en détournent.

II. 224.

**PERPÉTUITÉ** : marque principale de la véritable religion. II. 51, 52.

**PERSÉCUTIONS** qui travaillent l'Église ne la peuvent faire périr. II. 212.

**PERSUADER** : pour y réussir, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut. I. 57.

**PEUPLE** : toutes ses opinions sont très saines. I.

132, 140.

— n'est pas si vain qu'on le dit. I. 132.

— croit la vérité où elle n'est pas. *Ibid.*

— honore les personnes de grande naissance. *Ibid.*

— dangereux de lui dire que les lois ne sont pas justes. I. 147.

PEUPLE, croit la noblesse une grandeur réelle. I.

212.

PHARISIENS et scribes, font état des miracles de Jésus-Christ. II. 178 et suiv.

— essaient de montrer qu'ils sont faux, etc. II. 179.

PHILOSOPHE, sera dominé par son imagination, quoique convaincu par sa raison. I. 100, 101.

PHILOSOPHES, ont presque tous confondu les idées des choses. I. 113.

— païens, ont parfois eu des sentiments qui avoient quelque conformité avec ceux du christianisme. II. 49.

— n'ont jamais reconnu pour vertu l'humilité. *Ibid.*

— ont-ils trouvé le remède à nos maux? II. 54.

— ne savent quel est le véritable bien. II. 55.

— ne prescrivoient point des sentiments proportionnés aux deux états de l'homme. II. 65.

PHILOSOPHIE : s'en moquer, c'est philosopher. I. 187.

— conduit insensiblement à la théologie. I. 205.

— ne vaut pas une heure de peine. II. 249.

PIÉTÉ, différente de la superstition. II. 69.

— la pousser jusqu'à la superstition, c'est la détruire. *Ibid.*

— ne consiste pas en une amertume sans consolation. II. 205.

**PIÉTÉ**, pleine de satisfactions. II. 205.

— on est toujours obligé de ne pas en détourner.

II. 209.

**PLAIRE** : on est assuré de plaire à ceux dont on sait la passion dominante. I. 180.

**PLAISIR** : ses principes ne sont pas fermes et stables. I. 58.

— divers en tous les hommes. *Ibid.*

— qu'est-ce qui le sent en nous? I. 79.

— est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. I. 186.

**PLATONICIENS**, croient Dieu seul digne d'être aimé et admiré. II. 229.

— cependant ils ont désiré d'être aimés et admirés des hommes. *Ibid.*

— ne connoissent pas leur corruption. *Ibid.*

**PLURALITÉ** : on la suit, non parcequ'elle a plus de raison, mais plus de force. I. 133.

— règle des choses extraordinaires. I. 145.

— les rois ne la suivent pas. I. 146.

— est la meilleure voie. — et l'avis des moins habiles. *Ibid.*

**POÈTE** : les honnêtes gens ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. I. 150.

- PORT**, règle ceux qui sont dans le vaisseau. I. 144.
- PORT-ROYAL** : les religieuses persécutées s'offrent à Dieu. II. 173.
- PRÉCIPICE** : on y court après avoir mis quelque chose devant ses yeux pour ne pas le voir. II. 21.
- PRÉDICTIONS** : dans quel dessein Dieu les a faites. II. 84.
- PRÉSENT**, est le seul temps qui est véritablement à nous. II. 206.
- PRÉSOMPTUEUX**, au point de vouloir être connus de toute la terre. I. 86.
- PRÊTRE** : l'est fait maintenant qui veut l'être. II. 248.
- PRÉVOYANCE** : Jésus-Christ n'a pas voulu qu'elle s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. II. 206.
- PREUVES** de la religion chrétienne : nul homme raisonnable ne peut y résister. II. 48.
- de la corruption des hommes et de la rédemption de Jésus-Christ, se tirent des impies et des Juifs. II. 188.
- de la religion chrétienne : un homme qui les découvre est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. II. 197.
- de la religion, ne sont pas géométriquement convaincantes. II. 196.

- PREUVES** de la religion, assez claires pour condamner ceux qui refusent de croire. II. 197.  
 — par la raison, il faut y ouvrir son esprit. II. 219.
- PRIÈRE** et sacrifices, souverain remède aux peines des morts. II. 267.  
 — pour demander à Dieu le bon usage des maladies. II. 269.
- PRINCE**, sera la fable de l'Europe, et lui seul n'en saura rien. I. 91.  
 — chassé par ses sujets, d'autant plus tendre pour ceux qui restent fidèles. II. 202.
- PRINCIPE** : l'omission d'un principe mène à l'erreur. I. 173.  
 — faux de conscience, fait commettre le mal bien plus pleinement. II. 219.
- PRINCIPES** de la théologie, au-dessus de la nature et de la raison. I. 11.  
 — naturels, sont nos principes accoutumés. I. 105.  
 — des choses : étrange que les hommes aient voulu les comprendre. II. 239.
- PRISON** : pourquoi un supplice. I. 122.
- PROBABILITÉ** : si elle est sûre, l'ardeur des saints pour le bien étoit inutile. II. 240.  
 — une fois qu'elle est ôtée, on ne peut plus plaire au monde. *Ibid.*



- PROPHÈTES** : la vérité de leur mission touchant le  
 Messie prouvée par leurs autres prédictions. II.  
 44.
- se sont succédés pendant deux mille ans. II. 51.
  - accomplissement admirable de leurs prophéties.  
*Ibid.*
  - n'entendoient pas la loi à la lettre. II. 92.
- PROPHÉTIES**, étant accomplies, le Messie est prouvé  
 pour jamais. II. 45.
- mises en dépôt par Dieu chez un peuple char-  
 nel et le moins suspect. II. 86.
  - leur sens caché, spirituel, sens temporel ou  
 charnel. II. 87.
  - ont deux sens. II. 101, 102, 110, 111.
  - marquent-elles réalité, ou figure? II. 103, 104.
  - ne pouvoient seules prouver Jésus-Christ pen-  
 dant sa vie. II. 160.
- PROPOSITION** qu'il faut prouver, quoique très évi-  
 dente d'elle-même. I. 31.
- n'est pas une définition. *Ibid.*
  - inconcevable : ne pas la nier, mais examiner  
 son contraire. I. 40.
- PUISSANCE** royale, non seulement image, mais par-  
 ticipation de la puissance de Dieu. II. 244.
- PURETÉ** de la religion, contraire aux opinions trop  
 relâchées. II. 233.

**PYRRHONIEN** : Montaigne est pur pyrrhonien. I.

193.

**PYRRHONIENS**. II. 2, 3.

— il n'y en a jamais eu d'effectif ni de parfait. II. 5.

— la nature les confond. II. 6.

**PYRRHONISME**, a servi à la religion. II. 182.

**PYRRHUS**, ne pouvoit être heureux ni avant, ni après avoir conquis le monde. I. 125.

### R.

**RAISON** seule, a lieu de connoître des sujets qui tombent sous les sens. I. 11, 12.

— nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. I. 144.

— une infinité de choses la surpassent. II. 68.

— quand elle doit se soumettre. II. 69.

— trois principes qui la doivent régler. *Ibid.*

— désaveu dans les choses qui sont de foi. *Ibid.*

— l'exclure, ou n'admettre qu'elle, excès également contraires. *Ibid.*

— naturelle, a été le guide de toutes les religions du monde. II. 218.

— s'assoupit ou s'égare, faute de voir tout à-la-fois. II. 222.

**RAISONNEMENT** : ses effets augmentent sans cesse.

I. 16.

— se réduit à céder au sentiment. I. 176.

**RANG** : l'homme ne sait auquel se mettre. II. 10.

**RÉCOMPENSE** éternelle : ridicule de dire qu'elle est offerte à des mœurs licencieuses. II. 233.

**RÉDEMPTION** : il n'est pas juste que tous la voient.

II. 187.

**RÈGLES**, aussi sûres pour plaire que pour démontrer. I. 58.

— pour les définitions. I. 61, 63.

— pour les axiomes. I. 61, 64.

— pour les démonstrations. I. 62, 63, 64.

**RELIGION** : que ceux qui la combattent apprennent quelle elle est. II. 12.

— négligence de ceux qui la combattent. II. 13.

— glorieux pour elle d'avoir des ennemis si déraisonnables. II. 19.

— véritable : sa marque est d'obliger à aimer Dieu. II. 38.

— aucune autre que la nôtre n'a ordonné d'aimer Dieu. *Ibid.*

— aucune autre n'a connu notre nature. *Ibid.*

— proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. II. 39.

- RELIGION** : nulle autre n'a connu que l'homme est la plus excellente créature et la plus misérable. II. 39 et 40.
- autres preuves. II. 40.
  - a toujours duré, et a toujours été combattue. II. 43.
  - relevée par des coups extraordinaires de la puissance de Dieu. *Ibid.*
  - s'est maintenue sans fléchir et plier sous la volonté des tyrans. *Ibid.*
  - n'a jamais plié à la nécessité. *Ibid.*
  - chacune menace les incrédules. II. 45.
  - la seule contraire à la nature, est la seule qui ait toujours été. *Ibid.*
  - doit être le centre où toutes choses tendent. II. 46.
  - contraire à la nature. II. 48.
  - laquelle nous enseignera à guérir l'orgueil et la concupiscence. II. 55.
  - disposition de ceux qui la croient sans examen. II. 71.
  - juive, ridicule dans la tradition du peuple, incomparable dans celle de leurs saints. II. 91.
  - toute divine dans son autorité, sa durée, sa morale, etc. II. 92.
  - qui la jugera par les grossiers, la connoitra mal. *Ibid.*

- RELIGION** : toute divine, etc. ; prouvée par l'état présent et passé des Juifs. II. 97.
- prouvée par l'état actuel des Juifs. II. 133.
  - la même pour les vrais Juifs et les vrais chrétiens. II. 146.
  - des Juifs, consistoit seulement en l'amour de Dieu. II. 147.
  - ceux qui semblent les plus opposés à sa gloire n'y seront pas inutiles pour les autres. II. 185.
  - véritable : ce qu'il falloit qu'elle enseignât. II. 186.
  - Il est juste que ceux qui ne la veulent pas chercher en soient privés. II. 187.
  - peut être trouvée en la cherchant. *Ibid.*
  - est proportionnée à tous les esprits. II. 194.
  - son seul établissement suffit pour en prouver la vérité. *Ibid.*
  - heureux ceux qui l'ont par sentiment de cœur. *Ibid.*
  - connoît à fond ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumière. II. 197.
  - n'est point contraire à la raison. II. 210.
  - n'est pas certaine. II. 246.
- RELIGION CATHOLIQUE**, commande de découvrir le fond de son cœur à un seul. I. 89. — c'est

cette raison qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe. I. 89.

RELIGION CHRÉTIENNE, consiste proprement au mystère du Rédempteur. II. 47.

— enseigne deux vérités importantes. *Ibid.*

— ses preuves rassemblées. II. 48 et suiv.

— a toujours subsisté depuis le commencement du monde. II. 51.

— fait trembler ceux qu'elle justifie, console ceux qu'elle condamne. II. 63.

— abaisse sans désespérer..... relève sans enfler. *Ibid.*

— nulle doctrine n'est plus propre à l'homme. II. 64.

— réconcilie l'homme avec soi-même en le réconciliant avec Dieu. I. 118, 119.

— abhorre presque également l'athéisme et le déisme. II. 156.

— ses trois marques. II. 174.

— a quelque chose d'étonnant. II. 185.

— fondée sur une religion précédente. II. 186.

— se tromper en la croyant vraie, pas grand'chose à perdre. II. 210.

— a seule la raison. II. 219.

— ne sont ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. *Ibid.*

- RELIGION** : veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations. II. 219.
- de ce qu'elle n'est pas unique, n'est pas une raison de croire qu'elle n'est pas la véritable. II. 243.
- RELIGIONS**, contraires, et par conséquent toutes fausses, excepté une, II. 45.
- diverses, n'ont ni morale qui puisse plaire, ni preuves capables d'arrêter. II. 75.
- dépourvues de marques de vérité. *Ibid.*
- toutes ont eu la raison naturelle pour guide. II. 218.
- RELIQUES** des saints : pourquoi si dignes de vénération. II. 207.
- des morts : raison pour laquelle nous les honorons. II. 259.
- REPOS** : éloignement des hommes pour le repos. I. 118.
- on croit le chercher, et on ne cherche en effet que l'agitation. I. 124.
- insupportable quand on y est parvenu. *Ibid.*
- fait penser aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé. I. 124, 125.
- REPRENDRE** : moyen de reprendre avec utilité. I. 156.

- RÉPROUVÉS** : il y a assez d'obscurité pour les aveugler , assez de clarté pour les condamner. II. 139, 140.
- tout tourne en mal pour eux. II. 142.
- ignoroient leurs crimes. II. 208.
- RÉPUGNANCE** pour la religion : comment doit être guérie. II. 210.
- RÉPUTATION** , qui la dispense. I. 95.
- RESPECT** : vain en apparence , mais très juste.... il est pour distinguer les grands. I. 139.
- RESPECTS** naturels, dus aux seules grandeurs naturelles. I. 214, 215.
- RÉSURRECTION** des corps , n'est pas plus difficile à croire que la création. II. 198.
- RÉVÉLATION** , accorde les contrariétés les plus formelles, et comment. I. 204.
- RIVIÈRES** : chemins qui marchent. I. 188.
- ROI** : malheureux s'il pense à soi. I. 121.
- ROIS** : pourquoi leur visage imprime le respect et la terreur. I. 134.
- leur puissance fondée sur la raison , et bien plus sur la folie. I. 135.
- les nôtres n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. I. 136.
- de la terre : différence entre eux et le roi des rois : laquelle. II. 202.



ROYAUME de Dieu : les violents le ravissent. II.

200.

S.

SAGES imaginaires, en faveur auprès de juges de même nature. I. 94.

— parmi les païens, persécutés pour avoir dit qu'il n'y a qu'un Dieu. II. 198.

— leur conclusion sur l'existence de Dieu. II. 224.

SAINT-ESPRIT, repose invisiblement dans les reliques des saints. II. 207.

SAINT-MARC : prédiction contenue en son 13<sup>e</sup> chapitre. II. 132.

SAINTS : leur exemple n'est pas disproportionné à notre état. II. 210.

— jamais ne se sont tus. II. 234.

— leurs corps sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection. II. 259.

SALOMON, le plus heureux des hommes, connoissant par expérience la vanité des plaisirs. II. 220.

SCHISMATIQUES, quand ils feroient des miracles, n'induiroient point à erreur. II. 177.

SCHISME, plus marqué d'erreur que le miracle n'est marqué de vérité. *Ibid.*

SCIENCE des mœurs, console de l'ignorance des choses extérieures. I. 163.

**SCIENCES** infinies en l'étendue de leurs recherches.

I. 108, 109.

— abstraites, ne sont pas propres à l'étude de l'homme. I. 155.

**SECTES** diverses de philosophes : leur source dans l'ignorance des principes que découvre la religion chrétienne. II. 61, 62.

**SENS** : change selon les paroles qui l'expriment. I. 186.

— spirituel des prophéties doit être couvert sous le sens charnel. II. 87.

— ne pouvoit induire en erreur qu'un peuple charnel. II. 89.

— de l'écriture, littéral et mystique. II. 172.

**SENS**, souvent maîtres de la raison. II. 57.

— s'ils ne s'opposoient pas à la pénitence, elle ne seroit pas pénible pour nous. II. 230.

**SENTIMENT** : ceux qui jugent par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement.

I. 187.

— agit en un instant, et toujours est prêt à agir. II. 222.

**SILENCE** : s'y tenir autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu. II. 216.

— est la plus grande persécution. II. 234.

- SIMPLES** : croient sans raisonnement. II. 70, 71.  
 — jugent par le cœur comme les autres par l'esprit. II. 72.
- SOCRATE** et **Sénèque** n'ont rien qui puisse nous persuader et nous consoler. II. 252.  
 — ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes. *Ibid.*  
 — leurs plus hautes productions, basses et puériles. *Ibid.*
- SOI** : chacun y tend, cela est contre tout ordre. II. 225.  
 — c'est le commencement de tout désordre. *Ibid.*
- SOUSSION** : c'est être superstitieux que de l'exiger hors de propos. II. 69.
- STOÏQUES** disent : Rentrez au-dedans de vous-mêmes. I. 83.  
 — et **Épictète** : leur système. I. 202.  
 — source de leurs erreurs. I. 203.  
 — leurs faux raisonnements. II. 9.
- STYLE** naturel : on en est étonné et ravi. I. 185.
- SUISSES**, s'offensent d'être dits gentilshommes. I. 137.
- SUPÉRIEURS** : il faut leur obéir, non parcequ'ils sont justes, mais parcequ'ils sont supérieurs. I. 147.
- SUPPOSITIONS**, si on sera toujours au monde, si

on y sera long - temps, si on y sera dans une heure. II. 195, 196.

## T.

- TÉMOINS** qui se font égorger. II. 220.
- TEMPS** : qui pourra le définir. I. 29.
- nous ne nous tenons jamais au présent, nous anticipons l'avenir.... ou nous rappelons le passé. I. 96.
- le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. I. 97.
- amortit les afflictions et les querelles. I. 163.
- TESTAMENT** (ancien), aveugle les uns, éclaire les autres. II. 90.
- l'ancien contenoit les figures de la joie future, et le nouveau contient les moyens d'y arriver. II. 211.
- THÉOLOGIE** : centre de toutes les vérités. I. 205.
- THÉRÈSE** : quand on la persécutoit, étoit une religieuse comme les autres. II. 209.
- TITRE** de possession, dans son origine, fantaisie de ceux qui ont fait les lois. I. 105.
- — des biens, sur quoi fondé. I. 210.
- TRADITION** d'Adam, encore nouvelle en Noé et en Moïse. II. 44.

**TRISTESSE** dans la piété, vient de nous, et non pas de la vertu. II. 205.

**TYRANNIE**, consiste au desir de domination universelle et hors de son ordre. I. 149.

## U.

**UNITÉ**, jointe à l'infini, ne l'augmente de rien. II. 29.

— multitude. II. 242.

— qui n'est pas multitude, est tyrannie. II. 243.

— qui ne dépend pas de la multitude, est tyrannie. *Ibid.*

**USURPATION**, introduite sans raison, est devenue raisonnable. I. 100.

— son commencement. I. 166.

## V.

**VANITÉ**, ancrée dans le cœur de l'homme. I. 85.

— tel joue avec application pour s'en vanter; sue à résoudre une question d'algèbre.... s'expose aux plus grands périls pour s'en vanter.... remarque la vanité d'autrui pour se vanter de l'avoir remarquée. I. 127.

— du monde : admirable qu'elle soit si visible et si peu connue. I. 168, 169.

- VANITÉ, qui ne la voit pas, est bien vain. I. 169.
- VÉRITÉ, trois principaux objets dans son étude.  
I. 22.
- méthode de la prouver. *Ibid.* et suiv.
  - nous la haïssons, et ceux qui nous la disent.  
I. 89.
  - médecine amère à l'amour-propre. I. 90.
  - utile à ceux à qui on la dit, désavantageuse à ceux qui la disent. I. 91.
  - toute pure et toute vraie; le mélange la déshonore et l'anéantit. I. 169.
  - nous en sentons une image, et ne possédons que le mensonge. II. 58.
  - n'étoit qu'en figure parmi les Juifs. II. 92.
  - ne s'altère que par le changement des hommes.  
II. 95.
  - peut seule donner sûreté de conscience. II. 198.
  - recherche de la vérité, peut seule donner le repos de conscience. *Ibid.*
  - la défendre quand elle est abandonnée et persécutée est chose bien agréable à Dieu. II. 202.
  - hors de la charité, n'est pas Dieu. II. 232.
  - est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer. *Ibid.*
- VÉRITÉS divines : Dieu seul peut les mettre dans l'ame. I. 53.

- VÉRITÉS**, l'abus en doit être puni. I. 188.  
 — de la religion; deux manières de les persuader. II. 185.  
 — il y en a qui semblent répugnantes et contradictoires. II. 189.
- VERTU** : on n'admire point celui qui possède une vertu.... s'il ne possède en même temps la vertu opposée. I. 154.  
 — ne se mesure pas par les efforts, mais par ce qu'on fait d'ordinaire. I. 157.  
 — ne se satisfait pas d'elle-même. I. 180.  
 — vraie et unique, est de se haïr, et de chercher, pour l'aimer, un être véritablement aimable. II. 217.
- VICE**, nous est naturel. II. 230.  
 — nous souffrons à proportion qu'il résiste à la grace. *Ibid.*
- VIE** : nous la perdons avec joie, pourvu qu'on en parle. I. 85.  
 — humaine, illusion perpétuelle. I. 91.  
 — religieuse, difficile selon le monde, facile selon Dieu. II. 211.  
 — des chrétiens, est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort. II. 253.  
 — doit être considérée comme un sacrifice. *Ibid.*

VIE : ses accidents ne doivent faire impression sur les chrétiens que relativement à ce sacrifice. II. 253.

VISAGES semblables, font rire par leur ressemblance. I. 188.

VIVRE sans chercher ce qu'on est, aveuglement qui n'est pas naturel. II. 226.

— vivre mal en croyant Dieu, en est un bien plus terrible. *Ibid.*

VOLEURS, etc., se font des lois, et y obéissent. I. 165.

VOLONTÉ, un des principaux organes de la croyance. I. 102.

— si les pieds et les mains en avoient une, jamais ils ne seroient dans leur ordre. II. 228.

— de Dieu, doit être la règle pour juger de ce qui est bon ou mauvais. II. 192.

— de Dieu, péché de ne pas s'y accommoder. II. 201.

— propre, on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. II. 216, 217.

VOLUBILITÉ de notre esprit ; rien ne l'arrête. II. 214.

VOYAGES sur mer, entrepris pour le plaisir d'en parler. I. 86.



- VRAI, est mêlé de mal et de faux. I. 170.  
— a toujours été en l'Église. II. 44.  
— il y a bien des gens qui le voient, et ne peuvent y atteindre. II. 233.

## Z.

- ZÉRO, n'est pas du même genre que les nombres.  
I. 48.  
— est un indivisible de nombre. *Ibid.*

## NOTICE SUR PASCAL.

---

PASCAL (Blaise), fils d'un premier président à la cour des aides de Clermont en Auvergne, naquit dans cette ville, le 19 juin 1623, et vint habiter Paris, avec toute sa famille, en 1631. Il n'eut d'autre maître que son père, homme très instruit, sur-tout en mathématiques, qui l'occupa d'abord de l'étude des langues anciennes, et qui ne se proposoit de l'initier aux sciences, que quand son éducation littéraire seroit terminée. En écoutant la conversation des savants distingués qu'il voyoit dans la maison paternelle, le jeune Pascal conçut, à douze ans, un violent desir d'apprendre la géométrie. Il employoit ses moments de récréation à réfléchir sur les notions très vagues qu'il avoit pu acquérir des figures géométriques; et s'enfermant dans une chambre écartée pour tracer ces figures avec du charbon, il en découvrit seul, sans leçons et sans livres, les principales propriétés: il parvint ainsi jusqu'à la trente-

deuxième proposition d'Euclide, sur la somme des trois angles d'un triangle. Son père, confondu de ce prodige d'application et d'intelligence, ne s'opposa plus à un penchant aussi prononcé. A seize ans, Pascal avoit composé un traité des sections coniques, que Descartes jugeoit trop bien fait pour être l'ouvrage d'un jeune homme.

Le père de Pascal, exilé quelque temps de Paris pour son opposition à une mesure du gouvernement, fut bientôt après nommé à l'intendance de Rouen. Son fils le suivit (1639), et se chargea des calculs relatifs à l'administration. Dans l'espoir de faire plus facilement ces calculs, il employa, pendant plusieurs années, toutes les forces de son génie précoce à la composition d'une *machine arithmétique*. Il avoit dix-neuf ans, quand il termina cet étonnant travail; et les peines incroyables qu'il se donna pour le concevoir et l'exécuter, altérant sa constitution au moment où le corps achève de se former, furent la source des maux qui tourmentèrent sa vie et en abrégèrent le cours. Il disoit que, depuis

l'âge de dix-huit ans, il n'avoit jamais cessé de souffrir. Ses infirmités ne l'empêchèrent pas de se livrer , jusqu'à trente ans environ , aux sciences physiques et mathématiques. Ce fut dans cet intervalle qu'il s'immortalisa par ses belles expériences sur la pesanteur de l'air et par son *Traité de l'équilibre des liqueurs*.

Mais sa santé déclinant de plus en plus, il fut obligé de s'interdire tout travail, et fréquenta davantage la société. Ce changement de régime commençoit à produire d'heureux effets , lorsqu'un accident qui lui arriva au pont de Neuilly où les chevaux de sa voiture faillirent l'entraîner dans la rivière ( 1654 ), lui causa une commotion violente, qui mit sa vie en danger et aggrava toutes ses infirmités. Cet évènement ébranla son imagination au point de lui faire croire quelquefois qu'il avoit un précipice à ses côtés, et lui parut un avertissement du ciel sur la fragilité de l'existence. Déjà il étoit fort attaché aux croyances et aux pratiques de la religion. Mais à partir de ce moment, il changea entièrement sa manière de vivre, renonça

aux études profanes , au luxe , aux commodités de la vie ; et consacra la plus grande partie de son temps à la lecture de l'histoire sainte et à la prière. Il se livra même à des mortifications exagérées , à des raffinements d'humilité , à des scrupules puérils , dont le récit , que l'on doit à madame Perrier , sa sœur , prouve que les plus grands hommes ont leurs petitesesses.

Il étoit janséniste de bonne foi ; mais , indépendamment de sa conviction sur le mérite de la doctrine d'Arnauld et de Port-Royal , son ame noble et indépendante étoit révoltée de la persécution qu'une société toute puissante alors exerçoit contre de pieux solitaires ; son esprit droit , son caractère probe et austère repousoient les subtilités et la morale relâchée de casuistes trop complaisants. Ces sentiments lui inspirèrent les *Lettres Provinciales* qui parurent en 1656 et 1657. C'est un phénomène bien remarquable que Pascal , qui jusqu'alors n'avoit pas cultivé l'art d'écrire , en ait tout d'un coup découvert et déployé tous les secrets. Cet ouvrage , le plus ancien

de nos classiques en prose, a fixé la langue, et se fait lire encore aujourd'hui, malgré l'indifférence de notre siècle pour les querelles du jansénisme. Voltaire a dit avec justice que les comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières lettres provinciales, et que Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. Et Boileau consulté sur le mérite des écrits de ses contemporains, mettoit les Provinciales au premier rang.

On peut reprocher à l'auteur d'avoir attribué aux seuls jésuites des maximes erronées qui avoient été soutenues par d'autres théologiens, et d'avoir oublié quelquefois dans ses mordantes railleries, dans son éloquente colère, la charité de la loi divine dont il s'étoit fait le défenseur.

Quoique sincèrement soumis aux dogmes du christianisme, il paroît cependant que Pascal avoit éprouvé les tourments du doute, et qu'en s'assujettissant aux pratiques de dévotion les plus sévères, même les plus minutieuses, il cherchoit à appesantir le joug de la foi pour dompter en lui l'esprit de dis-

cussion et de scepticisme , et pour se fortifier dans l'asile où sa raison effrayée d'elle-même s'étoit réfugiée. On reconnoît des traces de ce combat dans les *pensées* éparses qu'on a publiées après sa mort , et qui forment un de ses plus beaux titres de gloire. Ce sont les matériaux d'un grand ouvrage dans lequel il se proposoit d'établir un système complet de philosophie sur les bases de la religion chrétienne. Il étoit en proie aux souffrances presque continuelles qui affligèrent les quatre dernières années de sa vie , lorsqu'il jeta sur le papier ces réflexions , dont un grand nombre se font admirer par leur profondeur , et par une énergie d'expression qui s'élève jusqu'à la plus haute éloquence.

On y reconnoît l'empreinte de cette mélancolie qui oppressoit son ame , et qui n'étoit pas seulement causée par ses douleurs physiques , mais aussi par l'inquiète activité de sa pensée. Quelquefois il chercha dans ses premières études mathématiques un soulagement à cette agitation ; et les problèmes qu'il résolut à ce déclin de sa carrière , attestent

que les souffrances n'avoient point éteint la vigueur de son génie.

Enfin il succomba, le 19 août 1662, âgé de trente neuf ans et deux mois ; il fut enterré dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse, près de la place où les restes de Racine, exhumés de Port-Royal, furent déposés cinquante ans après.

Si dans ses dernières années sa dévotion eut quelque petitesse, elle se manifestoit aussi par une constante bienfaisance. Il se dépouilloit presque du nécessaire en faveur des pauvres : et pendant sa dernière maladie, il voulut qu'un malade indigent fût soigné à ses frais aussi bien que lui. Il se fit transporter hors de sa maison quelques jours avant sa mort, plutôt que d'en faire sortir une famille qu'il logeoit par charité, et qui se trouvoit atteinte de la petite vérole, dont madame Perrier redoutoit la contagion pour ses enfants. Toutefois sa piété étoit plus sévère qu'aimable. On voit, par les récits de sa sœur, qu'il la rendoit peu heureuse, et qu'il en étoit venu à sacrifier à l'amour divin tous les



## 8 NOTICE SUR PASCAL.

sentiments de la nature. Quoique ce défaut de sensibilité se manifeste dans ses écrits , le lecteur s'intéresse à lui , tant il paroît sincère, et profondément pénétré des misères de la destinée humaine. Sa misanthropie est celle d'une ame souffrante , et sa tristesse n'a point d'aigreur. S'il est affligeant de penser qu'un homme d'un caractère aussi honnête , d'un génie aussi éminent , fut presque toujours malheureux , il ne faut pas oublier que la religion lui donna des consolations , et que son indifférence n'éloigna pas de lui les soins et l'affection de sa famille.

# PENSÉES DE PASCAL.

---

## PREMIÈRE PARTIE,

Contenant les Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux belles-lettres.

---

### ARTICLE PREMIER.

*De l'autorité en matière de philosophie.*

LE respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il devoit avoir le moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril; et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons. Mon intention n'est point de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des

anciens, parceque l'on en fait trop; et je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement. Mais parmi les choses que nous cherchons à connoître, il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire, et sont purement historiques, n'ayant alors pour objet que de savoir ce que les autres ont écrit; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher à découvrir les vérités cachées. Cette distinction doit servir à régler l'étendue du respect pour les anciens.

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans les langues, dans la théologie; enfin dans toutes celles qui ont pour principe ou le fait simple, ou l'institution, soit divine, soit humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on peut en savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connoissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter. Ainsi, s'il est question de savoir qui fut premier roi des

François ; en quel lieu les géographes placent le premier méridien : quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature ; quels autres moyens que les livres pourroient nous y conduire ? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent ? C'est l'autorité seule qui peut nous en éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parcequ'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connoissons que par elle : de sorte que, pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés ; comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises ; parce que les principes de la théologie sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop foible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences, s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement. L'autorité

y est inutile, la raison seule a lieu d'en connoître ; elles ont leurs droits séparés. L'une avoit tantôt tout l'avantage ; ici l'autre règne à son tour. Et comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté toute entière de s'y étendre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption.

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés : et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres, tous deux néanmoins, joints ensemble, doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous

faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences ; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie.

Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination, et reçues avec applaudissement ; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoiqu'en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues : comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes étoit de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères étoit seulement de bienséance !

Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus, qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice ; et je crois qu'il y

en aura peu qui ne souhaitent que nos recherches prennent un autre cours, puisque les inventions nouvelles sont infailliblement des erreurs dans les matières théologiques, que l'on profane impunément; et qu'elles sont absolument nécessaires pour la perfection de tant d'autres sujets d'un ordre inférieur, que toutefois on n'oseroit toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance; et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que s'ils fusseut demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connoissances qu'ils avoient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offroient, ils se seroient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions.

Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avoient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur a ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte; et, à leur exemple, en faire les moyens, et non pas la fin de notre étude; et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant. Car qu'y

a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect incroyable, qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ?

Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets : le temps les révèle d'âge en âge ; et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence se multiplient continuellement ; et comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences se multiplient à proportion.

C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions, sans mépriser les anciens et sans ingratitude envers eux, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres ; que, dans ces avantages, nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux ; parceque, s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut ; et avec moins



de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur étoit impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue : et quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvoient remarquer de la nature, ils n'en connoissoient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avoient plus laissé de vérités à connoître.

N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étoient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les

besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude , ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée , elle leur est nouvelle , puisque la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée , elle leur inspire cette science simplement nécessaire et toujours égale , de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement , et ne permet pas qu'ils y ajoutent , de peur qu'ils ne passent les limites qu'elles leur a prescrites.

Il n'en est pas ainsi de l'homme , qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage , non seulement de sa propre expérience , mais encore de celle de ses prédécesseurs ; parcequ'il garde toujours dans sa mémoire les connoissances qu'il s'est une fois acquises , et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connoissances , il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveroient ces anciens philosophes , s'ils pouvoient avoir vieilli jusqu'à présent , en ajoutant aux connoissances qu'ils

avoient, celles que leurs études auroient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès, à mesure que l'univers vieillit, parceque la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours, et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ?

Ceux que nous appelons anciens étoient véritablement nouveaux en toutes choses, et formoient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connoissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons

dans les autres. Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avoient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car, par exemple, n'étoient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la *voie lactée*, quand la foiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'art, ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel, qui renvoie la lumière avec plus de force? Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles, dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnoître quelle est la véritable cause de cette blancheur?

N'avoient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étoient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque, durant le cours de tant de siècles, ils n'avoient point encore remarqué de corruptions, ni de générations hors de cet espace? Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lors-

que toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer <sup>1</sup> et disparoître bien loin au-delà de cette sphère ?

C'est ainsi que sur le sujet du vide, ils avoient droit de dire que la nature n'en souffroit point ; parceque toutes leurs expériences leur avoient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorroit et ne pouvoit le souffrir. Mais si les nouvelles expériences leur avoient été connues, peut-être auroient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier, par la raison que le vide n'avoit point encore paru. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait, que la nature ne souffroit point de vide, ils n'ont entendu parler de la nature qu'en l'état où ils la connoissoient ; puisque, pour le dire généralement, ce ne seroit pas assez de l'avoir vu constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit ; car s'il restoit un seul cas à examiner, ce seul cas suffiroit pour empêcher la décision générale. En effet, dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences, et non en démonstrations, on ne peut

<sup>1</sup> La vraie nature des comètes étoit encore ignorée au temps de Pascal.

faire aucune assertion universelle, que par l'énumération générale de toutes les parties et de tous les cas différents.

De même, quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connoissons, et nous ne pouvons ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connoissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connoissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient dans la nature.

Ainsi, sans contredire les anciens, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disoient; et quelque face enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce seroit ignorer la nature de s'imaginer qu'elle a commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue.

## ARTICLE II.

*Réflexions sur la géométrie en général.*

ON peut avoir trois principaux objet dans l'étude de la vérité; l'un, de la découvrir quand on la cherche; l'autre, de la démontrer quand on la possède; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine.

Je ne parle point du premier. Je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. Car si l'on sait la méthode de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner; puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connoît, on saura si elle est exactement démontrée.

La géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues; et c'est ce qu'elle appelle *analyse*, et dont il seroit inutile de discourir, après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits.

Celui de démontrer les vérités déjà trouvées, et

de les éclaircir de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner; et je n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe; car elle l'enseigne parfaitement. Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauroient jamais arriver: car ce qui passe la géométrie nous surpasse, et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formeroit les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il étoit possible d'y arriver, consisteroit en deux choses principales: l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues, c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes, et à prouver toutes les propositions. Mais, pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par *définition*.

On ne reconnoît en géométrie, que les seules définitions que les logiciens appellent *définitions*



*de nom*, c'est-à-dire, que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement.

Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abrégéer le discours, en exprimant, par le seul nom qu'on impose, ce qui ne pourroit se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le destine uniquement. En voici un exemple.

Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également, *nombre pair*.

Voilà une définition géométrique ; parcequ'après avoir clairement désigné une chose, savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée.

D'où il paroît que les définitions sont très libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être con-

tre dites ; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms , en donnant le même à deux choses différentes. Ce n'est pas que cela ne soit permis , pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences , et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre. Mais si l'on tombe dans ce vice , on peut lui opposer un remède très sûr et très infaillible ; c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini , et d'avoir toujours la définition si présente , que toutes les fois qu'on parle , par exemple , de nombre pair , on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales , et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée , qu'aussitôt que le discours exprime l'une , l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres , et tous ceux qui agissent méthodiquement , n'imposent des noms aux choses que pour abrégé le discours , et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts , qu'ils n'emploient que

pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte.

Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode, qu'il faut avoir toujours présente, et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques.

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disois, à tout définir et à tout prouver.

Certainement cette méthode seroit belle, mais elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudroit définir en supposeroient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudroit prouver en supposeroient d'autres qui les précédassent; et ainsi il est clair qu'on n'arriveroit jamais aux premières.

Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs, qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve.

D'où il paroît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quel-

que science que ce soit dans un ordre absolument accompli ; mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre.

Car il y en a un , et c'est celui de la géométrie , qui est à la vérité inférieur , en ce qu'il est moins convaincant , mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout , et ne prouve pas tout , et c'est en cela qu'il est inférieur ; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle , et c'est pourquoi il est parfaitement véritable , la nature le soutenant au défaut du discours.

Cet ordre le plus parfait entre les hommes consiste , non pas à tout définir ou à tout démontrer , ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer , mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes , et de définir toutes les autres ; de ne point prouver toutes les choses connues des hommes , et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver , et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement.

Elle ne définit aucune de ces choses, *espace, temps, mouvement, nombre, égalité*, ni les semblables, qui sont en grand nombre; parceque ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on voudroit en faire apporteroit plus d'obscurité que d'instruction.

Car il n'y a rien de plus foible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'expliquer ce qu'on entend par le mot *homme*? Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme; et quel avantage pensoit nous procurer Platon, en disant que c'étoit un animal à deux jambes, sans plumes? Comme si l'idée que j'en ai naturellement, et que je ne puis exprimer, n'étoit pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile, et même ridicule; puisqu'un homme ne perd pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes.

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : *La lumière est un mouvement lumineux des corps lumineux*,

comme si on pouvoit entendre les mots de *luminaire* et de *lumineux* sans celui de *lumière*.

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans la même absurdité. Car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*, soit qu'on l'exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudroit dire, *c'est*; et ainsi employer dans la définition le mot à définir.

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis; et si la nature n'avoit suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seroient confuses; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étoient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques; parceque la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir; car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui pourra le définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du

temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement, etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous, ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression *temps*, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature.

Il est bien permis d'appeler du nom de *temps* le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais ensuite de cette définition il y aura deux choses qu'on appellera du nom de *temps*: l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée; car on l'appellera aussi de ce nom, suivant cette nouvelle définition.

Il faudra donc éviter les équivoques, et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de *temps* soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi-bien que de nom.

Ainsi, si l'on avance ce discours, *le temps est le mouvement d'une chose créée*, il faut demander ce qu'on entend par le mot de *temps*, c'est-à-dire, si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui de mouvement d'une chose créée. Si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom; mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très évidente d'elle-même, et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition; parceque, dans cette énonciation, on n'entend pas que le



mot de *temps* signifie la même chose que ceux-ci, *le mouvement d'une chose créée*, mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de *temps* soit ce mouvement supposé.

Si je ne savois combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours familiers et dans les discours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serois pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire ? et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter motus, non mera potentia est, sed actus entis in potentia* ? Et cependant, s'ils laissent au mot de *mouvement* son sens ordinaire, comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une pro-

position ; et confondant ainsi les définitions, qu'ils appellent *définitions de nom*, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent *définitions de chose*, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former, aussi-bien que les autres : et chacun définissant les mêmes choses à sa manière, par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses ; et, perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes, et s'égarent dans des embarras inexplicables.

On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, *espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout*, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun ; de sorte qu'en un mot tous ses termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle, ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui peuvent se rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes.

Car quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là, et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves.

De là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible.

On trouvera peut-être étrange que la géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets. Car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace; et cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement, et selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms de *mécanique*, d'*arithmétique*, de *géométrie*: ce dernier nom appartenant au genre et à l'espèce. Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que

cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses objets les rend incapables d'être définies; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parcequ'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle, qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, *mouvement, nombre, espace*; et sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature et en découvre les merveilleuses propriétés.

Ces trois choses, qui comprennent tout l'univers, selon ces paroles, *Deus fecit omnia in pondere, in numero et mensurâ* <sup>1</sup>, ont une liaison réciproque et nécessaire. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve, et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres. Et enfin le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première.

<sup>1</sup> Omnia in mensurâ, et numero, et pondere disposuisti. Sap. XI, 21.

Le temps même y est aussi compris : car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre ; la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps.

Ainsi il y a des propriétés communes à toutes ces choses, dont la connoissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles de la nature.

La principale comprend les deux infinités qui se rencontrent dans toutes, l'une de grandeur, l'autre de petitesse.

Car quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage, et hâter encore ce dernier ; et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter : et, au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier ; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur, qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui surpasse le dernier ; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse

plus être augmenté : et, au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage ; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté : et, au contraire, quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue.

Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, et un moindre, sans arriver à un instant et à un pur néant de durée.

C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre ; de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne peuvent se démontrer ; et cependant ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend

incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection.

D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avantageuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que ne feroit le discours.

Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté; qu'on peut le doubler; que la promptitude d'un mouvement peut être doublée, et qu'un espace peut être doublé de même? Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié? Car cette moitié seroit-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seroient deux zéro, feroient-elles un nombre?

De même, un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double du temps, et ce dernier mouvement encore? Car seroit-ce un pur repos? Et comment se pourroit-il

que ces deux moitiés de vitesse , qui seroient deux repos , fissent la première vitesse ?

Enfin un espace , quelque petit qu'il soit , ne peut-il pas être divisé en deux , et ces moitiés encore ? Et comment pourroit-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles , sans aucune étendue , elles qui , jointes ensemble , ont fait la première étendue ?

Il n'y a point de connoissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là , et qui les surpasse en clarté. Néanmoins , afin qu'il y ait exemple de tout , on trouve des esprits excellents en toutes autres choses , que ces infinités choquent , et qui ne peuvent , en aucune sorte , y consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns , très habiles d'ailleurs , qui ont assuré qu'un espace pouvoit être divisé en deux parties indivisibles , quelque absurdité qu'il s'y rencontre.

Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvoit être la cause de cette obscurité , et j'ai trouvé qu'il n'y en avoit qu'une principale , qui est qu'ils ne sauroient concevoir un continu divisible à l'infini ; d'où ils concluent qu'il n'est pas



ainsi divisible. C'est une maladie naturelle à l'homme, de croire qu'il possède la vérité directement, et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible ; au lieu qu'en effet il ne connoît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paroît faux.

Et c'est pourquoi, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement, et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire ; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, toute incompréhensible qu'elle est. Appliquons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe, qu'être homme sans ame. Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie ; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace, on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire, qui n'ait aucune étendue. Car qu'y a-t-il de plus ab-

surde que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division telle, qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et sans aucune étendue? Je voudrais demander à ceux qui ont cette idée s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent : si c'est par-tout, ils ne sont qu'une même chose, et partant, les deux ensemble sont indivisibles; et si ce n'est pas par-tout, ce n'est donc qu'en une partie; donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles.

Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avouent quand on les en presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre; qu'ils reconnoissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable.

Mais qu'à ces difficultés chimériques, et qui n'ont de proportion qu'à notre foiblesse, ils opposent ces clartés naturelles et ces vérités solides : s'il étoit véritable que l'espace fût composé d'un certain nombre fini d'indivisibles, il s'ensuivroit que deux espaces, dont chacun seroit carré, c'est-

à-dire, égal et pareil de tous côtés, étant doubles l'un de l'autre, l'un contiendrait un nombre de ces indivisibles double du nombre des indivisibles de l'autre. Qu'ils retiennent bien cette conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carrés, jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre ; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturellement impossible, c'est-à-dire, s'il y a impossibilité invincible à ranger des points en carrés, dont l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerois en ce lieu-là même, si la chose méritoit qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager dans les peines qu'ils auroient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, vu qu'on les parcourt en si peu de temps, il faut les avertir qu'ils ne doivent pas comparer des choses aussi disproportionnées qu'est l'infinité des divisibles avec le peu de temps où ils sont parcourus : mais qu'ils comparent l'espace entier avec le temps entier, et les infinis divisibles de l'espace avec les infinis instants de ce temps ; et ainsi ils

trouveront que l'on parcourt une infinité de divisibles en une infinité d'instant, et un petit espace en un petit temps; en quoi il n'y a plus la disproportion qui les avoit étonnés.

Enfin, s'ils trouvent étrange qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand, qu'ils entendent aussi qu'elles sont plus petites à mesure, et qu'ils regardent le firmament au travers d'un petit verre, pour se familiariser de cette connoissance, en voyant chaque partie du ciel et chaque partie du verre.

Mais s'ils ne peuvent comprendre que des parties si petites, qu'elles nous sont imperceptibles, puissent être autant divisées que le firmament, il n'y a pas de meilleur remède que de les leur faire regarder avec des lunettes qui grossissent cette pointe délicate jusqu'à une prodigieuse masse; d'où ils concevront aisément que, par le secours d'un autre verre encore plus artistement taillé, on pourroit les grossir jusqu'à égaler ce firmament dont ils admirent l'étendue. Et ainsi, ces objets leur paroissant maintenant très facilement divisibles, qu'ils se souviennent que la nature peut infiniment plus que l'art.

Car enfin, qui les a assurés que ces verres au-

ront changé la grandeur naturelle de ces objets, ou s'ils auront, au contraire, rétabli la véritable, que la figure de notre œil avoit changée et raccourcie, comme font les lunettes qui amoindrissent ? Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles ; mais il y a des temps de niaiser.

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette matière que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue. Mais parcequ'il y en a qui prétendent s'échapper à cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi-bien faire une étendue que deux unités, dont aucune n'est nombre, font un nombre par leur assemblage ; il faut leur repartir qu'ils pourroient opposer de la même sorte que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée ; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville ; ou que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout ; ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire, et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit. Mais ce n'est pas avoir l'esprit juste que de confondre, par des comparaisons si inégales, la nature immuable des choses avec leurs noms libres et vo-

lontaines, et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que, pour faciliter les discours, on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville à plusieurs maisons, celui de dixaine à dix unités; et que de cette liberté naissent les noms d'unité, binaire, quaternaire, dixaine, centaine, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles, et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, ensuite de ces noms, le binaire ne soit pas quaternaire, ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais quoique une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville; il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres, est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner, qui convenoient à tous les nombres, hormis à l'unité, pour éviter de dire souvent *qu'en tout nombre hors l'u-*

*unité, telle condition se rencontre ; ils ont exclu l'unité, de la signification du mot de nombre, par la liberté que nous avons déjà dit qu'on a de faire à son gré des définitions. Aussi, s'ils eussent voulu, ils en eussent de même exclu le binaire et le ternaire et tout ce qu'il leur eût plu ; car on en est maître, pourvu qu'on en avertisse : comme au contraire l'unité se met, quand on veut, au rang des nombres, et les fractions de même. Et en effet, l'on est obligé de le faire dans les propositions générales, pour éviter de dire à chaque fois à tout nombre et à l'unité et aux fractions, une telle propriété convient ; et c'est en ce sens indéfini que je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit.*

Mais le même Euclide, qui a ôté à l'unité le nom de *nombre*, ce qui lui a été permis, pour faire entendre néanmoins qu'elle n'en est pas un néant, mais qu'elle est, au contraire, du même genre, définit ainsi les grandeurs homogènes : *Les grandeurs, dit-il, sont dites être de même genre, lorsque l'une, étant plusieurs fois multipliée, peut arriver à surpasser l'autre ; et par conséquent, puisque l'unité peut, étant multipliée plusieurs fois, surpasser quelque nombre que ce soit, elle est de même genre que les nombres, précisément par son essence et par sa nature immuable, dans*

le sens du même Euclide, qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée *nombre*.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue; car non-seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre, par la même définition; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible; ce qui est naturel et nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux choses *indivisible* et *étendue*, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et l'étendue est ce qui a diverses parties séparées. Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles, étant unis, ne font pas une étendue.

Car quand ils sont unis, ils se touchent chacun en une partie; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisque autrement elles ne se toucheroient pas. Or, par leur définition ils n'ont point d'autres parties; donc ils n'ont pas de parties séparées; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue qui porte la séparation des parties.



On montrera la même chose de tous les autres indivisibles qu'on y joindra, par la même raison. Et partant, un indivisible, multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. Donc il n'est pas de même genre que l'étendue, par la définition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas de même genre que les nombres. De là vient que deux unités peuvent bien faire un nombre, parcequ'elles sont de même genre; et que deux indivisibles ne font pas une étendue, parcequ'ils ne sont pas de même genre.

D'où l'on voit combien il y a peu de raison de comparer le rapport qui est entre l'unité et les nombres, à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justesse ce que nous considérons dans l'étendue, il faut que ce soit le rapport du zéro aux nombres. Car le zéro n'est pas du même genre que les nombres, parcequ'étant multiplié, il ne peut les surpasser. De sorte que c'est un véritable indivisible de nombre, comme l'indivisible est un véritable zéro d'étendue. On trouvera un pareil rapport entre le repos

et le mouvement, et entre un instant et le temps; car toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parcequ'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on verra une correspondance parfaite entre ces choses; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toutes le milieu entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infinités qu'elle a proposées aux hommes, non pas à concevoir, mais à admirer; et pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajouterai que ces deux infinis, quoique infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre de telle sorte, que la connoissance de l'un mène nécessairement à la connoissance de l'autre.

Car dans les nombres, de ce qu'ils peuvent toujours être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent toujours être diminués, et cela est clair; car si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à cent mille, par exemple, on peut aussi en prendre une cent millième partie, en le divisant

par le même nombre qu'on le multiplie ; et ainsi tout terme d'augmentation deviendra terme de division , en changeant l'entier en fraction. De sorte que l'augmentation infinie enferme nécessairement aussi la division infinie.

Et dans l'espace , le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires, c'est-à-dire que, de ce qu'un espace peut être infiniment prolongé, il s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paroît en cet exemple : si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement, il est clair que le lieu du corps diaphane, où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire, haussera toujours par un flux continuel, à mesure que le vaisseau fuit. Donc, si la course du vaisseau est toujours allongée et jusqu'à l'infini, ce point haussera continuellement ; et cependant il n'arrivera jamais à celui où tombera le rayon horizontal mené de l'œil au verre, de sorte qu'il en approchera toujours sans y arriver jamais, divisant sans cesse l'espace qui restera sur ce point horizontal, sans y arriver jamais. D'où l'on voit la conséquence nécessaire qui se tire de l'infinité de l'étendue du cours du vaisseau à la division infinie et infiniment petite de ce pe-

tit espace restant au-dessous de ce point horizontal.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la croyance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques; et quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci. Car on peut aisément être très habile homme et mauvais géomètre.

Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre, par cette considération merveilleuse, à se connoître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer son juste prix, et former des réflexions très importantes, qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui, ne comprenant pas d'abord cette double infinité, sont capables

d'en être persuadés. Et, quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient assez de lumière pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours, qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres.

---

### ARTICLE III.

#### *De l'art de persuader.*

**L'**ART de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions s'insinuent dans l'ame, qui sont ces deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement; car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours

emportés à croire, non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire, et même de n'aimer, que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurois garde de faire tomber sous l'art de persuader; car elles sont infiniment au-dessus de la nature; Dieu seul peut les mettre dans l'ame, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit; et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses indignes attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connoître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe; les Saints, au contraire, disent, en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connoître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences.

En quoi il paroît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devoit être

naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre, en faisant des choses profanes ce qu'ils devoient faire des choses saintes, parcequ'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne, toute opposée à nos plaisirs. Dites-nous des choses agréables, et nous vous écouterons, disoient les Juifs à Moïse; comme si l'agrément devoit régler la croyance! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste, qui la charme et qui l'entraîne.

Je ne parle donc que des vérités de notre portée; et c'est d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'ame; mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement!

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers moteurs de leurs actions.

Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et

connues à tout le monde, comme que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers, que les uns reçoivent, et non pas d'autres; mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la croyance, que les plus véritables.

Ceux de la volonté sont de certains desirs naturels et communs à tous les hommes, comme le desir d'être heureux, que personne ne peut ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisoient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir.

Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées; car, en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre; et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'ame dès qu'on a pu les enrôler à ces vérités déjà admises.



Il y en a qui ont une liaison étroite avec les objets de notre satisfaction ; et celles-là sont encore reçues avec certitude. Car aussitôt qu'on fait apercevoir à l'ame qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble, et avec les vérités avouées, et avec les desirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature ; comme, au contraire, ce qui n'a de rapport ni à nos croyances, ni à nos plaisirs, nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point à douter. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disois au commencement, que cette ame impérieuse, qui se van-  
toit de n'agir que par raison, suit, par un choix honteux et téméraire, ce qu'une volonté corrompue desire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse y opposer.



C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté ; et que la connoissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain , puisqu'il faudroit , pour en juger , connoître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme , que l'homme même ne connoît presque jamais.

Il paroît de là que , quoi que ce soit qu'on veuille persuader , il faut avoir égard à la personne à qui on en veut , dont il faut connoître l'esprit et le cœur , quels principes il accorde , quelles choses il aime ; et ensuite remarquer dans la chose dont il s'agit quel rapport elle a avec les principes avoués ou avec les objets censés délicieux , par les charmes qu'on leur attribue. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre , tant les hommes se gouvernent plus par caprices que par raison !

Or , de ces deux méthodes , l'une de convaincre , l'autre d'agréer , je ne donnerai ici les règles que de la première ; et encore au cas qu'on ait accordé les principes , et qu'on demeure ferme à les avouer : autrement je ne sais s'il y auroit un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de

nos caprices. La manière d'agréer est bien , sans comparaison, plus difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable ; aussi, si je n'en traite pas, c'est parceque je n'en suis pas capable; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois pour moi la chose absolument impossible.

Ce n'est pas que je croie qu'il n'y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer; et que celui qui les sauroit parfaitement connoître et pratiquer, ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes, qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime, et c'est peut-être ma foiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que, si quelqu'un en est capable, ce sont des personnes que je connois, et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières.

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier, avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même, dans les divers temps.

Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme; un riche et un pauvre en ont de différents; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient; les moindres accidents les changent.

Or il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir; pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis.

Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, et que, hors de la géométrie, qui ne considère que des figures très simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisirs dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle *l'art de persuader*, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques et parfaites, consiste en trois parties essentielles : à expliquer les termes dont on doit se servir, par des définitions claires; à proposer des principes ou axiomes évidents, pour prouver

les choses dont il s'agit ; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il seroit inutile de proposer ce qu'on veut prouver, et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avoit auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles ; qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires ; car si l'on n'assure le fondement, on ne peut assurer l'édifice ; et qu'il faut enfin, en démontrant, substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourroit abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode, on est sûr de convaincre, puisque les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si, dans la démonstration, on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet.

Aussi jamais une démonstration dans laquelle

ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute ; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder ; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente , je les donnerai toutes en peu de règles , qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions , des axiomes et des démonstrations , et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

*Règles pour les définitions.*

I. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes , qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

II. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

III. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus , ou déjà expliqués.

*Règles pour les axiomes.*

I. N'omettre aucun des principes nécessaires

sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être.

II. Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

*Règles pour les démonstrations.*

I. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes, qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.

II. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées.

III. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables, desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires, et qu'on peut négliger sans erreur ; qu'il est même difficile et comme impossible d'observer toujours exactement, quoiqu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut : ce sont les trois premières de chacune des parties.

*Pour les définitions.* Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

*Pour les axiomes.* N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

*Pour les démonstrations.* Ne démontrer aucune des choses très connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses quoique très claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires, ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderoit sans preuve.

Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue ; et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel, et souvent sans erreur : c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

#### *Règles nécessaires pour les définitions.*

N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.



*Règle nécessaire pour les axiomes.*

Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

*Règles nécessaires pour les démonstrations.*

Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées.

N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Telles sont les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et pour tout dire, géométriques ; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : définir tous les noms qu'on impose : prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis. Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire.

L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau ; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire, pour cela, d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots, qu'on sait à la première lecture ; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques.

Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel.

Pour la première objection, qui est que ces règles sont connues dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements, qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu, que, si l'on en excepte les seuls géomètres, en si petit nombre chez tous les peuples et dans tous les temps, on ne voit personne qui le sache en effet. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit ; s'ils ne l'ont

pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à y apprendre.

Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, et qu'elles aient assez fait d'impression pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être écrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également; si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on peut y faire, et toute l'économie de l'ouvrage; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes, et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain?

Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte; et c'est pourquoi

l'incomparable auteur de l'*Art de conférer*<sup>1</sup> s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort ; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard ; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée meilleure qu'il ne croyoit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur ; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement le jugement sera précipité.

Je voudrois demander à des personnes équitables, si ce principe, *la matière est dans une incapacité naturelle, invincible, de penser* ; et celui-ci, *je pense, donc je suis*, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint

<sup>1</sup> Montaigne. De l'Art de conférer ; Essais, liv. III, ch. 7.

Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant.

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand il ne l'auroit appris que dans la lecture de ce grand saint : car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouvent la distinction des natures matérielle et spirituelle, pour en faire un principe ferme et soutenu d'une métaphysique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'ait fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même, sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot; et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra

pas à celui qui en auroit jeté la semence, sans y penser et sans la connoître, dans une terre abondante qui en auroit profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connoître l'excellence ; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paroît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force ; et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là que les logiciens soient entrés dans l'esprit de la géométrie ; et s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, je serai bien éloigné de les mettre en parallèle avec les géomètres qui apprennent la véritable méthode de conduire la raison. Je serai,

au contraire, bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car, de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans; et, au lieu de suivre ces lumières, s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles, pour courir à ce qu'elles offrent, et qu'elles ne peuvent donner; c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien moins que si l'on n'avoit manqué de les suivre que parcequ'on ne les avoit pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent; et, hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations; tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits; ils suffisent seuls, ils prouvent seuls; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parcequ'ils les avoient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses dont ils ne pouvoient

pas les discerner, que de ceux qui, cherchant un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils ne sauroient pas en distinguer, se vanteroient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable, aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour laquelle on ne jetoit pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par les deux remèdes indiqués. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange.

Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, les logiciens ont inventé des noms barbares, qui étonnent ceux qui les entendent; et, au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant les deux bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon.

Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents, qu'ils disent nous conduire où



nous tendons, quoiqu'il n'y en ait que deux qui y mènent, et qu'il faut savoir marquer en particulier, on prétendra que la géométrie, qui les assigne certainement, ne donne que ce qu'on tenoit déjà d'eux, parcequ'ils donnoient en effet la même chose, et davantage, sans prendre garde que ce présent perdoit son prix par son abondance, et qu'il ôtoit en ajoutant.

Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner, et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne. Il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il auroit pu faire ; la nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *Barbara* et *Baralipton* qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit ; les manières

tendues et pénibles le remplissent d'une sottise présomption, par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. L'une des raisons principales qui éloignent le plus ceux qui entrent dans ces connoissances, du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de *grandes, hautes, élevées, sublimes* : cela perd tout. Je voudrais les nommer *basses, communes, familières* : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais les mots d'enflure.

---

#### ARTICLE IV.

##### *Connoissance générale de l'homme.*

###### I.

LA première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui

et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce

qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? Qui peut le comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie

une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considèrera de la sorte s'effraiera, sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il

est infiniment éloigné des deux extrêmes ; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend ; nul autre ne peut le faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit ;

trop et trop peu de nourriture troublent ses actions ; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent , ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas , incapables de savoir tout , et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste , toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connoissance ; et , si nous pensons aller plus avant , notre objet branle et échappe à nos prises ; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition naturelle , et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout , et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque , et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

## II.

Je puis bien concevoir un homme sans mains , sans pieds ; et je le concevrois même sans tête , si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de

l'homme, et sans quoi on ne peut le concevoir. Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

### III.

L'homme est si grand que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connoître misérable; mais aussi c'est être grand que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

### IV.

Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé? Trouvoit-on Paul-Émile malheureux de n'être plus consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été, parceque sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus roi, parceque sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût



supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

## V.

Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une ame; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si, d'un côté, cette fausse gloire que les hommes cherchent est une grande marque de leur misère et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde : rien ne peut le détourner de ce desir; et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme : jusque-là que

ceux qui méprisent le plus les hommes , et qui les égalent aux bêtes , veulent encore en être admirés , et se contredisent à eux - mêmes par leur propre sentiment ; la nature , qui est plus puissante que toute leur raison , les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme que la raison ne les convainc de sa bassesse.

## VI.

L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur , une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait , l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue , parcequ'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui , l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever , non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

## VII.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes , sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop

voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

### VIII.

Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parceque cette capacité est vide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connoître la vérité, et d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à desirer d'en trouver, à être prêt et dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera; et, sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haït en lui la concupiscence qui la détermine d'elle-même, afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

### IX.

Je blâme également, et ceux qui prennent le

parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

Les stoïques disent : Rentrez au-dedans de vous-mêmes ; et c'est là où vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez dehors ; et cherchez le bonheur en vous divertissant : et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent : le bonheur n'est ni dans nous , ni hors de nous ; il est en Dieu et en nous.

## X.

La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin , et alors il est grand et incompréhensible ; l'autre selon l'habitude, comme l'on juge de la nature du cheval et du chien, par l'habitude d'y voir la course , *et animum arcendi*, et alors l'homme est abject et vil. Voilà les deux voies qui en font juger diversement , et qui font tant disputer les philosophes. Car l'un nie la supposition de l'autre : l'un dit : Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent ; l'autre dit : Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces actions basses.

Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature ; l'instinct et l'expérience.

## XI.

Je sens que je peux n'avoir point été : car le moi consiste dans ma pensée ; donc moi qui pense n'aurois point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé. Donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel, infini.

## ARTICLE V.

*Vanité de l'homme ; effets de l'amour-propre.*

## I.

**N**ous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquil-

lité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détachons plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infame. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

## II.

L'orgueil contre-pèse toutes nos misères. Car ou il les cache ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître. Il nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

## III.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs : et les philoso-

phes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu: et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.

## IV.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

## V.

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

## VI.

La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire,

et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

### VII.

On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on doit y demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

### VIII.

La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi, et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne sauroit empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères: il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer. Car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de



ses défauts. Il desireroit de l'anéantir ; et , ne pouvant la détruire en elle-même , il la détruit , autant qu'il peut , dans sa connoissance et dans celle des autres ; c'est-à-dire qu'il met toute son application à couvrir ses défauts , et aux autres , et à soi-même , et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir , ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne point vouloir les reconnoître , puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions , et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi , lorsqu'ils ne nous découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet , il est visible qu'ils ne nous font point de tort , puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien , puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connoissent , étant juste et qu'ils nous

connoissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtroient d'un cœur qui seroit plein d'équité et de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre en y voyant une disposition toute contraire? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent; et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connoissance est dans lui comme si elle n'y étoit pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il seroit juste, en quelque sorte, qu'il fit à l'égard de tous les hommes! Car est-il juste que nous les trompions?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité: mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parcequ'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de tours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités: nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons

être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parcequ'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parcequ'ils se font haïr. Or ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parcequ'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'ami-

tiés subsisteroient, si chacun savoit ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même, et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.



## ARTICLE VI.

*Foiblesse de l'homme ; incertitude de ses connoissances naturelles.*

### I.

**C**E qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parcequ'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison et la justice. On se

trouve déçu à toute heure ; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

## II.

La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-temps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux : les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ?

## III.

Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle seroit règle infaillible de la vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous et ses sages: et rien ne nous dépîte davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison; les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne peuvent raisonnablement se plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres avec crainte et défiance; et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature! Elle

ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contents, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione regina del mondo*. J'y souscris sans le connoître, sauf le mal, s'il y en a.

#### IV.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et en parlant des soldats: Ils sont bien fous, dit-on; et les autres, au contraire: Il n'y a rien de grand que la guerre; le reste des hommes sont des coquins. A



force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent : on ne pêche que dans l'application; et la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

## V.

Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parcequ'il nous afflige; et, s'il nous est

agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et nous pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

## VI.

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continues, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a

ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne peut nous en défendre.

### VII.

Cromwell alloit ravager toute la chrétienté : la famille royale étoit perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. Rome même alloit trembler sous lui ; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

### VIII.

On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

### IX.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et

des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parcequ'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil amplius nostri est; quod nostrum dicimus, artis est; ex senatusconsultis et plebiscitis crimina exercentur; ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps; la coutume fait toute l'équité, par cela seul qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe, l'anéantit; rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes; qui leur obéit, parcequ'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si foible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à

contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. L'art de bouleverser les États est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source pour y remarquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies; et c'est un jeu sûr pour tout perdre : rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours : il secoue le joug dès qu'il le reconnoît; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. C'est pourquoi le plus sage des législateurs disoit que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper; et un autre, bon politique : *Cùm veritatem quâ liberetur ignoret, expedit quod fallatur*. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation : elle a été introduite autrefois sans raison; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin.

## X.

Le plus grand philosophe du monde, sur une

planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs ne sauroient en soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, emportent la raison hors des gonds ?

## XI.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances, qui ne blessent que l'imagination des foibles ? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat.

## XII.

L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent ; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

## XIII.

La volonté est un des principaux organes de la croyance : non qu'elle forme la croyance ; mais parceque les choses paroissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas : et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle

aime; et en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa croyance suivant l'inclination de la volonté.

#### XIV.

Nous avons un autre principe d'erreur, savoir, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! Mais, par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parents.

#### XV.

L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à en



remplir notre ame; et, par une insolence téméraire, elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

## XVI.

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

## XVII.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous amuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parceque, dit-on, vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre étoit vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru

le vide possible ; c'est une illusion de vos sens , fortifiée par la coutume , qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire : Parcequ'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide , on a corrompu votre sens commun , qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé , les sens , ou l'instruction ?

### XVIII.

Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent n'est , dans son origine , que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement : mille accidents le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'ôte.

### XIX.

Qu'est-ce que nos principes naturels , sinon nos principes accoutumés ? Dans les enfants , ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères , comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres prin-

cipes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

## X X.

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan étoit sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'un roi qui rêveroit toutes les nuits, douze heures durant, qu'il seroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par des fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un

voyage , on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable , et on appréhenderoit de dormir , comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer réellement dans de tels malheurs. En effet ces rêves feroient à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parceque les songes sont tous différens et se diversifient , ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant , à cause de la continuité , qui n'est pas pourtant si continue et égale , qu'elle ne change aussi , mais moins brusquement , si ce n'est rarement , comme quand on voyage ; et alors on dit : Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

## X X I.

Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux : mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions , et que toutes les fois que deux hommes voient , par exemple , de la neige , ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle

est blanche ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées : mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

### X X I I.

Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il sera demain jour, etc. ; mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles.

### X X I I I.

Plusieurs choses certaines sont contredites ; plusieurs fausses passent sans contradiction : ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

### X X I V.

Quand on est instruit, on comprend que, la nature portant l'empreinte de son auteur gravée dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue

de leurs recherches. Car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la multitude et la délicatesse de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres, qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers.

On voit, d'une première vue, que l'arithmétique seule fournit des principes sans nombre, et chaque science de même.

Mais si l'infinité en petitesse est bien moins visible, les philosophes ont bien plutôt prétendu y arriver; et c'est là où tous ont choppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, des *Principes des choses*, des *Principes de la philosophie*, et autres semblables, aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *de omni scibili* <sup>1</sup>.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'incon-

<sup>1</sup> C'est le titre des thèses que Jean Pic de La Mirandole soutint avec grand éclat à Rome, à l'âge de vingt-quatre ans.

stance des apparences ; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu, qui nous est échu, étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné des extrêmes ? Et la durée de notre plus longue vie n'est-elle pas infiniment éloignée de l'éternité ?

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

## XXV.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils

étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent, pour l'ordinaire, le train du monde; les autres le méprisent et en sont méprisés.

## XXVI.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder: et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un et dans l'autre; et il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de



s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment pourroit-il se faire qu'une partie connût le tout ? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc, pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister ; et, pour connoître l'air, il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air : donc pour connoître l'un il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes,

aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible, qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître en détail les parties.

Et ce qui achève peut-être notre impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'ame et de corps : car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle, et quand on prétendrait que nous fussions simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière puisse se connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit et de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclina-

tions, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, etc.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest; et hoc tamen homo est.*

## XXVII.

L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs,

ineffaçables sans la grace. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses : ils mentent, et se trompent à l'envi.

---

## ARTICLE VII.

*Misère de l'homme.*

## I.

**R**IEN n'est plus capable de nous faire entrer dans la connoissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent leur vie.

L'ame est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le

peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très grande partie. Il ne lui en reste que très peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a, en effet, pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même; et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce temps-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa

joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices, et des arts. On les charge d'affaires : on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune et leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verroient et ils penseroient à eux-mêmes ; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi, quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes, j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de biens pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer; ou au siège d'une place; et si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective; c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition foible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la religion chrétienne de ré-

concilier l'homme avec soi-même en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de soi-même supportable ; et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie, qui doit entièrement l'en délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos, qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme, qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi ; parceque, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un



homme : si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir : et, si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi ? et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit ? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle ; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens,

sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne pas leur laisser une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne man-

quent ni de biens, ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parceque personne ne les empêche plus de songer à eux.

De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse, et aux autres divertissements qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait, en effet, du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s' imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, mais le tracas qui nous détourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde ; que la prison est un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusement simplement à montrer la vanité et la bassesse des divertissements des hommes connoissent bien, à

la vérité, une partie de leurs misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables : mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté ne les garantirait pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sauroit les satisfaire, qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain : s'ils répondoient comme ils devroient le faire, s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord; mais ils diroient en même temps qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parcequ'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse : il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine

qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que, si on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir; et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos, et l'on ne cherche, en effet, que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est, en effet, que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont

on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi, lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues, il lui donnoit un conseil qui souffroit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires ; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde ; et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son ministre étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit.

- On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune

cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle : et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives; et ses divertissements sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

## II.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là; mais d'un bonheur faux et imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide, mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le sou-

venir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, indignes de son application, et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son ame, mais de son dérèglement; c'est un ris de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et les divertissements. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parceque l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation du corps? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qui n'avoit pu l'être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent à remarquer toutes ces choses, non



pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

## III.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, et qu'il se forme un objet de passion qui excite son desir, sa colère, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur

des hommes ne sont pas seulement bas; ils sont encore faux et trompeurs; c'est-à-dire qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil, et d'une infinité d'autres vices: et ils ne nous soulagent dans nos misères qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui; et cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

## IV.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le ca-

cher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est, en quelque sorte, son plus grand bien, parcequ'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est, en effet, son plus grand mal, parcequ'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux: et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parcequ'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parcequ'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

## V.

La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos desirs nous figurent un état

heureux, parcequ'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas; et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parceque nous aurions d'autres desirs conformes à un nouvel état.

## VI.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour; c'est l'image de la condition des hommes.

## ARTICLE VIII.

*Raisons de quelques opinions du peuple.*

## I.

**J'**ÉCRIRAI ici mes pensées sans ordre, et non pas

peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Nous allons voir que toutes les opinions du peuple sont très saines ; que le peuple n'est pas si vain qu'on le dit ; et ainsi l'opinion qui détruisoit celle du peuple sera elle-même détruite.

## II.

Il est vrai, en un sens, de dire que tout le monde est dans l'illusion : car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, parcequ'il croit que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se le figurent.

## III.

Le peuple honore les personnes de grande naissance. Des demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés, qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considéra-

tion qui les fait honorer par les habiles; parcequ'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi vont les opinions se succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

## IV.

Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser le mérite; car tous diroient qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr.

## V.

Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions? est-ce qu'elles sont plus saines? non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la racine de diversité.

## VI.

L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et

volontaire; celui de la force règne toujours : ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

## VII.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cèdera la place à l'autre ? le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

## VIII.

La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parcequ'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite qu'on y voit d'ordi-

naire jointe. Le monde, qui ne sait pas que cet effet a son origine dans cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle; et de là ces mots: *Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc.*

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et la plus importante chose du monde a pour fondement la foiblesse: et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera foible; ce qui est fondé sur la seule raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

## IX.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis; tout cet appareil auguste étoit nécessaire: et si les médecins n'avoient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés, et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas



déguisés de la sorte, parcequ'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimaces.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paroître tels; mais ils se font accompagner de gardes et de hallebardes, ces trogues armées, qui n'ont de mains et de force que pour eux : les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudroit avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand-seigneur environné dans son superbe sérail de quarante mille janissaires.

Si les magistrats avoient la véritable justice, si les médecins avoient le vrai art de guérir, ils n'auroient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences seroit assez vénérable d'elle-même. Mais, n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains ornements qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire; et par là en effet ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas voir seulement un avocat

en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes de grands emplois.

## X.

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison.

Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc., mais tout le monde ne voit pas la règle des partis qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, et qui ne voient pas les causes, sont, à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, et les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

## XI.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitions; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

Épictète demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons point si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas aussi assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue; quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

## XII.

Le respect est, Incommodez-vous : cela est vain en apparence, mais très juste; car c'est dire : Je m'incommoderois bien, si vous en aviez besoin, puisque je le fais sans que cela vous serve : outre que le respect est pour distinguer les grands. Or, si le respect étoit d'être dans un fauteuil, on respecteroit tout le monde, et ainsi on ne distingueroit pas ; mais étant incommodé, on distingue fort bien.

## XIII.

Être brave <sup>1</sup> n'est pas trop vain; c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi ; c'est montrer, par ses cheveux, qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc., par son rabat, le fil et le passement, etc.

Or ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnois, d'avoir plusieurs bras à son service.

## XIV.

Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept

<sup>1</sup> bien mis.

à huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force ; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre.

Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison.

#### XV.

Le peuple a des opinions très saines, par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie : les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus sa folie ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, il a raison. Il fait bien aussi de distinguer les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien : le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable.

#### XVI.

C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans : ce sont trente ans gagnés sans peine.

## XVII.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrais leur répondre : Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, et nous vous estimerons de même.

## XVIII.

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus : et si on m'aime pour mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non; car je puis perdre ces qualités sans cesser d'être. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'ame? Et comment aimer le corps ou l'ame, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait ce moi, puisqu'elles sont périssables? car aimeroit-on la substance de

l'ame d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent? Cela ne se peut, et seroit injuste. On n'aime donc jamais la personne, mais seulement les qualités; ou, si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la personne.

### XIX.

Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

### XX.

Ceux qui sont capables d'inventer sont rares : ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, et par conséquent les plus forts; et l'on voit que, pour l'ordinaire, ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir, et à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, et qu'on les traite de vision-

naires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; et l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connoissent le prix.

---

## ARTICLE IX.

### *Pensées morales détachées.*

#### I.

**T**OUTES les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font; mais presque personne ne le fait pour la religion. Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes; mais, cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie. Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. Qu'on en marque les limites; il n'y a point de bornes dans les choses : les



lois veulent y en mettre, et l'esprit ne peut le souffrir.

## II.

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car, en désobéissant à l'un, on est malheureux ; et, en désobéissant à l'autre, on est un sot.

## III.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté je serois un assassin, cela seroit injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

## IV.

Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils croient la suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont

dans le vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

## V.

Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. Si l'homme connoissoit réellement la justice, il n'auroit pas établi cette maxime la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes : Que chacun suive les mœurs de son pays : l'éclat de la véritable équité auroit assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auroient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et des Allemands; on la verroit plantée par tous les États du monde, et dans tous les temps.

## VI.

La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

## VII.

Les seules règles universelles sont les lois du pays, aux choses ordinaires; et la pluralité aux autres. D'où vient cela? de la force qui y est.

Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

### VIII.

Sans doute que l'égalité des biens est juste. Mais, ne pouvant faire que l'homme soit forcé d'obéir à la justice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice et la force fussent ensemble; et que la paix fût: car elle est le souverain bien. *Summum jus, summa injuria.*

La pluralité est la meilleure voie, parcequ'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir; cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si on avoit pu, on auroit mis la force entre les mains de la justice; mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parceque c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on a mis la justice entre les mains de la force, et ainsi on appelle *justice* ce qu'il est force d'observer.

### IX.

Il est juste que ce qui est juste soit suivi: il est

nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la puissance sans la justice est tyrannique. La justice sans la force est contredite , parcequ'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort , et que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à disputes : la force est très reconnoissable , et sans dispute. Ainsi on n'a qu'à donner la force à la justice. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort , on a fait que ce qui est fort fût juste.

## X.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes ; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même temps qu'il doit obéir parcequ'elles sont lois , comme il faut obéir aux supérieurs , non parcequ'ils sont justes , mais parcequ'ils sont supérieurs. Par là toute sédition est prévenue , si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

## XI.

Il seroit bon qu'on obéît aux lois et coutumes parcequ'elles sont lois, et que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen, on ne les quitteroit jamais : au lieu que, quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse ; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

## XII.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devroit être un tiers indifférent.

## XIII.

Ces discours sont faux et tyranniques : Je suis beau, donc on doit me craindre ; Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis..... La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément ; devoir de crainte à la force ; devoir de croyance à

la science, etc. On doit rendre ces devoirs-là; on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyran de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas ; Il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas. La tyrannie consiste au desir de domination universelle et hors de son ordre.

## XIV.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emporent comme des branches.

## XV.

Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre : quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par le retour.

## XVI.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs et de dehors : et ainsi il est dépendant, et par

conséquent sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables.

## XVII.

L'extrême esprit est accusé de folie comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas ; je consens qu'on m'y mette ; et si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parcequ'il est bas, mais parcequ'il est bout ; car je refuserois de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir ; et tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

## XVIII.

On ne passe point dans le monde pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poëte ; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poëte et celui

de brodeur. Ils ne sont point appelés ni poètes, ni géomètres; mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient : car il est également de ce caractère, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de mathématiques. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne veux la faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

## XIX. .

Quand on se porte bien, on ne comprend pas



comment on pourroit faire si on étoit malade ; et quand on l'est , on prend médecine gaiement : le mal y résout. On n'a plus les passions et les desirs des divertissemens et des promenades , que la santé donnoit , et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des desirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes , et non pas la nature , qui nous troublent ; parcequ'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

## X X.

Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux , et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux de pyrrhonisme et de doute sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement ; peu de la chasteté chastement ; peu du doute en doutant. Nous ne sommes que mensonge , duplicité , contrariétés. Nous nous cachons , et nous nous déguisons à nous-mêmes.

## X X I.

Les belles actions cachées sont les plus estima-

bles. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues; et ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite; car c'est là le plus beau, d'avoir voulu les cacher.

### XXII.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

### XXIII.

Le *moi* est haïssable : ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous; car en agissant, comme nous faisons, obligamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssoit dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parcequ'il est injuste, et qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il veut les asservir; car chaque *moi* est l'ennemi, et voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non

pas l'injustice; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

## XXIV.

Je n'admire point un homme qui possède une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en même temps, dans un pareil degré, la vertu opposée, tel qu'étoit Épaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à-la-fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, si cela n'en marque l'étendue.

## XXV.

Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.

Peu de chose nous console, parceque peu de chose nous afflige.

### XXVI.

J'avois passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites; mais le peu de gens avec qui on peut en communiquer m'en avoit dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant; et je leur ai pardonné de ne point s'y appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

### XXVII.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence: comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres comme un point fixe.

### XXVIII.

Les philosophes se croient bien fins, d'avoir

renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six ? Pourquoi faire plutôt quatre espèces de vertus que dix ? Pourquoi la renfermer en *abstine* et *sustine* plutôt qu'en autre chose ? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui ; mais cela est inutile, si on ne l'explique ; et dès qu'on vient à l'expliquer, et qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter : et ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles ; et lorsqu'on veut les développer, ils reparoissent dans leur confusion naturelle. La nature les a tous établis chacun en soi-même ; et quoiqu'on puisse les enfermer l'un dans l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre. Ainsi toutes ces divisions et ces mots n'ont guère d'autre utilité que d'aider la mémoire, et de servir d'adresse pour trouver ce qu'ils renferment.

## XXIX.

Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose (car elle est vraie ordinairement de ce côté-là), et lui avouer

cette vérité. Il se contente de cela, parcequ'il voit qu'il ne se trompoit pas, et qu'il manquoit seulement à voir tous les côtés. Or on n'a pas de honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne peut se tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

### X X X.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

### X X X I.

Les grands et les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries et mêmes passions; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvements.

### X X X I I.

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

## XXXIII.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air et séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les enfants, que les bêtes.

## XXXIV.

C'est le combat qui nous plaît, et non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux,

non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que vouloit-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle est arrivée, on en est soûl. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi dans la comédie les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutales.

## XXXV.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste; et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

## XXXVI.

Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre!



et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-là.

## XXXVII.

Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence; au contraire, on est bien aise de pouvoir se rendre ce témoignage d'humanité, et de s'attirer la réputation de tendresse sans qu'il en coûte rien: ainsi ce n'est pas grand'chose.

## XXXVIII.

Qui auroit eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne, et de la reine de Suède, auroit-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde?

## XXXIX.

Les choses ont diverses qualités, et l'ame diverses inclinations; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame, et l'ame ne s'offre jamais simple à

aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit quelquefois d'une même chose.

## XL.

Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits et de pieux, dont chacun doit régner chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner par-tout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants; elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

## XLI.

*Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.*  
Ils aiment mieux la mort que la paix : les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît si fort et si naturel.

## XLII.

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre sans corrompre son jugement

par la manière de la lui proposer ! Si on dit : Je le trouve beau ; Je le trouve obscur : on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire ; car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur l'auront disposé ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner ; ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage ou du ton de la voix : tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle ! ou plutôt, tant il y en a peu de fermes et de stables !

### XLIII.

Montaigne a raison : la coutume doit être suivie, dès-là qu'elle est coutume, et qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non ; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison qu'il la croit juste, sans quoi il ne la suivroit plus ; parcequ'on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passeroit pour tyrannie ; au lieu que l'empire de la rai-

son et de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

## XLIV.

La science des choses extérieures ne nous consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures.

## XLV.

Le temps amortit les afflictions et les querelles, parcequ'on change, et qu'on devient comme une autre personne. Ni l'offensant, ni l'offensé ne sont plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverroit après deux générations. Ce sont encore les François, mais non les mêmes.

## XLVI.

Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. Qui voudra connoître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sais quoi* (CORNEILLE); et les effets en sont effroyables.

*Ce je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne sauroit le reconnoître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre auroit changé.

## XLVII.

César étoit trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre : c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter ; mais César devoit être plus mûr.

## XLVIII.

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

## XLIX.

Les princes et les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes ; ils s'y ennuiroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

## L.

Mon humeur ne dépend guère du temps. J'ai mon brouillard et mon beau temps au-dedans de moi; le bien et le mal de mes affaires mêmes y font peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune; et la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement, au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent et le dégoûté dans la bonne fortune.

## L I.

En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma foiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée; car je ne tends qu'à connoître mon néant.

## L II.

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement; comme, par exemple, les voleurs, etc.

## LIII.

Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfants; C'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

## LIV.

Vous avez mauvaise grace; excusez-moi, s'il vous plaît. Sans cette excuse, je n'eusse pas aperçu qu'il y eût d'injure. Révérence parler, il n'y a de mauvais que l'excuse.

## LV.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis : et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, c'a été en se jouant et pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

## LVI.

L'homme aime la malignité : mais ce n'est pas

contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; et c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien, parcequ'elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta* <sup>1</sup>. Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres, et non aux ames barbares et inhumaines.

## LVII.

Je me suis mal trouvé de ces compliments : Je vous ai donné bien de la peine; Je crains de vous ennuyer; Je crains que cela ne soit trop long : ou l'on m'entraîne, ou l'on m'irrite.

## LVIII.

Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir un; mais qu'ils choisissent bien. Car s'ils font tous leurs ef-

<sup>1</sup> Horat. Art. poet.



forts pour un sot, cela leur sera inutile, quelque bien qu'il dise d'eux : et même il n'en dira pas du bien, s'il se trouve le plus foible ; car il n'a pas d'autorité, et ainsi il en médiera par compagnie.

## LIX.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? n'en dites point.

## L X.

Qu'on ne se moque pas de ceux qui se font honorer par des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. Tous les hommes se haïssent naturellement. Je mets en fait que, s'ils savoient exactement ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y auroit pas quatre amis dans le monde. Cela paroît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

## L X I.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

## L X II.

Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du

monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable!

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement et sans la pensée de l'avenir? Mais ôtez-leur leurs divertissements, vous les voyez sécher d'ennui; ils sentent alors leur néant sans le connoître. Car c'est être bien malheureux que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être pas diverti.

### LXIII.

Chaque chose est vraie en partie, et fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira que l'homicide est mauvais : oui; car nous connoissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon? La chasteté? Je dis que non : car le monde finiroit. Le mariage? Non : la continence vaut mieux. De ne point tuer? Non : car les désordres seroient hor-

ribles, et les méchants tueroient tous les bons. De tuer? Non : car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai, ni bien, qu'en partie, et mêlé de mal et de faux.

## L X I V.

Le mal est aisé, il y en a une infinité; le bien presque unique. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien; et souvent on fait passer à cette marque le mal particulier pour bien... Il faut même une grandeur d'ame extraordinaire pour y arriver comme au bien.

## L X V.

Les cordes qui attachent les respects des uns envers les autres sont, en général, des cordes de nécessité. Car il faut qu'il y ait différents degrés : tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant. Mais les cordes qui attachent le respect à tel et tel en particulier sont des cordes d'imagination.

## L X V I.

**Nous sommes si malheureux que nous ne pou-**

vons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal, ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien sans être touché du mal contraire auroit trouvé le point.

---

## ARTICLE X.

*Pensées diverses de philosophie et de littérature.*

### I.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

### II.

On peut avoir le sens droit et ne pas aller également à toutes choses ; car il y en a qui, l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien

les conséquences de peu de principes, les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller; et ceux-là ne seroient peut-être pas grands géomètres; parceque la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits: l'un de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi étendu et foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage

commun; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais, pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein; et il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue; mais il faut l'avoir bonne; car les principes en sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes; et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner fausement sur des principes connus.

Tous les géomètres seroient donc fins s'ils avoient la vue bonne; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent; et les esprits fins seroient géomètres s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont

pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie : mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux ; et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délié et bien net pour les sentir, et sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie ; parcequ'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les esprits fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, et ensuite

par les principes; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art; car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins, au contraire, ayant accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où, pour entrer, il faut passer par des définitions et des principes stériles, et qu'ils n'ont pas accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins, ni géomètres.

Les géomètres, qui ne sont que géomètres, ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et par principes: autrement ils sont faux et insupportables; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les esprits fins, qui ne sont que fins, ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde et dans l'usage.



## III.

Il arrive souvent qu'on prend, pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels, qu'on pourroit prendre ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, on donne la règle particulière d'un cas. Mais, si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la prouver ; car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure ; et au contraire, que celle qui doit la prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément.

## IV.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment : semblable, parcequ'elle ne raisonne point ; contraire, parcequ'elle est fausse :

de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, et que sa fantaisie est sentiment; et j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une règle. La raison s'offre; mais elle est pliable à tous sens; et ainsi il n'y en a point.

## V.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un : Vous vous ennuyez; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère, car il y a une heure et demie; et je me moque de ceux qui me disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

## VI.

Il y en a qui parlent bien, et qui n'écrivent pas de même. C'est que le lieu, les assistants, etc., les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouveroient sans cette chaleur.

## VII.

Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires, et qu'il parloit trop de soi.

## VIII.

C'est un grand mal de suivre l'exception au lieu de la règle. Il faut être sévère et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il faut en juger sévèrement, mais justement.

## IX.

Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens : comme si les mêmes pensées ne

formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

### X.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

### XI.

L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

### XII.

Ces grands efforts d'esprit où l'ame touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

### XIII.

L'homme n'est ni ange, ni bête; et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

## XIV.

Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire, et néanmoins chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien : et c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

## XV.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course ; mais c'est sans conséquence : car, étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes : leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même ; et ils ne sont point contents s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

## XVI.

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc,

de tout, de bien savoir choisir pour se le former et ne point le gâter ; et on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

### XVII.

Lorsque dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne sait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple, la lune, à qui on attribue les changements de temps, le progrès des maladies, etc. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir ; et je ne sais si ce ne lui est point un moindre mal d'être dans l'erreur pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

### XVIII.

Si la foudre tomboit sur les lieux bas, les poètes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature manqueroient de preuves.

## XIX.

L'esprit a son ordre, qui est par principes et démonstrations; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant par ordre les causes de l'amour : cela seroit ridicule.

Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit; car leur but principal n'étoit pas d'instruire, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

## XX.

Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un auguste monarque; point de Paris, mais une capitale du royaume. Il y a des endroits où il faut appeler Paris, Paris; et d'autres où il faut l'appeler capitale du royaume.

## XXI.

Quand dans un discours on trouve des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les

trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il faut les laisser; c'en est la marque, et c'est la part de l'envie qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faite en cet endroit: car il n'y a point de règle générale.

### X X I I.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

### X X I I I.

Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, et non les lettres en lettres: ainsi une langue inconnue est déchiffable.

### X X I V.

Il y a un modèle d'agrément et de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée: maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, cham-



bres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon.

### X X V.

Comme on dit beauté poétique, on devroit dire aussi beauté géométrique, et beauté médicinale. Cependant on ne le dit point : et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet de la médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et, faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres, *siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre*, etc.; et on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton; et, au lieu de la trouver agréable, il ne pourra s'empêcher d'en rire, parcequ'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admire-roient peut-être en cet équipage; et il y a bien des villages où on la prendroit pour la reine: et c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modèle, *des reines de villages*.

## XXVI.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable : outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer.

## XXVII.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

## XXVIII.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui, en voyant un livre, croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *plus poeticè quàm humanè locutus est*. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie.

## XXIX.

La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

## XXX.

Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser: mais dans le temps où cela est à propos, et non autrement; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute et on quitte tout là: tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut!

## XXXI.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux!

## XXXII.

Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner.

## XXXIII.

Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement ; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue , et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue.

## XXXIV.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence : la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règle.

## XXXV.

Toutes les fausses beautés que nous blâmons dans Cicéron ont des admirateurs en grand nombre.

## XXXVI.

Se moquer de la philosophie , c'est vraiment philosopher.

## XXXVII.

Il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres.

## XXXVIII.

Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

## XXXIX.

Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

## XL.

Les astrologues, les alchimistes, etc., ont quelques principes, mais ils en abusent. Or l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge.

## XLI.

Je ne puis pardonner à Descartes : il auroit bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela il n'a plus que faire de Dieu.

## ARTICLE XI.

*Sur Épictète et Montaigne.*

## I.

ÉPICTÈTE est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice; qu'il se soumette à lui de bon cœur; et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse: qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux. « Ne dites jamais, dit-il, « J'ai perdu cela; dites plutôt, Je l'ai rendu: Mon « fils est mort, je l'ai rendu: Ma femme est morte, « je l'ai rendue. Ainsi des biens, et de tout le reste. « Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, « direz-vous: pourquoi vous mettez-vous en peine

« par qui celui qui vous l'a prêté vient le rede-  
« mander? Pendant qu'il vous en permet l'usage,  
« ayez en soin comme d'un bien qui appartient à  
« autrui, comme un voyageur fait dans une hô-  
« tellerie. Vous ne devez pas, dit-il encore, de-  
« sirer que les choses se fassent comme vous le  
« voulez; mais vous devez vouloir qu'elles se fas-  
« sent comme elles se font. Souvenez-vous, ajoutez-  
« t-il, que vous êtes ici comme un acteur, et que  
« vous jouez votre personnage dans une comédie,  
« tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il  
« vous le donne court, jouez-le court; s'il vous le  
« donne long, jouez-le long: soyez sur le théâtre  
« autant de temps qu'il lui plaît; paraissez-y riche  
« ou pauvre, selon qu'il l'a ordonné. C'est votre  
« fait de bien jouer le personnage qui vous est  
« donné; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre.  
« Ayez tous les jours devant les yeux la mort et  
« les maux qui semblent les plus insupportables;  
« et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne de-  
« sirerez rien avec excès. »

Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble; qu'il cache ses bonnes résolutions, sur-tout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret: rien

ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le desir de l'homme doivent être de connoître la volonté de Dieu, et de la suivre.

Telles étoient les lumières de ce grand esprit, qui a si bien connu les devoirs de l'homme : heureux s'il avoit aussi connu sa foiblesse ! Mais après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que l'on peut.

« Dieu, dit-il, a donné à tout homme les moyens  
« de s'acquitter de toutes ses obligations ; ces  
« moyens sont toujours en sa puissance ; il ne faut  
« chercher la félicité que par les choses qui sont  
« toujours en notre pouvoir, puisque Dieu nous  
« les a données à cette fin : il faut voir ce qu'il y a  
« en nous de libre. Les biens, la vie, l'estime, ne  
« sont pas en notre puissance, et ne mènent pas à  
« Dieu ; mais l'esprit ne peut être forcé de croire  
« ce qu'il sait être faux ; ni la volonté, d'aimer ce  
« qu'elle sait qui la rend malheureuse : ces deux  
« puissances sont donc pleinement libres, et par  
« elles seules nous pouvons nous rendre parfaits,  
« connoître Dieu parfaitement, l'aimer, lui obéir,  
« lui plaire, surmonter tous les vices, acquérir  
« toutes les vertus, et ainsi nous rendre saints



«et compagnons de Dieu.» Ces orgueilleux principes conduisent Épictète à d'autres erreurs, comme, que l'ame est une portion de la substance divine; que la douleur et la mort ne sont pas des maux; qu'on peut se tuer quand on est si persécuté qu'on peut croire que Dieu nous appelle, etc.

## II.

Montaigne, né dans un état chrétien, fait profession de la religion catholique, et en cela il n'a rien de particulier; mais comme il a voulu chercher une morale fondée sur la raison, sans les lumières de la foi, il prend ses principes dans cette supposition, et considère l'homme destitué de toute révélation. Il met donc toutes choses dans un doute si universel et si général; que l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel, et sans repos: s'opposant également à ceux qui disent que tout est incertain, et à ceux qui disent que tout ne l'est pas, parcequ'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi, et dans cette ignorance qui s'ignore, que consiste l'essence de son opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme positif: car s'il dit qu'il doute, il se trahit, en

assurant au moins qu'il doute; ce qui étant formellement contre son intention, il est réduit à s'expliquer par interrogation; de sorte que ne voulant pas dire, Je ne sais, il dit, Que sais-je? De quoi il a fait sa devise, en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur pyrrhonien. Tous ses discours, tous ses *essais* roulent sur ce principe; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir. Il détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi; mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa croyance.

Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances; il combat, par exemple, ceux qui ont pensé établir un grand remède contre les procès, par la multitude et la prétendue justesse des lois: comme si on pouvoit couper la racine des doutes, d'où naissent les procès! comme s'il y avoit des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude, et captiver les conjectures! Il dit, à cette occasion, *qu'il vaudroit autant soumettre sa cause*

*au premier passant qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances.* Il n'a pas l'ambition de changer l'ordre de l'État; il ne prétend pas que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut seulement prouver la vanité des opinions les plus reçues: montrant que l'exclusion de toutes lois diminueroit plutôt le nombre des différens, que cette multitude de lois, qui ne sert qu'à l'augmenter, parceque les difficultés croissent à mesure qu'on les pèse, les obscurités se multiplient par les commentaires; et que le plus sûr moyen d'entendre le sens d'un discours est de ne pas l'examiner, de le prendre sur la première apparence: car, si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe. Sur ce modèle, il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a, selon lui, que de fausses mesures. Ravi de montrer, par son exemple, les contrariétés d'un même esprit dans ce génie tout libre, il lui est également bon de s'emporter ou non dans les disputes, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la foiblesse des opinions: étant porté

avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

C'est dans cette assiette , toute flottante et toute chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils assuroient connoître seuls le véritable sens de l'Écriture; et c'est de là encore qu'il foudroie l'impiété horrible de ceux qui osent dire que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'apologie de Raimond de Sébonde; et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Être souverain, qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connoissent véritablement aucune des moindres choses de la nature! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, et il les presse de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire; et il pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. Il demande si l'ame connoît quelque chose; si elle se connoît elle-même; si elle est

substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses; et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres; si elle connoît son propre corps; si elle sait ce que c'est que matière; comment elle peut raisonner, si elle est matière; et comment elle peut être unie à un corps particulier, et en ressentir les passions, si elle est spirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être? avec ou devant le corps? finit-elle avec lui, ou non? ne se trompe-t-elle jamais? sait-elle quand elle erre? vu que l'essence de la méprise consiste à la méconnoître. Il demande encore si les animaux raisonnent, pensent, parlent : qui peut décider ce que c'est que le *temps*, l'*espace*, l'*étendue*, le *mouvement*, l'*unité*, toutes choses qui nous environnent, et entièrement inexplicables; ce que c'est que *santé*, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*, *justice*, *péché*, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons, et qu'on appelle *axiomes*, ou *notions communes à tous les hommes*, sont conformes à la vérité essentielle. Puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connoître la vérité; qui saura, sans cette lumière de la foi, si,

étant formées à l'aventure, nos notions ne sont pas incertaines, ou si, étant formées par un être faux et méchant, il ne nous les a pas données fausses pour nous séduire? Montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait si le sens commun, que nous prenons ordinairement pour juge du vrai, a été destiné à cette fonction par celui qui l'a créé? qui sait ce que c'est que vérité? et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connoître? qui sait même ce que c'est qu'un être, puisqu'il est impossible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudroit, pour l'expliquer, se servir de l'être même, en disant, C'est telle ou telle chose? Puis donc que nous ne savons ce que c'est qu'*ame, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien*, ni même l'*être*, ni expliquer l'idée que nous nous en formons; comment nous assurerons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes? Nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes; car ceux-ci peuvent bien être différents, et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

Enfin Montaigne examine profondément les sciences ; la géométrie, dont il tâche de montrer l'incertitude dans ses axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, de *mouvement*, etc. ; la physique et la médecine, qu'il déprime en une infinité de façons ; l'histoire, la politique, la morale, la jurisprudence, etc. De sorte que, sans la révélation, nous pourrions croire, selon lui, que la vie est un songe dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée, et la met, par grace, en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre, jusqu'à ce qu'elle soit instruite, par son Créateur même, de son rang qu'elle ignore : la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes, ce qui lui paroît aussi facile que le contraire ; et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour reconnoître sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'é-

lever par une sottise vanité. On ne peut voir, sans joie, dans cet auteur, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle, de la société avec Dieu où il s'élevoit par les maximes de sa foible raison, le précipite dans la condition des bêtes; et on aimeroit de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant humble disciple de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avoit si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir seulement connoître. Mais il agit, au contraire, en païen : voyons sa morale.

De ce principe, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et en considérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai et le bien, sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on doit en laisser le soin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur ces sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant; prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parcequ'ils sont si peu solides, que, quelque peu que l'on serre la main ils s'échappent entre



les doigts, et la laissent vide. Il suit donc le rapport des sens, et les notions communes, parcequ'il faudroit se faire violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il y gagneroit, ignorant où est le vrai. Il fuit aussi la douleur et la mort, parceque son instinct l'y pousse, et qu'il ne veut pas y résister par la même raison. Mais il ne se fie pas trop à ces mouvements de crainte, et n'oseroit en conclure que ce soient de véritables maux; vu qu'on sent aussi des mouvements de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au contraire. « Ainsi je n'ai rien d'extravagant dans  
« ma conduite, poursuit-il; j'agis comme les au-  
« tres; et tout ce qu'ils font dans la sottise pensée  
« qu'ils suivent le vrai bien, je le fais par un autre  
« principe, qui est que les vraisemblances étant  
« pareillement de l'un et de l'autre côté, l'exem-  
« ple et la commodité sont les contre-poids qui  
« m'entraînent. » Il suit les mœurs de son pays, parceque la coutume l'emporte; il monte son cheval, parceque le cheval le souffre, mais sans croire que ce soit de droit: au contraire, il ne sait pas si cet animal n'a pas celui de se servir de lui. Il se fait même quelque violence pour éviter certains vices; il garde la fidélité au mariage, à cause

de la peine qui suit les désordres : la règle de ses actions étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher : fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait autre chose, avec un travail continuel, que de chercher un repos où elle n'arrive jamais ; au lieu que la sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, et pour ainsi dire folâtre : elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons et mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

### III.

En lisant Montaigne, et le comparant avec Épictète, on ne peut se dissimuler qu'ils étoient assurément les deux plus grands défenseurs des

deux plus célèbres sectes du monde infidèle, et qui sont les seules, entre celles des hommes destitués de la lumière de la religion, qui soient en quelque sorte liées et conséquentes. En effet, que peut-on faire, sans la révélation, que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systèmes? Le premier: Il y a un Dieu, donc c'est lui qui a créé l'homme; il l'a fait pour lui-même; il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste et devenir heureux: donc l'homme peut connoître la vérité, et il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu, qui est son souverain bien. Second système: L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu, ses inclinations contredisent la loi; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles, et même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paroît donc incertain, et le vrai bien l'est aussi: ce qui semble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude dans les sciences.

Il y a un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements, en quoi les uns et les autres ont aperçu quelque chose de la vérité qu'ils ont essayé de connoître. Car, s'il est agréable d'observer dans la nature le desir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages où l'on en voit quel-

ques caractères , parcequ'ils en sont les images , combien plus est-il juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité , et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent ? C'est la principale utilité qu'on doit tirer de ses lectures.

Il semble que la source des erreurs d'Épictète et des stoïciens d'une part , de Montaigne et des épicuriens de l'autre , est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création. Les uns , remarquant quelques traces de sa première grandeur , et ignorant sa corruption , ont traité la nature comme saine , et sans besoin de réparateur ; ce qui les mène au comble de l'orgueil. Les autres , éprouvant sa misère présente , et ignorant sa première dignité , traitent la nature comme nécessairement infirme et irréparable ; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien , et de là dans une extrême lâcheté. Ces deux états , qu'il falloit connoître ensemble pour voir toute la vérité , étant connus séparément , conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices : à l'orgueil ou à la paresse , où sont infailliblement plongés tous les hommes avant la grace , puisque , s'ils ne sortent point de leurs dés-

ordres par lâcheté, ils n'en sortent que par vanité, et sont toujours esclaves des esprits de malice, à qui, comme le remarque saint Augustin, on sacrifie en bien des manières.

C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que les uns connoissant l'impuissance et non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté; les autres connoissant le devoir sans connoître leur impuissance, ils s'élèvent dans leur orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant on pourroit former une morale parfaite : mais, au lieu de cette paix, il ne résulteroit de leur assemblage qu'une guerre et une destruction générale : car les uns établissant la certitude, et les autres le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres sa foiblesse, ils ne sauroient se réunir et se concilier; ils ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de la contrariété de leurs opinions.

#### IV.

Mais il faut qu'ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de la révélation. C'est elle qui accorde les contrariétés les plus formelles par un art tout divin. Unissant tout ce qui est de vrai, chassant tout ce qu'il y a de faux, elle en-

seigne avec une sagesse véritablement céleste le point où s'accordent les principes opposés, qui paroissent incompatibles dans les doctrines purement humaines. En voici la raison : les sages du monde ont placé les contrariétés dans un même sujet ; l'un attribuoit la force à la nature, l'autre la foiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister ; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents ; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puissance au secours de Dieu. Voilà l'union étonnante et nouvelle qu'un Dieu seul pouvoit enseigner, que lui seul pouvoit faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable des deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu. C'est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie : et il est difficile de ne pas y entrer, quelque vérité que l'on traite, parcequ'elle est le centre de toutes les vérités ; ce qui paroît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Aussi on ne voit pas comment aucun d'eux pourroit refuser de la suivre. S'ils sont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'évangile, lesquelles ne sont autre

chose que le digne prix de la mort d'un Dieu? Et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale point celle de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Chaque parti y trouve plus qu'il ne desire; et, ce qui est admirable, y trouve une union solide : eux qui ne pouvoient s'allier dans un degré infiniment inférieur !

## V.

Les chrétiens ont, en général, peu de besoin de ces lectures philosophiques. Néanmoins Épictète a un art admirable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnoître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles; qu'il est impossible d'éviter l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, sans la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leur opinion, et qui croient, indépendamment de l'existence et des perfections de Dieu, trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de

lumière et de ses égarements, qu'il est difficile après cela d'être tenté de rejeter les mystères, parcequ'on croit y trouver des répugnances : car l'esprit en est si battu, qu'il est bien éloigné de vouloir juger si les mystères sont possibles ; ce que les hommes du commun n'agissent que trop souvent. Mais Épictète, en combattant la paresse, mène à l'orgueil, et pourroit être nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de toute justice qui ne vient pas de la foi. Montaigne est absolument pernicieux, de son côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion, et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il semble qu'en les joignant elles ne peuvent que réussir, parceque l'une s'oppose au mal de l'autre. Il est vrai qu'elles ne peuvent donner la vertu, mais elles troublent dans les vices : l'homme se trouvant combattu par les contraires, dont l'un chasse l'orgueil, et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements, ni aussi les fuir tous.



## ARTICLE XII.

*Sur la condition des grands.*

## I.

**P**OUR entrer dans la véritable connoissance de votre condition <sup>1</sup>, considérez-la dans cette image.

Un homme fut jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étoient en peine de trouver leur roi, qui s'étoit perdu : et comme il avoit, par hasard, beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il fut pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut donc tous les respects qu'on voulut lui rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais, comme il ne pouvoit oublier sa condition

<sup>1</sup> Pascal adresse la parole à un jeune homme d'une illustre naissance, Arthus de Gouffier, duc de Roannez.

naturelle , il pensoit , en même temps qu'il recevoit ces respects , qu'il n'étoit pas le roi que ce peuple cherchoit , et que ce royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée , l'une par laquelle il agissoit en roi , l'autre par laquelle il reconnoissoit son état véritable , et que ce n'étoit que le hasard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette dernière pensée , et il découvroit l'autre. C'étoit par la première qu'il traitoit avec le peuple , et par la dernière qu'il traitoit avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître , que ce lui par lequel cet homme se trouvoit roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature , non plus que lui : et non seulement , vous ne vous trouvez fils d'un duc , mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage , ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendoient ces mariages ? d'une visite faite par rencontre , d'un discours en l'air , de mille occasions imprévues.

Vous tenez , dites-vous , vos richesses de vos

ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises, et qu'ils vous les ont conservées? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'ont pu en acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons pour l'établir, mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneroient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre fondé sur la nature, mais sur un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous auroit rendu pauvre; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois, qui s'est trouvée favorable à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartienn-

nent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager: et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme dont nous avons parlé, qui ne posséderoit son royaume que par l'erreur du peuple; parceque Dieu n'autoriseroit pas cette possession, et l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous, et qui vous en rende digne. Votre ame et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; et que, si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève

au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse et vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes; car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connoît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence : et sur-tout ne vous méconnoissez pas vous-même, en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit été fait roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui étoit dû, qu'il le méritoit, et qu'il lui appartenoit de droit? Vous admireriez sa sottise et sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportements, toute la violence, et toute la fierté des grands, ne viennent que de ce qu'ils ne connoissent point ce qu'ils sont : étant difficile que ceux qui se regarde-

roient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seroient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux : en quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir.

## II.

Il est bon que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parcequ'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru, avec raison, devoir honorer certains états, et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, et en l'autre les roturiers : en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi

cela ? parcequ'il a plu aux hommes. La chose étoit indifférente avant l'établissement : après l'établissement, elle devient juste, parcequ'il est injuste de le troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parcequ'elles consistent dans des qualités réelles et effectives de l'ame et du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumière, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures, qui doivent être néanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux : il faut se tenir debout dans la chambre des princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent

dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles; et nous devons, au contraire, le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferois encore justice; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que méritoit la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi; en cette qualité, il veut passer devant moi: je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle; elle demande une préférence d'estime; mais les hommes n'y ont atta-



ché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui, et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. De même, si, étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierois de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrois vous la refuser avec justice ; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander ; et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde.

### III.

Je veux donc vous faire connoître votre condition véritable ; car c'est la chose du monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à votre avis, que d'être grand seigneur ? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, et pouvoir ainsi satisfaire aux besoins et aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces desirs qui les attirent auprès de vous, et qui vous les assujettissent : sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils espèrent, par ces services et ces déférences qu'ils vous ren-

dent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, et dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance : ainsi il est proprement le roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous réglez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue ; mais vous êtes égal, dans le genre de royauté, aux plus grands rois de la terre. Ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force ; c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant votre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc pas les dominer par

la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes desirs; soulagez leurs nécessités; mettez votre plaisir à être bienfaisant; avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin; et, si vous en demeurez là, vous ne laisserez pas de vous perdre; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par la débauche, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête; mais c'est toujours une grande folie que de se damner: et c'est pourquoi il ne faut pas en demeurer là. Il faut mépriser la concupiscence et son royaume, et aspirer à ce royaume de charité où tous les sujets ne respirent que la charité, et ne desirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin: il me suffit de vous avoir détourné de ces voies brutales où je vois que plusieurs personnes de qualité se laissent emporter, faute de bien en connoître la véritable nature.

**NOTES**

**DE**

**VOLTAIRE ET DE CONDORCET**

**SUR LES PENSÉES**

**DE PASCAL.**

*Les notes marquées C sont celles que Condorcet a jointes à son édition in-8° ; et celles après lesquelles est un V sont de Voltaire. De ces dernières , les unes ont été publiées pour la première fois dans l'édition in-8° que Voltaire fit faire à Genève en 1778; les autres avoient été déjà employées par Condorcet dans l'édition de 1776.*

---

## NOTES

DE VOLTAIRE ET DE CONDORCET SUR LES  
PENSÉES DE PASCAL.

---

**P**AGE 58. Et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois pour moi la chose absolument impossible.

Il l'a trouvée très possible dans les Provinciales. V.

Page 59. Cet art que j'appelle l'art de persuader . . . . consiste en trois parties essentielles.

Mais ce n'est pas là l'art de persuader, c'est l'art d'argumenter. V.

Page 65. Je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts de raisonnements.

Locke, le Pascal des Anglois, n'avoit pu lire Pascal. Il vint après ce grand homme, et ces pensées paroissent, pour la première fois, plus d'un demi-siècle après la mort de Locke. Cependant Locke, aidé de son seul grand sens, dit toujours : DÉFINISSEZ LES TERMES. V.

**Page 72. Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il auroit pu faire.**

Cela n'est pas vrai dans les sciences : il n'y a personne qui croie qu'il eût pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'est pas vrai en belles-lettres ; quel est le fat qui ose croire qu'il auroit pu faire l'Iliade et l'Énéide ? V.

**Page 73. Je voudrois les nommer basses, communes, familières ; ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais les mots d'enflure.**

C'est la chose que vous haïssez ; car pour le mot, il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplaît. V.

Voici un moyen de découvrir la vérité, qui me paroît avoir échappé à tous les philosophes. Il est tiré de la relation d'un voyage fait aux Moluques, en 1769, par le capitaine Dryden.

« On emploie dans ces îles une singulière méthode de  
 « découvrir la vérité ; voici en quoi elle consiste : quand  
 « on veut savoir si un homme a commis ou n'a pas com-  
 « mis une certaine action, et que des gens qui ont acheté,  
 « pour une somme assez modique, le droit de s'en infor-  
 « mer, n'ont pas eu l'esprit de découvrir la vérité, ils  
 « font lier fortement les jambes de l'accusé entre des  
 « planches ; ensuite on serre entre ces planches un certain  
 « nombre de coins de bois à force de bras et de coups de  
 « maillet. Pendant ce temps-là les chercheurs interro-  
 « gent tranquillement le patient, font écrire ses réponses,

« ses cris , les demi mots que les tourments lui arrachent ;  
« et ils ne le laissent en repos qu'après être parvenus à  
« le faire évanouir deux ou trois fois par la force de la  
« douleur , et que le médecin , témoin de l'opération , a  
« déclaré que , si on continue , le patient mourra dans les  
« tourments. Quelquefois il arrive que les chercheurs  
« n'ont pas eu besoin de recourir à ce moyen pour se  
« croire sûrs de la vérité , mais qu'il leur reste un léger  
« scrupule ; alors ils ordonnent qu'avant de punir l'ac-  
« cusé , on recourra à la méthode infallible des maillets  
« et des coins. A la vérité , ils remplissent de tourments  
« horribles les derniers moments de cet infortuné ; mais  
« ces aveux , extorqués par la torture , rassurent leur  
« conscience ; et au sortir de là , ils en dînent bien plus  
« tranquillement : quand ils voient que l'accusé a pu avoir  
« des complices , ils ont grand soin de recourir à leur  
« méthode favorite. Enfin il y a des crimes pour lesquels  
« on l'ordonne par pure routine , et où cette clause est de  
« style.

« Ces chercheurs , aussi stupides que féroces , ne se  
« sont pas encore avisés d'avoir le moindre doute sur la  
« bonté de leur méthode. Ils forment une caste à part.  
« On croit même , dans ces îles , qu'ils sont d'une race  
« d'hommes particulière , et que les organes de la sensi-  
« bilité manquent absolument à cette espèce. En effet , il  
« y a des hommes fort humains dans les mêmes îles. La  
« première caste même est formée de gens très polis , très  
« doux , et très braves. Ceux-là passent leur vie à danser ;  
« et portant de grands chapeaux de plumes , ils se croi-  
« roient déshonorés , s'ils dansoient avec un homme de



« la caste des chercheurs ; mais ils trouvent très bon  
 « que ces chercheurs gardent le privilège exclusif d'é-  
 « craser entre des planches les jambes de toutes les  
 « castes.

« On m'a assuré que , quelques personnes de la caste  
 « des lettrés s'étant avisées de dire tout haut qu'il y avoit  
 « des moyens plus humains et plus sûrs de découvrir la  
 « vérité , les chercheurs à maillets les ont fait taire , en  
 « les menaçant de les brûler à petit feu , après leur avoir  
 « PRÉALABLEMENT brisé les jambes ; car le crime de n'être  
 « pas du même avis que les chercheurs est un de ceux  
 « pour lesquels ils ne manquent jamais d'employer leur  
 « méthode.

« Des politiques profonds prétendent que , depuis ce  
 « temps-là , les chercheurs sont eux-mêmes convaincus  
 « de l'absurdité de leur méthode ; que , s'ils l'emploient  
 « encore de temps en temps sur des accusés obscurs , c'est  
 « afin de ne pas laisser rouiller cette vieille arme , et de  
 « la tenir toujours prête pour effrayer leurs ennemis , ou  
 « pour s'en venger.

« J'ai lu qu'il y avoit eu autrefois en Europe des usages  
 « aussi abominables ; mais ils n'y subsistent plus depuis  
 « long - temps. Pour les conserver au milieu d'un siècle  
 « éclairé , et des mœurs douces de l'Europe , il auroit  
 « fallu , dans les magistrats de ce pays , un mélange d'im-  
 « becillité et de cruauté , portées toutes deux à un si haut  
 « point , que ce seroit calomnier la nature humaine que de  
 « l'en supposer capable. » C.

( Voyage aux Moluques , tome II , page 232. )

**Page 73.** *Tout le paragraphe I de l'article IV.*

Cette éloquente tirade ne prouve autre chose, sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait, parceque Dieu seul peut être parfait; ou, pour mieux dire, l'homme est borné, et Dieu ne l'est pas. V.

**Page 74.** *Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que décrit le soleil.*

La superstition avoit-elle dégradé Pascal au point de n'oser penser que c'est la terre qui tourne, et d'en croire plutôt le jugement des dominicains de Rome que les preuves de Copernic, de Keppler, et de Galilée? C.

**Page 74.** *C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part.*

Cette belle expression est de Timée de Locres : Pascal étoit digne de l'inventer; mais il faut rendre à chacun son bien. V.

**Page 81.** *Quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue.*

Que veut dire ce mot, NOBLE? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil : mais est-il bien prouvé qu'un animal, parcequ'il a quelques pensées, est plus noble que le soleil, qui anime tout ce que nous connoissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? Il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus

de peine à l'ouvrier, et qu'il est d'un usage plus utile ; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal, haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal ? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal, ou de l'astre qui éclaire tant de globes ? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel ? V.

Page 82. Je blâme également, et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir.

Hélas ! si vous aviez souffert le divertissement, vous auriez vécu davantage. V.

Page 83. Les autres disent : Cherchez le bonheur en vous divertissant ; et cela n'est pas vrai.

En vous divertissant vous aurez du plaisir ; et cela est très vrai. Nous avons des maladies ; Dieu a mis la petite vérole et les vapeurs au monde. Hélas encore ! hélas, Pascal ! on voit bien que vous êtes malade. V.

Page 84. *Tout le paragraphe I.*

On n'a point besoin de toute cette métaphysique pour expliquer les effets que produit l'amour de la gloire. Il est impossible à quelqu'un qui vit dans une société nombreuse et policée de ne pas voir combien, dans la dépendance où il est sans cesse des autres hommes, il lui est avantageux d'être l'objet de leur enthousiasme. « Mais

« on s'occupe plus de ce que la postérité dira de nous ,  
« que de ce qu'en disent nos contemporains. Mais on sa-  
« crifie sa vie entière à une gloire dont on ne jouira ja-  
« mais , mais on court à une mort certaine. » Tel est l'ef-  
fet du desir si naturel d'être estimé des autres hommes ,  
lorsque ce desir est porté jusqu'à l'enthousiasme. Il en  
est de même de l'amour physique , qui n'est que le desir  
de jouir : laissez l'enthousiasme en faire une passion ;  
alors on poignarde sa maîtresse , on meurt pour elle. Le  
hasard peut amener des circonstances où un amant aimera  
mieux mourir d'une mort cruelle que de jouir de la femme  
qu'il adore.

Ne pourroit-on pas dire que l'enthousiasme consiste à  
se présenter vivement , à-la-fois , toutes les jouissances  
que notre passion peut répandre sur un long espace de  
temps ; alors on jouit comme si on les réunissoit toutes ;  
on craint , comme si un instant pouvoit nous faire éprou-  
ver , à-la-fois , toutes les douleurs d'une longue vie : et  
lorsque ce sentiment a épuisé toute la force de nos or-  
ganes , qu'il ne nous en reste plus pour raisonner , nous  
ne pouvons plus nous apercevoir si ces jouissances sont  
impossibles.

Cet état d'espérances enivrantes est en lui-même un  
plaisir , et un plaisir assez grand pour préférer ces jouis-  
sances imaginaires à des plaisirs réels et présents. Car on  
se tromperoit dans tous les raisonnements qu'on fait sur  
les passions , si on se bornoit à ne compter que les plaisirs  
ou les peines des sens qu'elles font éprouver. Les diffé-  
rents sentiments de desir , de crainte , de ravissement ,  
d'horreur , etc. , qui naissent des passions , sont accom-

pagnés de sensations physiques, agréables ou pénibles, délicieuses ou déchirantes. On rapporte ces sensations à la région de la poitrine ; et il paroît que le diaphragme (1) en est l'organe. Le sentiment très vif de plaisir et de douleur dont cette partie du corps est susceptible, dans les hommes passionnés, suffiroit peut-être pour expliquer ce que les passions offrent, en apparence, de plus inexplicable. C.

Page 85. *La vanité est si ancrée, etc. tout le paragraphe.*

Oui, vous couriez après la gloire de passer un jour pour le fléau des jésuites, le défenseur de Port - Royal, l'apôtre du jansénisme, le réformateur des chrétiens. V.

Page 97. *Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet.*

Il est faux que nous ne pensions point au présent ;

---

(1) Il est vrai que dans les mouvements subits des grandes passions on sent vers la poitrine des convulsions, des défaillances, des agonies, qui ont quelquefois causé la mort ; et c'est ce qui fait que presque toute l'antiquité imagina une ame dans la poitrine. Les médecins placèrent les passions dans le foie. Les romanciers ont mis l'amour dans le cœur. V.

nous y pensons en étudiant la nature , et en faisant toutes les fonctions de la vie : nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui adoucit nos chagrins , et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étoient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent , on ne sèmeroit point , on ne bâtiroit point , on ne planteroit point , on ne pourvoiroit à rien , on manqueroit de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Pascal pouvoit-il donner dans un lieu commun comme celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouiroit du présent , en se nourrissant , en faisant des enfants , en écoutant des sons agréables , en occupant sa faculté de penser et de sentir ; et qu'en sortant de ces états , souvent au milieu de ces états mêmes , il penseroit au lendemain , sans quoi il périroit de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfants et les imbécilles qui ne pensent qu'au présent ; faudra-t-il leur ressembler ? V.

On connoît ce vers de M. de V. :

Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie.

Et celui-ci de Manilius :

Victuri semper agimus , nec vivimus unquam.

Page 98. Plaisante justice qu'une rivière ou une

montagne borne ! Vérité au-deçà des Pyrénées , erreur au-delà .

Il n'est point ridicule que les lois de la France et de l'Espagne diffèrent ; mais il est très impertinent que ce qui est juste à Romorantin soit injuste à Corbeil ; qu'il y ait quatre cents jurisprudences diverses dans le même royaume ; et sur-tout que , dans un même parlement , on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre. V.

Page 99. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parcequ'il demeure au-delà de l'eau , et que son prince a querelle avec le mien , quoique je n'en aie aucune avec lui.

Plaisant n'est pas le mot propre ; il falloit DÉMENCE EXÉCRABLE. V.

Page 100. Le plus sage des législateurs disoit que , pour le bien des hommes , il faut souvent les piper.

On ne manquera pas d'accuser l'éditeur qui a rassemblé ces Pensées éparses , d'être un athée , ennemi de toute morale ; mais je prie les auteurs de cette objection , de considérer que ces Pensées sont de Pascal , et non pas de moi ; qu'il les a écrites en toutes lettres ; que si elles sont d'un athée , c'est Pascal qui étoit athée , et non pas moi ; qu'enfin , puisque Pascal est mort , ce seroit peine perdue que de le calomnier.

Il est beau de voir dans cet article M. de V. prendre contre Pascal la défense de l'existence de Dieu (1) ; mais que diront ceux à qui il en coûte tant pour convenir qu'un vivant puisse avoir raison contre un mort ? C.

Page 103. Combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide !

Je compterois plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue. V.

Page 105. *Tout le paragraphe XIX.*

Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné ; cependant il paroît certain que les enfants ont un instinct, celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre, dès qu'ils le peuvent, les mains

(1) C'est apparemment dans le paragraphe où M. de V.... s'étonne, avec juste raison, qu'un homme tel que Pascal ait pu dire : « Nous sommes incapables de connoître si « Dieu est. » Ce ne peut être qu'une inadvertance dans ce grand homme. V. \*

\* Ce n'est pas une inadvertance. Pascal a écrit ce paragraphe tel qu'il est dans l'édition de Condorcet, et dans celle-ci, tome II, page 26 ; mais il est aisé de reconnoître que l'article entier est une sorte de dialogue entre un incrédule qui fait des objections, et Pascal qui lui répond d'une manière victorieuse. R.



devant leur visage quand il est en danger , celui de reculer pour mieux sauter dès qu'ils sautent. V.

**Page 106. Je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'un roi , qui....**

Tous ceux qui ont attaqué la certitude des connoissances humaines ont commis la même faute. Ils ont fort bien établi que nous ne pouvons parvenir , ni dans les sciences physiques , ni dans les sciences morales , à cette certitude rigoureuse des propositions de la géométrie , et cela n'étoit pas difficile ; mais ils ont voulu en conclure que l'homme n'avoit aucune règle sûre pour asseoir son opinion sur ces objets , et ils se sont trompés en cela. Car il y a des moyens sûrs de parvenir à une très grande probabilité dans plusieurs cas ; et , dans un grand nombre , d'évaluer le degré de cette probabilité. C.

Être heureux comme un roi , dit le peuple hébété. V.

**Page 107. Que deux hommes voient de la neige , ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots ....**

Il y a toujours des différences imperceptibles entre les choses les plus semblables ; il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule absolument les mêmes , mais qu'importe ? Leibnitz devoit-il faire un principe philosophique de cette observation triviale ? V.

**Page. 109. C'est ce qui a donné lieu à ces titres ,**

aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *de omni scibili*.

Qui crève les yeux ne veut pas dire ici qui se montre évidemment : il signifie tout le contraire. V.

Page 110. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos....

Tout cet article, d'ailleurs obscur, semble fait pour dégoûter des sciences spéculatives. En effet, un bon artiste en haute-lice, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon. V.

Page 110. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Il eût plutôt fallu dire à l'infini. Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étoient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre. V.

Page 110. *Tout le paragraphe XXV.*

Cette pensée paroît un sophisme, et la fausseté consiste dans ce mot d'IGNORANCE, qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne sait ni lire, ni écrire, est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance d'où il étoit parti quand il commença à apprendre à lire. Newton ne savoit pas pourquoi l'homme remue son bras quand

il le veut ; mais il n'en étoit pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu , et qui sait le latin , est savant , par comparaison , avec celui qui ne sait que le françois. V.

Page 115. L'ame est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée.

Pour dire L'AME EST JETÉE , il faudroit être sûr qu'elle est substance , et non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché , et c'est par où il faudroit commencer , en métaphysique , en morale , etc. V.

Page 118. Mais quand j'y ai regardé de plus près , etc. *tout l'alinéa.*

Ce mot , NE VOIR QUE NOUS , ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point , et qui est supposé se contempler ? Non seulement je dis que cet homme seroit un imbécille , inutile à la société ; mais je dis que cet homme ne peut'exister. Car cet homme , que contemplerait-il ? Son corps , ses pieds , ses mains , ses cinq sens ? ou il seroit un idiot , ou bien il feroit usage de tout cela. Resteroit-il à contempler sa faculté de penser ? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien , ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues , ou il en composera de nouvelles ; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé , ou de ses sens , ou de ses idées ; le voilà donc hors de soi , ou imbécille. Encore une fois , il est impossible à la nature humaine de rester

dans cet engourdissement imaginaire , il est absurde de le penser , il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action , comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé , et n'exister pas , c'est la même chose pour l'homme ; toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses , dangereuses ou utiles. Job a bien dit : « L'homme est né pour le travail , « comme l'oiseau pour voler » ; mais l'oiseau , en volant , peut être pris au trébuchet. C.

Page 121. Un roi qui se voit est un homme plein de misères , et qui les ressent comme un autre.

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très occupé ; mais s'il n'arrêtoit sa pensée que sur soi , en disant à soi-même : JE RÉGNE , et rien de plus , il seroit un idiot. V.

Page 124. Les hommes ont un instinct secret , etc. *et le reste de l'alinéa.*

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société , il vient plutôt de la bonté de DIEU , et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisoient dans le paradis terrestre ; mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi , l'existence du genre humain étoit bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits , c'est-

à-dire des instruments d'actions parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature? V.

**Page 125. Lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, etc.**

L'exemple de CINÉAS est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes. V.

**Page 125. L'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit, même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle.**

Ne seroit-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain et à nous-mêmes? V.

**Page 130. *Le paragraphe V.***

La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre. V.

**Page 131. *Le paragraphe VI.***

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non seulement parcequ'ils souffrent, mais encore parcequ'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est, ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits, comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leur semblable, et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme, tant qu'on voudra, du mauvais côté; mais, pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que, de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable: au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. V.

Page 132. Nous allons voir que toutes les opinions du peuple sont très saines.

Pascal prouve dans cet article que les préjugés du peuple sont fondés sur des raisons, mais non pas que le peuple ait raison de les avoir adoptés. C.

Page 133. Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récom-

penser le mérite ; car tous diroient qu'ils méritent.

Cela mérite explication. Guerre civile, si le prince de Conti dit : J'ai autant de mérite que le grand Condé ; si Retz dit : Je vauz mieux que Mazarin ; si Beaufort dit : Je l'emporte sur Turenne , et s'il n'y a personne pour les mettre à leur place. Mais quand Louis XIV arrive , et dit : Je ne récompenserai que le mérite ; alors plus de guerre civile. V.

Page 133. *Le paragraphe V.*

Cet article a besoin d'explication , et semble n'en pas mériter. V.

Page 134. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un, c'est à moi à céder.

Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre. V.

Page 135. Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmailottent en chats fourrés , etc.

Les sénateurs romains avoient le laticlave. V.

Page 135. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte.

Aujourd'hui c'est tout le contraire : on se moqueroit d'un médecin qui viendrait tâter le pouls et contempler votre chaise percée en soutane. Les officiers de guerre ,

au contraire, vont par-tout avec leurs uniformes et leurs épaulettes. V.

Page 137. Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes de grands emplois.

Pascal étoit mal informé. Il y avoit de son temps, et il y a encore dans le sénat de Berne des gentilshommes aussi anciens que la maison d'Autriche. Ils sont respectés, ils sont dans les charges. Il est vrai qu'ils n'y sont pas par droit de naissance, comme les nobles y sont à Venise. Il faut même à Bâle renoncer à sa noblesse pour entrer dans le sénat. V.

Page 140. Cet habit, c'est une force; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre.

Bas et indigne de Pascal. V.

Page 140. Le peuple a des opinions très saines, par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie.

Il semble qu'on ait proposé au peuple de jouer à la boule ou de faire DES VERS. Non, mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien; ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive. V.

Page 144. Le port règle ceux qui sont dans le



vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

Dans cette seule maxime , reçue de toutes les nations : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. V.

*Page 145. Le paragraphe VI.*

Un certain peuple a eu une loi par laquelle on faisoit pendre un homme qui avoit bu à la santé d'un certain prince : il eût été juste de ne point boire avec cet homme , mais il étoit un peu dur de le pendre : cela étoit établi , mais cela étoit abominable. V.

*Page 146. Sans doute que l'égalité des biens est juste.*

L'égalité des biens n'est pas juste. Il n'est pas juste que , les parts étant faites , des étrangers mercenaires , qui viennent m'aider à faire mes moissons , en recueillent autant que moi. V.

*Page 147. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.*

Pascal semble se rapprocher ici des idées de Hobbes , et le plus dévot des philosophes de son siècle est , sur la nature du juste et de l'injuste , du même avis que le plus irréligieux. C.

*Page 147. Tout le paragraphe X.*

Selon Platon les bonnes lois sont celles que les citoyens

aiment plus que leur vie ; l'art de faire aimer aux hommes les lois de leur patrie étoit , selon lui , le grand art des législateurs. Il y a loin d'un philosophe d'Athènes à un philosophe du faubourg Saint-Jacques. C.

Page 150. L'extrême esprit est accusé de folie , comme l'extrême défaut.

Ce n'est pas l'extrême esprit , c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie ; l'extrême esprit est l'extrême justesse , l'extrême finesse ; l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême défaut d'esprit est un manque de conception , un vide d'idées ; ce n'est point la folie , c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes , qui fait voir plusieurs objets trop vite , ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne , c'est l'éloignement des deux vices opposés ; c'est ce qu'on appelle *JUSTE MILIEU* , et non *MÉDIOCRITÉ*. On ne fait cette remarque , et quelques autres dans ce goût , que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire. V.

Page 152. Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire , elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées , puisqu'elles ont été sues ; ce peu par où elles ont paru en di-

minue le mérite ; car c'est là le plus beau d'avoir voulu les cacher (1).

Voici une action dont la mémoire mérite d'être conservée, et à qui il ne me paroît pas possible qu'on puisse appliquer la réflexion de Pascal.

Le vaisseau que montoit le chevalier de Lordat étoit prêt à couler à fond à la vue des côtes de France. Il ne savoit pas nager ; un soldat, excellent nageur, lui dit de se jeter avec lui dans la mer, de le tenir par la jambe, et qu'il espère le sauver par ce moyen. Après avoir longtemps nagé, les forces du soldat s'épuisent, M. de Lordat s'en aperçoit, l'encourage ; mais enfin le soldat lui déclare qu'ils vont périr tous deux. — Et si tu étois seul ? — Peut-être pourrois-je encore me sauver. Le chevalier de Lordat lui lâche la jambe, et tombe au fond de la mer. C.

Et comment l'histoire en a-t-elle pu parler, si on ne les a pas sues ? V.

Page 156. Pourquoi faire plutôt quatre espèces de vertus que dix ?

On a remarqué, dans un abrégé de l'Inde et de la guerre misérable que l'avarice de la Compagnie françoise soutint contre l'avarice angloise ; on a remarqué, dis-je, que les Brames peignent la vertu belle et forte avec dix

---

(1) Le plus beau seroit de ne songer ni à les montrer, ni à les cacher. C.

bras, pour résister à dix péchés capitaux. Les missionnaires ont pris la vertu pour le diable. V.

Page 157. *Tout le paragraphe XXXI.*

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands. Au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parcequ'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une de condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse. V.

Page 158. *Tout le paragraphe XXXIII.*

Il auroit fallu dire d'ÊTRE AUSSI VICIEUX QUE LUI (1); cet article est trop trivial et indigne de Pascal. Il est clair que, si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parceque ses pieds sont aussi bas, mais parceque sa tête est plus élevée. V.

Page 164. *Paragraphe XLVII.*

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre: ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise

(1) Ce paragraphe, tronqué dans l'édition de Condorcet, a motivé la correction de Voltaire, qui devient sans objet dans ce texte, rectifié sur le manuscrit de l'auteur. R.

de venger les Grecs des injures du roi de Perse ; il battit l'ennemi commun , et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde , parceque le royaume de Darius s'étendoit jusqu'à l'Inde : de même que le duc de Marlborough seroit venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars. A l'égard de César , il étoit un des premiers de la république : il se brouilla avec Pompée , comme les jansénistes avec les molinistes , et alors ce fut à qui s'extermineroit : une seule bataille , où il n'y eut pas dix mille hommes de tués , décida de tout. Au reste , la pensée de Pascal est peut-être fausse en un sens. Il falloit la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues ; et il est peut-être étonnant qu'Alexandre , à son âge , ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible. V.

Page 165. En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois , etc.

Les idées de Platon sur la nature de l'homme sont bien plus philosophiques que celles de Pascal. Platon regardoit l'homme comme un être qui naît avec la faculté de recevoir des sensations , d'avoir des idées , de sentir du plaisir et de la douleur ; les objets que le hasard lui présente , l'éducation , les lois , le gouvernement , la religion , agissent sur lui , et forment son intelligence , ses opinions , ses passions , ses vertus , et ses vices. Il ne seroit rien de ce que nous disons que la nature l'a fait , si tout cela avoit été autrement. Soumettons-le à d'autres agents , et il deviendra ce que nous voudrons qu'il soit , ce qu'il faudroit qu'il fût pour son bonheur , et pour celui de ses

semblables ; qui osera fixer des termes à ce que l'homme pourroit faire de grand et de beau ? Mais ne négligeons rien. C'est l'homme tout entier qu'il faut former , et il ne faut abandonner au hasard , ni aucun instant de sa vie , ni l'effet d'aucun des objets qui peuvent agir sur lui (1). C.

Page 166. Platon et Aristote.... étoient d'honnêtes gens qui rioient comme les autres avec leurs amis.

Cette expression HONNÊTES GENS a signifié, dans l'origine, les hommes qui avoient de la probité. Du temps de Pascal , elle signifioit les gens de bonne compagnie ; et maintenant, ceux qui ont de la naissance ou de l'argent.C.

Non , monsieur, les honnêtes gens sont ceux à la tête desquels vous êtes. V.

Page 168. Je mets en fait que, si tous les hommes savoient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y auroit pas quatre amis dans le monde.

Dans l'excellente comédie du PLAIN DEALER , l'homme au franc procédé (excellente à la manière angloise), le

(1) Platon n'a point eu ces idées, monsieur ; c'est vous qui les avez. Platon fit de nous des androgynes à deux corps, donna des ailes à nos ames et les leur ôta. Platon rêva sublimement, comme je ne sais quels autres écrivains ont rêvé bassement. V.

PLAIN DEALER dit à un personnage : Tu te prétends mon ami; voyons, comment le prouverois-tu? — Ma bourse est à toi. — Et à la première fille venue. Bagatelle. — Je me battrais pour toi. — Et pour un démenti; ce n'est pas là un grand sacrifice. — Je dirai du bien de toi à la face de ceux qui te donneront des ridicules. — Oh! si cela est, tu m'aimes. V.

Page 171. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Il y a très peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent, et sentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent. V.

Page 177... Ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre; et celui qui n'en juge que par règles en juge mal. V.

Page 182. Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un auguste monarque; point de Paris, mais une capitale du royaume.

Ceux qui écrivent en beau françois les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers , ne manquent jamais de dire : « Cette auguste famille entendit vêpres dimanche , et le sermon du révérend père N. Sa majesté joua aux dés en haute personne. « On fit l'opération de la fistule à son éminence. » V.

Page 186. La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé ni une histoire , ni une tragédie , par la fin , ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer , c'est dans un éloge , dans une oraison funèbre , dans un sermon , dans tous ces ouvrages de pur appareil, où il faut parler sans rien dire. V.

Page 186. Il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

Le plaisir n'est pas la monnaie , mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnaie qu'on veut. V.

Page 190. Il ( Épictète ) veut que l'homme soit humble.

Si Épictète a voulu que l'homme fût humble , vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous. V.

Page 192. Montaigne, né dans un État chrétien , fait profession de la religion catholique.



On vient de faire un livre pour prouver que Montaigne étoit bon chrétien. Selon nos zélés, tout grand homme des siècles passés étoit croyant, tout grand homme vivant est incrédule. Leur première loi est de chercher à nuire, l'intérêt de leur cause ne marche qu'après. C.



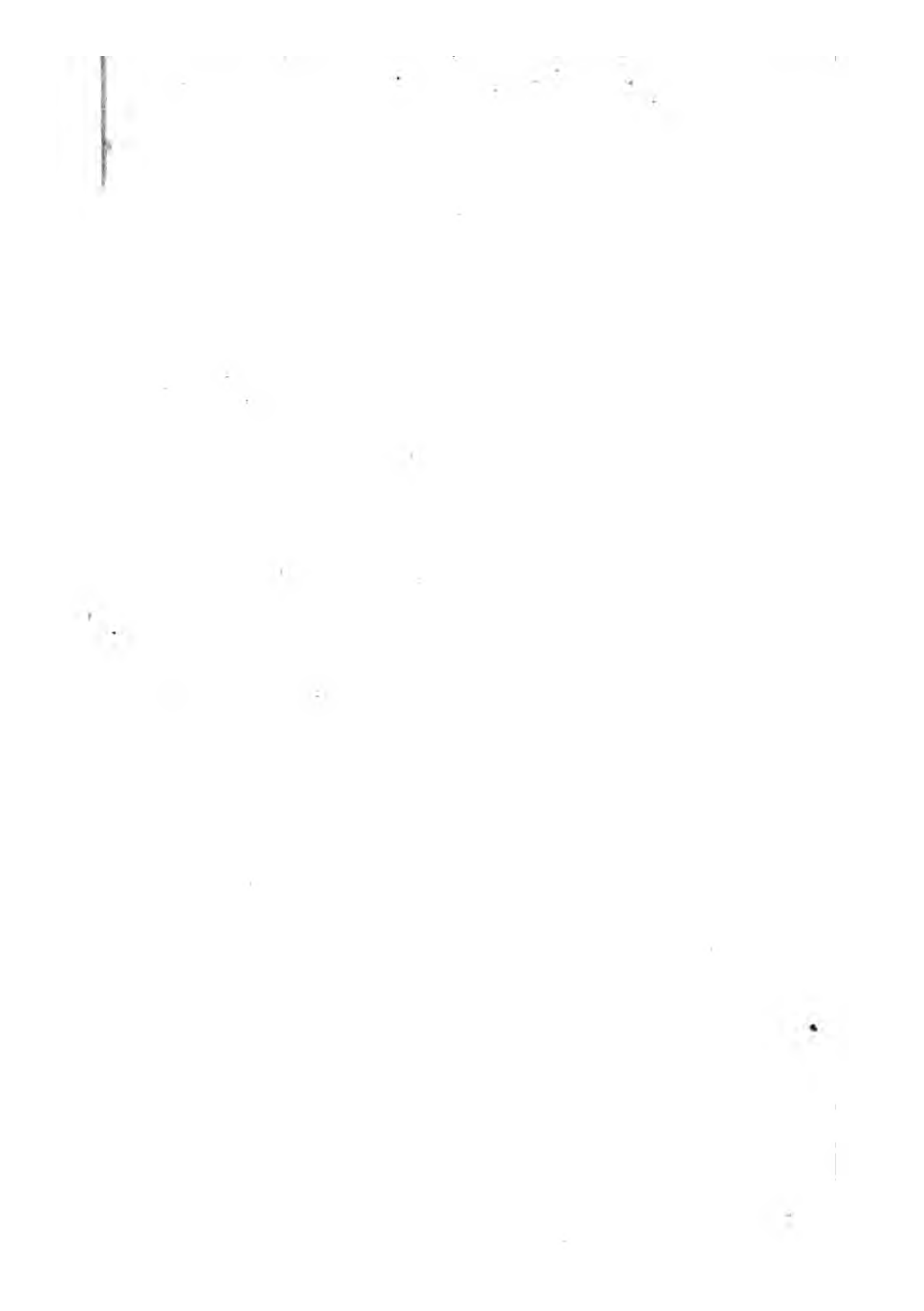
---

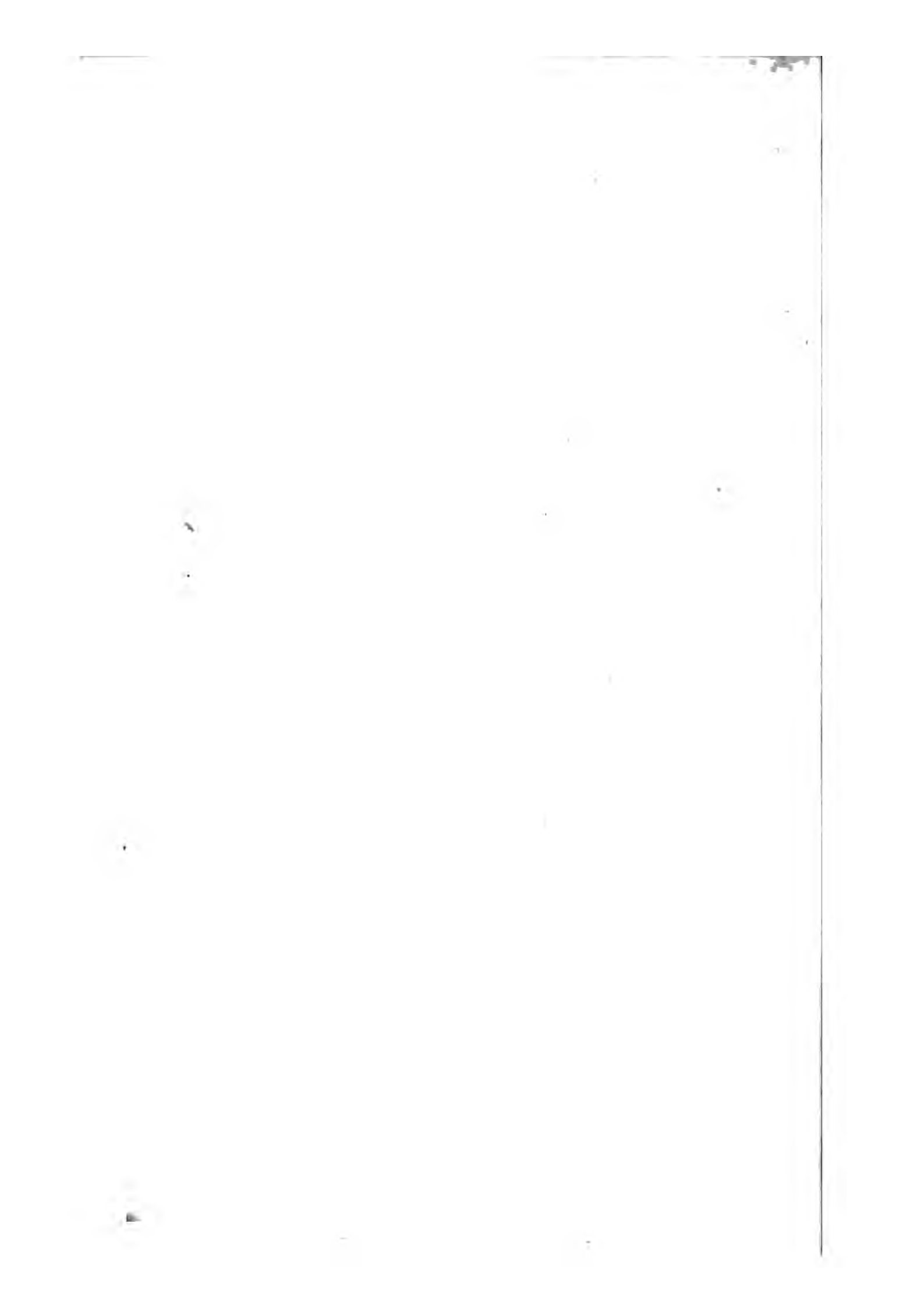
## T A B L E.

|                                                                                                                       |              |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| <b>P</b> REMIÈRE PARTIE, contenant les Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux belles-lettres. | Pag. 9       |
| <b>ARTICLE PREMIER.</b> De l'autorité en matière de philosophie.                                                      | <i>Ibid.</i> |
| <b>ART. II.</b> Réflexions sur la géométrie en général.                                                               | 22           |
| <b>ART. III.</b> De l'art de persuader.                                                                               | 52           |
| <b>ART. IV.</b> Connoissance générale de l'homme.                                                                     | 73           |
| <b>ART. V.</b> Vanité de l'homme; effets de l'amour-propre.                                                           | 84           |
| <b>ART. VI.</b> Foiblesse de l'homme; incertitude de ses connoissances naturelles.                                    | 92           |
| <b>ART. VII.</b> Misère de l'homme.                                                                                   | 115          |
| <b>ART. VIII.</b> Raisons de quelques opinions du peuple.                                                             | 131          |
| <b>ART. IX.</b> Pensées morales détachées.                                                                            | 143          |
| <b>ART. X.</b> Pensées diverses de philosophie et de littérature.                                                     | 171          |
| <b>ART. XI.</b> Sur Épictète et Montaigne.                                                                            | 189          |
| <b>ART. XII.</b> Sur la condition des grands.                                                                         | 208          |
| <b>NOTES</b> de Voltaire et de Condorcet.                                                                             | 219          |

FIN DE LA TABLE.

561497





100

100

100

100

